

M É M O I R E S S E C R E T S

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA

REPUBLIQUE DES LETTRES
E N F R A N C E ,

DEPUIS MDCCLXII JUSQU'A NOS JOURS ;

o u

J O U R N A L
D'UN OBSERVATEUR,

CONTENANT les *Analyses des Pièces de Théâtre* qui
ont paru durant cet intervalle ; les *Relations des*
Assemblées Littéraires ; les *Notices des Livres nou-*
veaux, clandestins, prohibés ; les *Pièces fugitives,*
rarees ou manuscrites, en prose ou en vers ; les
Vaudevilles sur la Cour ; les *Anecdotes & Bons*
Mots ; les *Eloges des Savans, des Artistes, des*
Hommes de Lettres morts, &c. &c. &c.

T O M E T R E I Z I E M E .

..... *huc propius me,*

..... *vos ordine adite.*

Hor. L. II, Sat. 3. vs. 81 & 82.

A L O N D R E S ,
C H E Z J O H N A D A M S O N .
M D C C L X X . X .

8



AVERTISSEMENT.

QUELQUE recherche qu'on ait faite dans les papiers de feu M. de Bachaumont, voici tout ce qu'on a trouvé concernant l'exposition des Peintures, Sculptures & Gravures, au Salon du Louvre, depuis son origine. Il est fâcheux, sans doute, qu'on n'ait pu recueillir plus de matériaux propres à compléter une espèce de Cours de ces divers Arts en faveur des Elèves & des Amateurs. Cependant, comme les Lettres qu'on donne au Public, commençant en 1767, & continuées jusqu'en 1779, (*) embrassant l'époque de douze années, c'en est assez pour constater leur état actuel en France, & pour apprécier le degré de réputation que mérite notre Ecole.

(*) Les Lettres sur le Salon de 1777, se trouvent déjà placées dans le volume XI de cette Collection.

IV. A V E R T I S S E M E N T.

Il est inutile d'observer que les dernières Lettres ne sont point de l'homme de goût que nous regrettons, puisqu'il étoit mort avant les deux derniers Salons; mais elles ont été composées par un Amateur qu'il avoit formé, & qui, sans avoir autant de consommation que lui, a puisé dans ses instructions des vues fines, un tact sûr, un goût difficile, & surtout une critique sévère, dont il est aisé de s'appercevoir en lisant ses productions.



AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

IL seroit, sans doute, à souhaiter que feu M. DE BACHAUMONT eût commencé plutôt à écrire en détail ses réflexions sur l'exposition des Tableaux, Sculptures, &c. qui a lieu au Louvre, & dont on ne trouve que peu de chose dans ses *Mémoires Secrets*, &c. jusqu'en 1767, où il prit le parti de rendre compte du Sallon de cette année, à un de ses amis absent; méthode qu'il a conservée depuis. On ne peut que présumer d'un grand poids en cette matière les jugemens de l'Auteur de l'*Essai sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture*, qui le fit regarder dans le tems par les Gens de Lettres & les Artistes, comme un Philosophe d'un goût éclairé, sûr & exquis. Il est plus fâcheux encore que sa mort ait laissé son travail interrompu & m'ait obligé d'emprunter pour la continuation le secours d'un autre amateur.

VI AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Quoi qu'il en soit, dans cette période d'une révolution des Arts dont il s'agit, d'environ douze années, il y en a assez pour apprécier leur état actuel & connoître tous les Maîtres, qui aujourd'hui illustrent la France & en font la gloire & la splendeur.



LETTRES

SUR

LE SALLON,

DEPUIS MDCCLXVII JUSQU'EN MDCCLXXIX.

Cuncti adfint, meritaque expèctent præmia palma.

VIRG. ÆN. 5. v. 70.

LETTRE I.

*Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de
Messieurs de l'Académie Royale, exposées au
Sallon du Louvre, le 25 Août 1767.*

Paris, le 6 Septembre 1767.

L'EXPOSITION du Sallon de Peinture, Monsieur, offre cette année près de 260 morceaux. Le chef-d'œuvre de M. Doyen emporte la palme sans contredit. C'est le premier Tableau qu'on remarque en entrant; en sortant, c'est le dernier qu'on regarde encore: il fixe tous les yeux: l'Artiste, l'Amateur, l'Ignorant se réunissent pour l'admirer. Le Peintre, comme *Calypso* au milieu de ses Nymphes, s'élève entre ses rivaux & les laisse bien au dessous de lui.

Ce Tableau, de 22 pieds de haut sur 12 pieds de large, est pour la Chapelle de Sainte Gènevieve des Ardens à Saint Roch. Le sujet est un miracle de cette Sainte. „ L'an 1129,

„ sous le regne de *Louis VI*, un feu du ciel
 „ tomba sur la ville de *Paris*, & dévorant les
 „ entrailles de presque tous les habitans, leur
 „ faisoit éprouver la mort la plus cruelle: par
 „ l'intercession de *Sainte Gènevieve*, ce fléau
 „ cessa tout-à-coup. ”

Le Peintre, en homme de génie, a choisi, non l'instant du miracle, ce qui ne prêtoit rien à l'imagination, mais celui où il va s'opérer. Le devant du Tableau représente toutes les horreurs du mal qui dévore les *Parisiens*. Un de ces malheureux se déchire les entrailles d'une main, & de l'autre invoque le ciel. Tous ses muscles sont en contraction; chaque partie de son corps paroît souffrir. Il y a dans cette figure une fierté de pinceau, une vigueur de coloris, dignes de l'antique. Il est soutenu par un homme qui le console, le soulage, & la douleur tranquille de cet ami fait un contraste admirable avec le désespoir de l'autre. A côté est une femme qui vient d'expirer: un petit enfant la regarde & témoigne son effroi de trouver sa mere morte. Des pieds de morts, qui paroissent sortir d'un caveau, occupent un des coins du premier plan. Ils indiquent le désordre de ces tems de calamité. Un cadavre renversé, jetté par une fenêtré, y pend encore. Sa position inanimée le caractérise & le ton de couleur désigne une chair déjà en putréfaction. Des monceaux de morts & de mourans dans le lointain, prêtent à l'imagination & laissent entrevoir tout ce qu'on

qu'on peut rendre dans un espace circonscrit. Le milieu de cette belle composition est occupé par une Princesse. On la reconnoît à la magnificence de ses vêtemens, quoique déchirés; à ses femmes qui l'entourent. Sa beauté est flétrie par la douleur : elle présente à la Sainte deux enfans, dont l'un n'a presque plus rien d'humain, par les horribles convulsions qu'il éprouve. A la gauche du tableau & dans le haut brille une Gloire. Sainte *Génévieve* en sort avec les attributs qui la caractérisent : des Esprits célestes l'entourent, & ses yeux dirigés vers l'Empyrée, annoncent ses prières à Dieu pour la conservation du peuple auquel elle s'intéresse. Nouveau trait de génie : ce n'est point par la Sainte que M. Doyen fait opérer le miracle; elle n'est que médiatrice. Je passe différens autres détails pour n'être pas trop long.

Rien de médiocre dans cette Peinture, Monsieur; la composition est pleine de génie & de chaleur, l'ordonnance sublime; tous les tons de couleur y sont employés à propos. Je n'en ai entendu faire qu'une critique. On prétend qu'il peche contre l'unité; que cette belle femme au milieu du Tableau est plus propre à exciter des desirs, qu'à soutenir l'horreur que doit inspirer la représentation d'un tel fléau : mais la douleur dont est pénétrée cette Princesse, s'accorde avec tous les sentimens qu'inspire le reste du spectacle. D'ailleurs, elle fait groupe avec ses deux enfans

cruellement atteints du mal général. Cette figure rentre donc dans l'ensemble de ce poëme pittoresque. Il n'est pas nécessaire que le peuple entier soit pestiféré : il suffit que tout prenne part à l'action, & c'est ce qui arrive. En un mot, cette vaste machine est l'ouvrage d'une imagination aussi chaude que bien ordonnée.

M. Vien a travaillé à un autre Tableau, qui sert de pendant à celui-là, & est destiné aussi à décorer une Chapelle de Saint-Roch. Mais qu'il est différent pour le génie ! Il représente *Saint Denis* prêchant la foi en France. L'Apôtre est élevé sur les marches d'un temple. Ses disciples sont derrière lui. Des groupes d'auditeurs répandus sur différens plans remplissent le reste de cette composition. Nul intérêt dans l'ouvrage, absolument vuide d'action. L'auteur auroit pu jeter plus de chaleur dans la tête du Saint. Elle est vénérable. Sa figure est noble : elle annonce de la douceur ; il y regne quelque chose de persuasif ; mais elle manque de cet enthousiasme, vrai caractère du Martyr Prédicant. D'ailleurs, aucune imagination, & voilà, Monsieur, la différence du Génie. M. Doyen a eu le choix des deux sujets ; il sentoit toute l'aridité de celui-ci ; il l'avoit pourtant médité. Voici comme il en auroit tiré parti. Il auroit figuré les Payens en désordre, brisant leurs Idoles à la voix de l'Apôtre. Jugez du mouvement, de la vigueur, dont cette idée animoit tout un peuple ! Quel-

le variété succédoit à la monotonie que M. Vien n'a pu éviter dans cette scene tranquille, où l'on n'apperçoit presque que des bras en l'air ! On voit avec regret échouer cet Artiste, qui donnoit les plus belles espérances. Il manque de la premiere qualité du Peintre d'histoire, comme du vrai Poëte : il n'a point d'invention. Au reste, si son tableau ne frappe pas l'ignorant par ces serremens de cœur, par ces passions vives & rapides qu'excite l'ouvrage d'un auteur enthousiaste, il a des parties que les connoisseurs admirent. Sa figure principale est bien détachée des autres groupes. Malgré la multitude des personnages, nulle confusion ; l'œil perce à travers toutes ces têtes, jusques dans le lointain : la scene est éclairée convenablement. Nulle figure qui ne soit finie & variée, autant que le peut permettre la position de l'auditeur. Beaucoup d'intelligence dans le clair obscur. En un mot, une grande & trop grande sagesse dans la distribution de l'ordonnance.

Son Tableau de Saint Grégoire Pape, est infiniment mieux goûté, parce que l'ouvrage est dans son genre & n'exige aucune imagination. La majesté de la tête, la belle position du corps, la magnificence des draperies, la richesse du coloris, méritent au Peintre des éloges de la part des Spectateurs froids, qui aiment plus à admirer qu'à être émus.

Un des plus vastes Tableaux du Sallon, mais qui n'est pas certainement un des meilleurs, est

celui de M. *Hallé*. Il doit être placé dans la grande salle de l'hôtel de ville de *Paris*. Il a 14 pieds de large sur 10 pieds de haut. C'est *Minerve*, qui annonce la paix à la ville de *Paris*, & conduit elle-même cette Déesse. Elle tient une Corne d'abondance, en fait sortir des fleurs, qui se répandent sur les Génies des Sciences & des Arts. La ville de *Paris* est représentée par le Sénat municipal; & vous sentez, Monsieur, combien l'allégorie doit être froide. Quel contraste! *Minerve* vis-à-vis de marchands de la rue St. Denis! Il regne d'ailleurs une ressemblance entre l'ensemble de ce Tableau & celui de M. *Vien*, son voisin, qui n'est point à l'avantage du premier. Toutes ces robes rouges ne prêtent gueres aux détails du pinceau. Le seul mérite de l'Auteur est d'avoir fait une Architecture noble & imposante, d'avoir mis de l'ordre & de la netteté dans sa composition, d'avoir bien dégradé ses couleurs, d'avoir attrapé la ressemblance des personnages. Quant à ses Déeses, quelles Déeses! Une *Paix*, qui a l'air d'une fille d'Opéra & ne répand que des flocons de fleurs! Pourquoi pas des fruits? Est-ce défaut de jugement? Est-ce une satire? Cet ouvrage, plus long que difficile, plutôt un assemblage de Portraits, qu'un vrai Tableau d'histoire, ne fera point sortir M. *Hallé* du rang des Peintres médiocres, où il a toujours été.

M. *Du Rameau* offre trois grands morceaux, sans compter plusieurs autres petits, des des-

ins , des esquisses , &c. Le premier est le triomphe de la Justice. Il est de 10 pieds 8 pouces de haut sur 14 pieds de large. Il doit être placé dans la chambre criminelle du Parlement de Rouen.

La Justice, traînée sur son Char par des Licornes blanches , symbole de la pureté , couronne l'Innocence qui se jette entre ses bras. La Prudence , la Concorde , la Force , la Charité & la Vigilance l'accompagnent. Elle foule aux pieds la Cruauté & l'Envie , désignées par le Loup & le Serpent , & brave les efforts de la Fraude , qui laissant tomber l'étendard de la rebellion ; veut s'opposer à son passage.

L'autre est le Martyre de Saint Cyr & de Sainte Juliette & le dernier est Saint François de Sales mourant , dans l'instant où il reçoit l'extrême-onction. Ces deux , de 10 pieds 5 pouces de haut , sur 5 pieds de large , sont pour l'Eglise de Saint Cyr. Les trois Tableaux méritent des éloges : il y a de la chaleur dans l'allégorie du premier , quoique trop compliquée ; beaucoup d'expression dans le second ; de la sagesse & du sentiment dans le troisième. En général , un pinceau blafard , des chairs plombées , nul coloris. Cet auteur prend souvent la roideur pour la force , la dureté pour l'énergie ; mais il a de l'imagination , & cette qualité rare & brillante compense bien des défauts.

Je suis les grands morceaux , Monsieur , & passe sous silence Jésus-Christ sur la montagne

des Oliviers, par M. Parocel; le même sujet par M. Brenet, ainsi que *Jésus-Christ & la Samaritaine*: *Jésus-Christ ordonnant à ses Disciples de laisser approcher des enfans qu'on lui présente*, par M. Lepicié: *Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, conversant avec les Docteurs de la Loi*, par M. Renou: enfin une *Flagellation*, par M. de Beaufort. Tous ces Peintres semblent s'être réunis pour dégrader la Divinité par un pinceau rien moins que divin. On ne peut donner une figure plus platte, plus ignoble à l'Homme-Dieu. Bien loin de s'élever par la majesté de leur sujet, ces Messieurs l'ont rétréci, comme leur génie. C'est leur faire trop d'honneur que de les nommer!

Que dire d'un M. Olivier, qui va prendre pour sujet le *Massacre des Innocens*, déjà traité par un grand Maître? C'est un de nos Poètes Dramatiques, qui refait *Gustave* après *Piron*.

Que penser de M. Restout le fils, qui nous représente *Diogene demandant l'aumône à des êtres insensibles, telles que des pierres, des statues*? La froideur du choix n'indique-t-elle pas celle du Peintre, trop bien démontrée dans ses *plaisirs d'Anacréon*? Ce Poète tient sa coupe d'une main & sa maîtresse de l'autre: la joie devrait pétiller dans ses yeux, la volupté s'échapper de toutes les rides du visage de ce vieillard aimable. Point du tout: il a l'air d'un patient qu'on mène au supplice, ou plutôt il n'y a ni action, ni sentiment, ni expression dans toute cette figure.

M. *Jollain*, Agrégé aussi, donne de plus grandes espérances. Son *Bélisaire* offre une composition bien ordonnée. Le petit enfant qui demande l'aumône pour ce grand homme, dans le casque du guerrier, est un trait de génie. Il ajoute à l'intérêt: les attitudes des personnages du tableau sont variées, comme leur douleur. En un mot, on y trouve un Peintre qui pense & qui invente. Son *Amour enchaîné par les Graces* fait sourire l'imagination; & si celles-ci ne sont pas sveltes, elles ont au moins une gaieté décente, qui les caractérise. Du reste, les chairs sont animées; il y a de la vie dans ce tableau, des touches larges & moëlleuses, qui font honneur au pinceau de l'auteur, des contours qui annoncent un dessin facile.

Je me réserve, Monsieur, à vous parler du reste des Tableaux dans une seconde Lettre. Ne croyez pas que je regarde comme inférieurs ceux que j'ai omis. J'ai suivi la grandeur des machines, & vous ai présenté les objets à mesure qu'ils m'ont frappé par leur volume. J'ai peu loué, peut-être l'ai-je trop fait encore. Pourquoi nos grands Maîtres, les *Pierre*, les *Boucher*, les *Greuze*, ne se sont-ils pas offerts à mon admiration? Pourquoi M. *Vanloo* d'Espagne ne nous a-t-il donné que des Portraits? Pourquoi M. *Fragonard*, sur lequel on avoit fondé de si grandes espérances au Sallon dernier, dont les talens s'étoient annoncés avec un fracas bien

flatteur pour son amour-propre, s'est-il arrêté tout-à-coup? (*) Les Délices de *Capoue* l'auroient-ils amolli? Encore si son réveil, semblable à celui de *M. Doyen*, (†) nous étonnoit par un coup de tonnerre!

Malgré ma Critique, Monsieur, nous devons nous estimer heureux d'avoir encore une Ecole aussi bien fournie. La Françoisse est la seule qui se soutienne, & qui semble hériter des pinceaux de *Minerve*! Vous en jugerez mieux, quand je vous aurai parlé de *Mrs. la Grenée*, *Vernet*, *le Prince*, *Casanova*, *Loutherbourg*, &c. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, exposées au Salon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 13 Septembre 1767.

DEPUIS ma dernière Lettre, Monsieur, *M. Hallé* a exposé un nouveau Tableau de sa composition. Le sujet est *l'Apologue du faisceau*, qu'il attribue à *Scilurus*, Roi des Scythes. Il est dans la manière roide & dure de ce Peintre. Sept ou huit des enfans de ce Roi,

(*) Il ne nous a donné que de petits morceaux, dont on parlera.

(†) *M. Doyen*, devenu amoureux de *Mlle. Hus*, de la Comédie Françoisse, avoit été longtems sans rien faire.

qui font effort pour briser le faisceau, ne peuvent présenter un spectacle digne du pinceau d'un grand Maître. Nulle passion à exprimer la variété des attitudes, ne prête même pas, en ce qu'elles seroient contre nature. Nul effet de coloris, point de perspective, toutes les têtes sont dans une même ombre. Ainsi, mauvais choix & pitoyable exécution.

M. *Michel Vanloo* se distingue par une Galerie de Portraits, tous de sa composition & variés extrêmement. Dans celui de M. le Cardinal de *Choiseul*, on admire la noblesse & la dignité: la vérité de la ressemblance dans celui de l'Abbé de *Breteuil*. Celui de Madame *Vernet* offre une grande pureté de chairs, un coloris délicieux. L'esprit pétille dans la figure de Mlle. de *Langeac*, & semble s'échapper de tous les traits de son visage. Peut-être lui a-t-il donné un air trop malin pour son âge. D'ailleurs, quoi de plus indécent que de représenter une jeune personne en Sultane & le mouchoir à la main ? Il a peint M. *Diderot* avec cette tête nue & fumante, sur laquelle cet Auteur est obligé de jeter de l'eau froide de tems à autre, pour modérer les accès d'un génie bouillant (*). La portraiture de M. *Cochin* est finie & léchée, comme tous les ouvrages qui sortent des mains de cet habile Graveur. J'en passe beaucoup d'autres sous silence, pour venir aux deux morceaux les plus pré-

(*) C'est ce que rapportent ses amis.

cieux de cet artiste. Je veux parler de deux ovales, la *Peinture* & la *Sculpture*. La première est d'une taille plus swelte; elle a le pinceau à la main & est occupée à travailler. L'autre figure, plus robuste, tient son ciseau; elle a son bloc ébauché devant elle, & médite sur ce qu'elle va faire. Ces deux morceaux sont fort beaux.

Le premier ouvrage de M. la Grente, par l'importance du sujet, plutôt que par son mérite, est *Monseigneur le Dauphin mourant, environné de sa famille: Monseigneur le Duc de Bourgogne lui présente la couronne de l'Immortalité*. Nulle ressemblance, nul costume dans ce tableau, qui n'est qu'une allégorie. M. le Dauphin a l'air d'un pauvre homme mourant sur son châlir: il est débraillé, la tête nue. Le tableau a pour devise: *Mortem quoque superavit*. Elle ne se lit certainement pas sur le visage du Prince mourant, & c'est ce qu'il eut fallu rendre. La douleur de Madame la Dauphine fait grimacer sa figure, sans aucune noblesse. Convenons qu'un pareil sujet n'est point dans le genre de cet Auteur, fait pour rendre la volupté touchante, plus que les objets tristes & lugubres. Aussi a-t-il échoué dans un plus grand morceau d'histoire. Dans *la tête de Pompée présentée à César*, il n'a point réuni ce double sentiment de joie & de douleur, qu'a si bien découvert Corneille, & que Rubens n'auroit pas manqué d'exprimer. *Jupiter & Junon sur le mont Ida, endormis par*

Morphée, étoit sans doute encore un sujet trop sublime pour ce Peintre. Le sommeil y est très bien caractérisé, mais la grandeur & la majesté du Dieu du tonnerre ne se reconnoissent point dans ce Maître des Dieux. Pour puiser de pareils sujets dans *Homère*, il faudroit se sentir son génie.

M. la Grenée a mieux réussi dans la chaste *Susanne*, dans le chaste *Joseph*, mais surtout dans deux petits morceaux, la *Poésie* & la *Philosophie*. Quelle suavité de pinceau ! quelle carnation dans tous ! Les deux derniers seroient dignes de l'*Albane*. La paillardise des vieillards, la luxure effrénée de la femme de *Putiphar*, sont caractérisées dans les premiers des touches les plus fortes & les plus lubriques. Le *Joseph* & la *Susanne* ne sont pas si bien rendus. En général, les passions modestes ne sont pas non plus du genre de cet Artiste ; il attrape à merveille les figures de femmes animées du desir. On remarque cela dans le reste de ses tableaux, trop longs à détailler.

Je finirai son chapitre par quatre Dessus de porte, représentant les quatre *Etats* ; premier défaut de costume. On n'a jamais connu que trois *Etats* en France ; il a plu à M. la Grenée d'en faire un quatrième de la Magistrature, quoiqu'elle ait toujours fait Corps avec le Tiers - Etat.

Le Clergé est représenté par la Religion & la Vérité. Il y a là une femme nue, trop voluptueuse pour un pareil sujet.

L'Allégorie de l'*Epée*, figurée par *Bellone*, présentant à *Mars* les rênes de ses Chevaux, est belle & hardie, mais exigeoit un pinceau plus fier.

La *Justice*, emblème de la *Magistrature*, est désarmée par l'*Innocence*; la *Prudence* l'en félicite. Il falloit que cette dernière dévoilât l'*Innocence*, & l'Allégorie eût été plus juste & plus ingénieuse.

Le *Tiers. Etat* enfin, caractérisé par l'*Agriculture* & le *Commerce*, qui amènent l'*Abondance*, est d'une composition vraie, belle & simple.

Je passe à M. *Vernet* & serai fort court sur son sujet. C'est toujours le même genre, mais d'une variété qui étonne tous les connoisseurs. Chacune de ses *Marines* est une histoire entière, par le mouvement qui regne dans ses tableaux. Il a tant été loué que je ne pourrois rien ajouter. Je ne ferai mention que de son *Clair de Lune*. On admire avec quel art il a fait jouer cet astre dans l'onde & en a rendu tous les reflets. La vérité est le grand caractère de ce Peintre.

Je m'étendrai davantage sur son rival, parce qu'il n'est pas encore si connu. C'est M. *Loutherbourg*, Agrégé. Il a donné quinze tableaux, qui tous ont leur mérite & sont de la plus grande beauté. On lui reproche de n'avoir pas mis dans ses deux *Combats sur terre* & *sur mer*, toute la chaleur qu'exigent deux pareils sujets; d'avoir plutôt peint des morts que des mourans. Malgré cela, Monsieur, il y a des

choses magnifiques dans l'un & dans l'autre. Il y regne, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ce beau désordre, premier caractère des batailles. Il y a une entente admirable de coloris. Les armures, les casques, les boucliers y brillent de leur éclat. On y remarque jusqu'au damasciné des épées. Ses deux chefs-d'œuvres sont sa *Petite Tempête*, ainsi appelée parce qu'il y en a deux de sa façon, & un tableau de *Paysage avec des animaux*, tiré du cabinet de M. Boisset. On peut dire que dans le premier il serre de près son modèle. D'abord en approchant, on sent l'horreur qu'inspire nécessairement un pareil spectacle. A ce sentiment succède la pitié, à mesure qu'on détaille les parties de ce tableau. Quant au connoisseur froid, il n'est pas possible qu'il lui refuse son admiration, soit pour la variété des groupes, soit pour la correction du dessin, ou pour l'expression des figures. En un mot, il est digne de *Vernet*; & c'est tout dire; comme l'autre morceau l'est de *Berghem*. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop appesanti le pinceau sur les animaux, d'avoir donné des touches trop fortes, qui les rendent massifs; mais après tout, un Bœuf est-il léger? Vous voyez, Monsieur, que M. *Loutherbourg* entend également le paysage, les animaux, la figure; qu'il réunit presque tous les genres. Il rend aussi la nature insensible, qu'il sçait mettre en mouvement. Je n'en veux pour preuve que son tableau de la *Cascade*.

Je voudrois bien, Monsieur, détailler aussi les *Casnovas*, c'est-à-dire les tableaux de M. *Casanova*. Il ne nous a donné cette année qu'une bataille & son pendant en petit. Ce sujet n'est pas propre à être traité en miniature, il s'en faut. Il entraîne trop de confusion, trop d'assemblage de figures. On remarque bien dans l'ensemble une touche hardie, mais ce ne sont que des bras & des têtes. On ne sçait à quels corps ils appartiennent : c'est une vraie *capilotade*. J'aime mieux les trois petits tableaux, dont l'un représente un *Maréchal*, & l'autre un *Cabaret*; dans l'autre c'est un *Cavalier qui rajuste sa botte*. Ce sont des sujets familiers, dans lesquels se joue ce Génie fier & mâle. Il met partout de l'action : il est toujours chaud de couleur.

M. le Prince ne dégénère point de sa fécondité. Il nous enrichit cette année de 13 tableaux, dont trois volumineux. Ils sont destinés pour être exécutés en tapisserie à la manufacture de *Beauvais*. L'auteur s'est cru obligé, tant pour les effets que pour la touche, de se prêter au genre & à la possibilité de l'exécution de ces sortes d'ouvrages, qui, faits uniquement pour amuser les yeux dans les appartemens, semblent exiger partout de la clarté & des richesses de détail. Je ne sais quel effet ces dessins feront dans un appartement, mais tout le monde s'accorde à les trouver très-mauvais. Point de coloris, une confusion d'objets; des *Russes*, à qui le Peintre veut

donner l'esprit & la galanterie des Bergers de *Boucher*. S'il n'avoit fait que de pareils ouvrages, il pourroit avoir le mérite du costume, celui d'avoir peint des mœurs étrangères & nouvelles pour nous : mais il ne seroit réputé qu'un homme très-médiocre. Il a mieux réussi, & infiniment mieux dans ses petits tableaux. Son genre ne paroît pas fait pour les grands objets. Il ne peut rendre qu'une action, qui ne soit point embarrassée par la multitude des personnages; de cette espece sont la fille qui charge une vieille de remettre une Lettre; un jeune homme qui récompense le zele de la vieille, en lui donnant une piece d'or; jolis pendans, ingénieusement traités, mais trop d'après le grand Maître dont j'ai parlé. La bonne aventure & le concert, l'oiseau retrouvé, le musicien champêtre, une jeune fille endormie surprise par son pere & sa mere; &c. tout cela est fort gentil & beaucoup moins défectueux pour le coloris.

Je quitte M. le Prince, pour passer à un des hommes les plus étonnans du Salon, M. Robert. C'est le rival de M. Machy pour les morceaux d'architecture, comme *Loutherbourg* l'est de *Vernet* en marines. Rien de plus beau, Monsieur, pour la perspective & les effets de lumiere, que la Cour du Palais Romain, qu'on inonde dans les grandes chaleurs, pour donner de la fraîcheur aux Galeries qui l'environnent. Vous passez à travers ces colonnes, comme si tout étoit de relief. Ses autres ouvrages ne font

pas tous si bien entendus à cet égard, mais en général cet Auteur est majestueux; tous ses tableaux sont imposans par la magnificence des édifices qu'il a choisis & bien rendus. Il me semble en ce genre avoir une bien plus grande manière que son modele, plus recherché, plus fini, plus françois.

J'ai promis de revenir sur M. *Fragonard*, en faveur de sa réputation naissante & des espérances qu'il donne. Il nous montre cette année un *Tableau ovale*, représentant des groupes d'enfans dans le Ciel: une tête de *Vieillard*. Ils sont tous deux dans la manière de cet Adteur, très-légère & très-aérienne. Elle convient fort au premier sujet. Quant à l'autre, la gravité de la figure n'admet pas ces touches claires, qui sont trop disparates.

Je ne dirai qu'un mot de M. *Chardin*, qui a traité le public aussi fort succinctement. Il n'a donné que deux Tableaux, représentant divers instrumens de musique. Ils sont destinés pour les appartemens de *Belle-vue*, & magnifiques dans leur genre. Mais quel genre!

M. *Venevault* a exposé un tableau en miniature, commandé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de *Dijon*, appartenant à S. A. S. Mgr. le Prince de *Condé*. „ Au centre du tableau, & dans un plan un peu reculé, s'élève une pyramide, dont le piedestal est chargé de trophées d'armes. Sur une des faces de cette pyramide on lit cette inscription: *Bataille de Friedberg*. Minerve assise, porte sur un bouclier,

clier, porte le buste du Prince de Condé, en médaillon, ciselé en or. Près d'elle sont deux Génies, dont l'un montre du doigt la devise de l'Académie gravée sur une table d'airain, & l'autre présente plusieurs couronnes à la Déesse, pour les distribuer à son choix.

D'un côté, on découvre dans l'éloignement une Campagne fertilisée; de l'autre, sur une montagne escarpée, le Temple de la Gloire, vers lequel plusieurs Savans s'approchent par des chemins difficiles. "

Vous voyez, Monsieur, par cette allégorie confuse & alambiquée, que les Peintres ne réussissent pas mieux à louer que les Poètes.

M. Baudouin attire l'attention du public par deux petits tableaux peints à gouasse. L'un est *le coucher de la Mariée*; l'autre est *le sentiment de l'amour & de la nature, cédant pour un tems à la nécessité*. C'est une jeune personne qui accouche & est obligée d'envoyer le nouveau-né aux *Enfans-trouvés*. On y lit ce vers: *fecit amor, pietas mittit, fortuna reducet*. On aime mieux ce dernier, parcequ'il est plus épigrammatique & d'un intérêt plus général. D'un autre côté, il est si peu exprimé que l'auteur est obligé d'y suppléer par une devise, par une enseigne à la maison de Sage-femme, &c. & que l'action n'est pas encore complètement expliquée au premier coup-d'œil. Quoi qu'il en soit, toutes les femmes veulent voir ce petit tableau. Les filles surtout ne se lassent point de le regarder. Plus d'une jeune personne, en le

voyant, peut se dire: *Autant m'en pend à l'oreille.* M. Baudouin met beaucoup d'esprit dans ses sujets, & même du sentiment. C'est le *Greuze* de la miniature.

M. Roland de la Porte renouvelle ses illusions; il nous étonne par la magie de sa perspective. Il donne de l'élévation aux figures les plus plates. On admire son *Crucifix de bronze, sur un fond de velours bleu, imitant le relief.* Ce genre n'est pas sûrement le premier de la peinture; mais il est beau de réussir dans son genre quelconque.

Mrs. Peronneau, Roslin, Drouais le fils sont en possession de nous enrichir de Portraits. On remarque dans ceux du second, Madame la Marquise de Marigny: Madame la Comtesse de Brionne n'est pas le plus médiocre ouvrage de ceux du dernier. En général, toutes les portraitures ont un défaut. Le héros est toujours peint, faisant quelque chose & jamais n'en étant occupé il regarde le Public. Est-ce dans la vraisemblance? Et le faiseur de portrait a-t-il plus droit qu'un autre d'y manquer?

J'abandonne, Monsieur, le vulgaire des autres Peintres. Je ne pourrois qu'en parler désavantageusement. Il vaut autant les laisser se mirer dans leur amour-propre. Je finirai par la Sculpture dans ma troisième & dernière Lettre. Il y a de très-beaux morceaux & je crois que cet Art se soutient mieux que la Peinture.

L E T T R E II.

Paris, le 20 Septembre 1767.

ON pourroit faire, Monsieur, le même reproche à nos Sculpteurs qu'à nos Peintres. Ceux-ci exposent beaucoup trop de portraits, & les autres infiniment trop de bustes; d'autant mieux que le peu d'espace accordé à cet égard dans le Sallon, ne permet pas de nous dédommager d'ailleurs. Au reste, ces Bustes sont au moins intéressans: ils nous offrent presque tous des personnages ou précieux ou importants.

M. *Pajon* nous a donné le portrait de feu Monseigneur le *Dauphin*, en marbre; ceux de Monseigneur le *Dauphin* actuel, du Comte de *Provence*, du Comte d'*Artois*, &c. Le peuple court en foule voir les appuis du trône, & ce spectacle vraiment attendrissant ne peut que faire honneur à l'Artiste.

M. *Caffieri* a exposé le portrait de M. *Hallé*, Peintre du Roi & Professeur en son Académie, ainsi que celui de M. *Borie*, Docteur en Médecine. On ne sçaura point mauvais gré à M. *Caffieri* de transmettre à la postérité un Artiste estimable & un Esculape en vogue.

Qui n'est enchanté de retrouver au Sallon le Buste de ce génie immortel, qui a fait une si grande époque dans la révolution de l'esprit humain en France? Je veux parler de M. de

Montesquieu. Ce portrait, exécuté par M. le Moine, est un présent que M. le Prince de Beauvau fait à l'Académie de Bordeaux. Le même Artiste nous offre celui de Me. Gerbier, le Cicéron François. Il a aussi travaillé le buste de M. de Trudaine. Il est en marbre. C'est un monument de reconnaissance de la Faculté de Droit de Paris, qui doit être placé dans l'intérieur de ses nouvelles écoles. Un grand & sage Ministre n'a point voulu être nommé dans le livre. Sa modestie, en se présentant à nos regards, semble avoir jetté un voile sur la figure. Mais qui méconnoît à la bienfaisance dont elle est empreinte, M. le Comte de Saint-Florentin ? A côté est humblement, en terre, Madame la Comtesse de Langeac. Ce buste nous offre une Grace, taillée des mains de ses sœurs. Tous ces morceaux font infiniment d'honneur à M. le Moine.

Je finis les portraits par deux médaillons en marbre, de M. Vassé. L'un est celui de feu M. le Comte de Caylus, appartenant à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. L'autre est celui de feu *Elisabeth*, Impératrice de Russie, appartenant à M. le Comte de Schurwaloff. Rien de plus beau que ces médaillons ! que la vérité de la ressemblance & l'énergie des figures ! On admire la bordure du médaillon de l'Impératrice, qui est en effet de la plus grande richesse & d'un travail exquis.

Entre les morceaux de Sculpture d'une plus grande manière, on distingue une figure en mar-

bre, représentant une *Baigneuse* de M. *Allagrain*. Elle a 5 pieds 10 pouces de hauteur. Elle est pour le Roi, & doit être placée à *Choisi*. La grandeur de la machine a empêché qu'elle ne fût transportée au Salon, & l'on va la voir chez l'Auteur. Cette *Baigneuse* est, Monsieur, dans les proportions antiques. Elle est d'une élégance swelte. Il est fâcheux que dans le marbre il se soit trouvé des veines noires, répandues çà & là, qui font un effet désagréable & traversent même la figure.

La *Minerve* de M. *Vassé*, appuyée sur son bouclier, prête à donner une couronne, n'offre rien d'admirable pour l'invention, ni pour la noblesse de l'attitude, ni pour la majesté de la tête. La Déesse n'a qu'une figure très-ordinaire.

M. *Pajou* propose aux curieux la *Magnificence* & la *Sagesse*, deux esquisses en plâtre, dont les figures seront exécutées en grand pour le Palais-Royal. Il y a joint celle d'un tombeau & l'on remarque du génie dans ces trois morceaux.

L'Innocence, en marbre, de M. *Caffieri*, est d'une belle simplicité; elle se lave les mains. *L'Amitié* qui pleure sur un tombeau & qui n'est qu'un modèle, invite à la tristesse, & doit faire un grand effet dans l'exécution.

L'Annonciation, en bas-relief, de M. *Berrier*, est d'un très-bon goût. La tête de la Vierge est d'une pureté, d'une modestie qu'on admire. Aux deux côtés sont la *Foi* & l'*Humilité*. Ces figures droites sont ordinairement

froides & ne signifient pas grand'chose. Ce morceau doit être exécuté du double de la grandeur, pour être placé dans l'Eglise Cathédrale de Chartres.

Son *Hébé* n'a rien de bien caractéristique. La tête est belle, mais ne rend point tout ce qu'on devoit attendre de la Déesse de la Jeunesse.

La *Douleur*, de M. Gois, est sans contredit le plus beau morceau de Sculpture du Salon. Pas un muscle dans cette figure qui ne travaille, pas un trait qui n'ajoute à l'expression. Ce buste est d'ailleurs d'un marbre d'une blancheur, d'un transparent exquis. Il est d'une beauté rare.

Son *Aristée désespéré de la perte de ses abeilles*, n'est pas sans mérite. Il est couché sur ses ruches brisées, &c. La Sculpture ne peut rendre que médiocrement de pareils sujets.

Je ne dois pas omettre les deux *Enfans* en plâtre pour une Chapelle, de M. Mouchy. Son *Repos d'un Berger* a de la simplicité, de la naïveté.

Il y a de très-belles choses dans les Gravures, Monsieur; mais comme elles ne sont tirées pour la plupart que d'après des tableaux connus, je ne vous en détaillerai qu'un petit nombre. Cet art se soutient & se perfectionne de plus en plus chez nous. Il y a des estampes qui ont tout le feu, toute l'expression des originaux.

M. Cochin a exposé plusieurs desins allégoriques sur les Regnes des Rois de France. Ils sont destinés à être gravés pour l'ornement de

la nouvelle édition de *l'Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par M. le Président Hénault.

L'Estampe curieuse, Monsieur, est celle de M. l'Empereur, représentant le portrait de M. de Belloy, sujet allégorique, d'après le tableau de M. Follain, Peintre du Roi.

La Ville de Calais présente au génie de la Poésie le médaillon de M. de Belloy, pour être attaché à la pyramide de l'Immortalité. Sur la pyramide on voit un bas-relief, où le Roi *Edouard* est représenté condamnant à la mort *Eustache de Saint-Pierre* & ses généreux compagnons. Au bas est un enfant qui tient les clefs & les armes de la Ville, & près de lui un chien, symbole de la fidélité de ces vaillans Citoyens: on apperçoit dans le fond le Port de Calais. Vous jugez, Monsieur, que cette Allégorie est aussi compliquée & d'un aussi mauvais goût que le monstre bizarre sur lequel on s'est enthousiasmé quelque tems par mode.

Cette estampe, gravée sous les ordres de M. le Duc de *Charost*, Gouverneur de Calais, ne fait honneur ni au génie de l'inventeur, ni à M. de Belloy, qui ne l'a pas méritée, ni au grand Seigneur qui a jugé à propos de faire accorder cette faveur précieuse à M. de Belloy, & qui devrait être ménagée pour une occasion plus importante.

On a de M. *Strange*, nouvel Agrégé, *Abraham* répudiant *Agar*; *Esther* devant *Assuerus*, d'après le *Guerchin*; une *Vierge* & l'Enfant *Jésus*; un *Amour* endormi, d'après le *Guide*.

Il faut rendre justice au burin net, brillant & facile de ce Maître, qui d'ailleurs a beaucoup de chaleur.

M. *Demarteau*, nouvel Artiste qui se met sur les rangs, a exposé plusieurs excellentes gravures dans la maniere du crayon, d'après les dessins de Mrs. *Boucher*, *Cochin*, *Carle Vauloo*, *P. de Cortone* & le *Caravage*. Mais son Allégorie sur la vie de Monseigneur le *Dauphin* est détestable.

Il ne faut point omettre trois beaux dessins de M. *Beauvarlet*, destinés à être gravés. L'un est *Mercur & Aglaure*, d'après *la Hire*. L'autre, une *Fête de Campagne*, d'après *Teniers*. Le troisieme, *la Marchande de petits Amours*, d'après M. *Vien*.

Concluons, Monsieur, de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur le Sallon, que la Peinture offre très-peu de beaux morceaux, surtout en histoire, & beaucoup de croûtes : la Sculpture, presque rien d'un grand beau, d'un faire admirable, mais peu de mauvaises choses & beaucoup de bonnes. Quant aux Estampes & aux Dessins, tout en est presque précieux & du premier mérite.

En fait de Peintres d'histoire, je ne vois que Mrs. *Doyen* & *Vien*, sur lesquels on puisse fonder des espérances solides & déjà confirmées. Encore le dernier manque-t-il de l'enthousiasme propre à aller aux grandes choses. M. *Hallé* est à son *non plus ultra*. Il a une maniere roide, dont il ne se défera pas, un pinceau sec, qui
ne

ne peut rien exprimer de gracieux & de sublime. *M. Durameau* a de la force dans le dessin, de l'imagination, & peut aller loin s'il acquiert du coloris & plus de souplesse dans ses attitudes. *M. Fragonnard* n'a rien donné cette année qui ajoute à l'idée qu'on en avoit conçue en 1765 d'après son beau tableau de *Callirhoé*.

J'ai déjà appelé *M. de la Grenée*, l'*Albane* François; j'ai comparé *M. Louthembourg* au *Berghem*; on retrouve le pinceau & le goût de *Wauvermans* dans *M. Cazanova*. Pour *M. Ver-net*, il n'a de modele que lui-même. *M. le Prince* singe trop *Boucher*; *M. Baudouin* est le la Fontaine de la Peinture; *Mrs. Machy & Robert* sont supérieurs pour les morceaux d'Architecture & de Perspective. Nous excellons dans le Portrait par le nombre & la qualité de nos Maîtres; la Tour pour le Pastel, que vous droit égaler *Perronneau*; *Michel Vanloo* pour les tableaux historiés. On aime la fraîcheur du coloris de *Roslin*, quoiqu'il n'attrape pas toujours les ressemblances. La beauté & la jeunesse sont rendues avec le plus grand éclat par *M. Drouais* le fils, au point que ses têtes ont quelquefois un air d'émail qui provient d'un ton de couleur trop brillant.

On a de *M. Bellengé* des tableaux de fleurs, de fruits, de vases, rendus avec beaucoup de vérité.

Je suis fâché, Monsieur, de n'en pouvoir nommer davantage.

Tous nos Sculpteurs, au contraire, ont leur

mérite spécifique. M. le Moine place bien les têtes de ses portraits ; il donne de l'ampleur & de beaux contours aux bustes : il regne une sorte de magnificence dans son ciseau, proportionnée aux personnages qu'il représente. Il peint aussi le génie & les graces déliées, comme je l'ai remarqué.

M. Allegrain a un travail fini, une recherche nécessaire dans les ouvrages qu'il entreprend. Il paroît s'être livré surtout à peindre les contours souples des beaux corps de femmes.

Le ciseau plus grave de M. Vassé ne manque point aussi d'élégance quand il le faut.

M. Pajou a plus de feu ; il est plus historique, & ses groupes ont tous les détails pittoresques.

Le swelte, le beau goût de l'antique, un ciseau touchant & moëlleux distinguent M. Caffieri.

M. Berruer a de l'invention & paroît vouloir se livrer au grand.

M. Gois est plein d'expression & rend à merveille tous les effets anatomiques des passions.

Enfin M. Mouchy a de la douceur dans son faire & de la simplicité dans son exécution.

Mrs. Cochin, le Bas, Wille, &c. & nos autres Graveurs sont trop connus pour rien ajouter sur leur compte. Je suis, &c.

 ANNÉE MDCCLXIX.

 LETTRE PREMIERE.

Paris, le 10 Septembre 1769.

LE Sallon de cette année, Monsieur, plus nombreux que le dernier, n'est pas à beaucoup près aussi riche, ou, pour mieux dire, il est très-médiocre, plusieurs de nos principaux Peintres n'y ayant rien exposé. M. *Pierre* nous renvoye au plafond de *Saint-Cloud*, auquel il travaille depuis plusieurs années & qu'on voit actuellement. M. *Doyen*, dont la réputation a prodigieusement crû par son tableau de *Sainte Genevieve des Ardens*, est occupé aujourd'hui à réparer les peintures du Dôme des *Invalides*. M. *Fragonard*, ce jeune Artiste, qui avoit donné, il y a quatre ans, les plus grandes espérances pour le genre de l'histoire, dont les talens s'étoient peu développés au Sallon dernier, ne figure d'aucune façon à celui-ci. On prétend que l'appas du gain l'a détourné de la belle carrière où il étoit entré, & qu'au lieu de travailler pour la gloire & pour la postérité, il se contente de briller aujourd'hui dans les boudoirs & dans les garderobes. A la place de ces hommes célèbres dont on regrette les ouvrages, a reparu un homme dont les talens font depuis quelque tems la plus grande sensa-

tion, & qu'on avoit redemandé avec tant d'ardeur, il y a deux ans, lorsque ses démêlés avec l'Académie l'avoient fait exclure de l'Exposition. Vous le nommez avant moi, Monsieur, & à ces regrets universels vous reconnoissez M. *Greuze*. Mais ne précipitons point ce que j'ai à dire sur son compte; ce Peintre viendra à son rang. Pour plus de commodité je vais suivre l'ordre du Tableau qui, comme vous savez, n'est pas toujours celui du mérite.

Je commence par M. *Boucher*, premier Peintre du Roi, ancien Directeur & Recteur. Il n'a exposé qu'un seul tableau: il est d'une assez grande étendue: il représente une *Marche de Bohémiens*, ou *Caravane*, dans le goût de *Benedette di Castiglione*, à ce qu'il prétend. Vous savez que notre Artiste est renommé, pour la correction de son dessin, pour les grâces de son pinceau; voué particulièrement aux Bergeries, son défaut est d'ajouter trop de finesse & d'esprit à ses physionomies: c'est le *Fontenelle* de la Peinture. Jugez s'il étoit propre à nous rendre des Bohémiens! Envain a-t-il voulu donner de la force à sa touche, tous ses minois sont à la françoise & ne sont nullement dans le costume étranger. Ce défaut n'est rien en comparaison du manque d'ordonnance dans sa composition, & de la confusion générale qui de tous ses groupes forme un monceau d'hommes, d'animaux, de femmes, de marchandises, où l'œil ne peut rien débrouiller. D'ailleurs, nulle intelligence de

clair-obscur, point de repos: aussi toutes les couleurs se confondent & s'excluent réciproquement & ne présentent au Spectateur qu'un nuage blanchâtre. Ensorte que ce tableau, Monsieur, est un des plus médiocres du Sallon.

M. *Michel Vanloo*, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, premier Peintre du Roi d'Espagne, Directeur de l'Ecole Royale des Elèves protégés, & successeur en cette partie du fameux *Carle Vanloo*, lui est bien inférieur dans le reste. Il a donné cinq Tableaux, outre plusieurs portraits. Le premier représente M. le Marquis & Madame la Marquise de *Marigny*. Celle-ci est à sa toilette & semble se détourner pour écouter son mari & lui répondre. Il tient un bâton à la main, & l'on prétend que l'intention du Peintre est de le représenter partant pour la campagne, prenant congé de sa moitié & lui confiant l'administration de sa maison. Tout cela n'est point exprimé sur les physionomies. On diroit que M. de *Marigny* querelle sa femme & que celle-ci s'excuse; voilà ce que l'on en peut interpréter. Du reste, le premier est très-ressemblant, & l'autre n'est rien moins que jolie. Aussi est-elle absolument manquée. Une Allemande jouant de la Harpe, une Espagnole pinçant la Guitarre, sont deux tableaux qui ne contrastent pas assez. Le costume national devoit être encore plus varié par les caracteres de tête des actrices & des auditeurs, que par les habillemens. Tous deux sont d'une froideur mono-

tone, & les étoffes même, quoique d'une vérité absolue, manquent de la vérité locale, essentielle à la fidélité du Peintre-historien. Son *éducation de l'Amour* n'a aucune expression. Il y en a davantage dans sa *Femme représentant l'étude*. On y trouve une touche large & vigoureuse; mais ce tableau ne rend pas, à beaucoup près, tout ce qu'il devoit rendre.

Le gros du Public rit, en général, en voyant les deux tableaux de M. *Jeaurat*, dont l'un représente ce qu'il appelle son *Pressoir de Bourgogne*, & l'autre, *une Veillée de Paysannes du même Canton*. Il y a des détails amusans, de la gaieté, de la vérité dans ces deux morceaux: mais ils ne sont pas assez empâtés, & manquent absolument de relief. Sa *Femme convalescente* a plutôt l'air d'une moribonde: elle fait détourner les yeux au Spectateur.

Les Amateurs ne peuvent que louer M. *Hallé* de résister constamment à la frivolité du siècle & de suivre l'impulsion de son génie, qui le porte aux grandes choses, aux ouvrages d'une riche & vaste composition. Il nous offre aujourd'hui un Tableau de 15 pieds de long sur 10 pieds de haut, destiné à être exécuté en tapisserie aux Gobelins. Le sujet est *Acchille reconnu à la Cour de Deïdamie, par le choix qu'il avoit fait des armes qu'Ulysse avoit mêlées avec des bijoux de femmes, à dessein de le découvrir*. On y compte environ vingt-cinq figures. Tous les plans de cette magnifique ordonnance y sont bien développés. En géné-

ral, ce Peintre a beaucoup d'ordre dans son sujet, en fait embrasser l'ensemble & le maîtriser. Il entend à merveille la perspective & fait promener le Spectateur à travers ses groupes. L'architecture, les richesses de détail n'échappent pas à son pinceau, mais il ne manie pas de même les passions. *Achille* a l'air d'un furieux, & non cette ardeur noble dont il devrait être animé. La figure d'*Ulysse* manque de cette finesse qui fait son caractère, surtout ici. La Reine n'a pas ce tendre intérêt, cette émotion vive qu'elle devrait éprouver à la vue d'*Achille*. D'ailleurs, les figures sont trop petites pour la machine. Malgré ces défauts, cette histoire attache & occupe, & sera encore plus amusante en tapisserie, lorsque l'aiguille aura donné plus de vérité aux couleurs & plus de jeu aux figures.

L'Inauguration de la Statue équestre du Roi est un tableau de M. Vien, qui fixe d'abord l'attention en entrant au Salon. Il a 14 pieds 6 pouces de large sur 10 pieds de haut. Il est destiné pour l'hôtel-de-ville de *Paris*, & de là l'Auteur s'est cru obligé de tout sacrifier aux objets du premier plan, qu'il a voulu rendre de grandeur naturelle, pour en faire autant de portraits qui pussent frapper les yeux du public. Mais premièrement aucun de ces portraits n'est ressemblant, tous les personnages sont mal à cheval, & l'on estime qu'il auroit dû renoncer à cette vérité, peut-être de costume, en faveur de la noblesse du sujet.

En second lieu, toutes les têtes sont également éclairées. Il s'excuse sur ce qu'aucun de Messieurs les Echevins n'a voulu rester dans la demi-teinte. Ils auroient plutôt dû se plaindre de l'air benêt ou stupide qu'on a donné à leurs figures. En troisième lieu, jamais on n'a représenté de spectacle sans spectateurs. Et tout le Peuple de Paris se trouve figuré ici par deux Savoyards, qui se battent pour de l'argent qu'on a jetté. Ce groupe est pourtant le meilleur du tableau, & un autre enfant qui se glisse à travers les jambes des chevaux, est d'une invention savante & hardie. On a critiqué aussi le premier Cavalier de la marche, qui, en détournant, semble porter sur une colonne du bâtiment; ce qui indique que M. Vien n'avoit pas assez digéré son plan & qu'il n'étoit pas maître de son espace. Du reste, on fait que l'Auteur a un coloris sage & agréable, un pinceau doux & moëlleux, qualités qu'il a été maître de développer dans cette composition dénuée de toutes passions.

On est bien dédommagé de ce grand sujet froid & ennuyeux, en jettant les yeux sur les sujets galans de M. de la Grenée, qui, placés au dessous, semblent faits pour ranimer le public. Ce Peintre, toujours fécond, a enrichi le Salon cette année de quinze tableaux, dont dix roulent sur différens sujets de la fable, très-susceptibles d'être embellis par une imagination voluptueuse. Des surprises, des fuites, des désertions, des jouissances; tout cela est du

ressort de notre Artiste , & il le rend ordinairement à merveille. On lui reproche cependant dans presque tous ces morceaux d'avoir introduit un petit Amour, tantôt du côté de l'amant , tantôt du côté de l'amante , comme si cet être moral & allégorique pouvoit cadrer avec un sujet historique , quoique de la fable. C'est sur la figure de ses personnages qu'il faut peindre la passion, disent les connoisseurs , & non par une petite figure postiche qui gêne la composition , donne à tous ces tableaux un air monotone & refroidit le spectateur. En général, l'Artiste en question excelle par les graces des attitudes , la suavité du pinceau , par des chairs animées, mais qu'il ne fait pas assez rafraîchir dans les personnages tranquilles ; ce qui donne un ton rougeâtre à presque tous ses ouvrages. C'est ce qu'on trouve surtout dans son grand Tableau de *Cérès enseignant l'agriculture au Roi Triptolème, dont elle nourrissoit le fils de son propre lait.* Tableau de 9 pieds & demi de haut, sur plus de 7 pieds de large, & destiné à décorer la Salle à manger du nouveau Pavillon de *Trianon*. Il est vrai que la scene de l'action étant la campagne, & le tems celui de la moisson ; le moment, le midi du jour, toute la nature doit être embrasée alors. Mais ce tableau ressemble plus à une conflagration générale, qu'à cette teinte animée qui, en réchauffant les objets, ne leur ôte pas leur couleur naturelle. Le grand & vrai défaut de cette composition est

dans le choix & l'expression de la fable. *Trip-tolême* a une faucille à la main ; les gerbes sont faites ; il semble s'adresser à *Cérès* pour lui annoncer qu'il vient d'exécuter ses instructions & lui en demande sur le reste. Tout cela se suppose ; du reste, on ne voit point ce que lui dit la Déesse, & l'action est absolument passive : défaut de génie dans le compositeur. Les morceaux de détail sont assez bien rendus ; les gerbes, les épis d'une grande vérité, &c.

M. de la *Grenée* a traité aussi trois sujets de dévotion : *La Vierge aux Anges* ; le *Bain de l'Enfant Jésus* ; la *Vierge faisant jouer l'Enfant Jésus* & le petit *Saint-Jean* avec un mouton. On a trouvé le second sujet indécent, digne des siècles barbares & de l'ignorance des Peintres Flamands. L'Enfant Jésus qui montre son derrière, a fait rire les impies & révolté les dévots. Le troisième a paru vrai, mais peu convenable en ce siècle, où il ne faut point trop humaniser la Divinité. A ne regarder ces jolis morceaux que comme Peintre, ils sont doux & rians. M. de la *Grenée* paroît pénétré de son *Albane*, & prendre pour modèle ce nourrisson des Graces.

Ce n'est point dégrader la majesté de l'histoire, que de mettre au rang de ses sujets le portrait en pied du Roi de Prusse, par M. *Amedée Vanloo*. Ce Héros est un germe si fécond pour elle, qu'il lui appartient tout entier. Il est représenté debout, la main appuyée sur son fauteuil. On le reconnoît aux couronnes de

Prusse, dont est parsemé le manteau Royal jeté derrière lui, mais encore mieux à son vêtement simple & guerrier. Il a pourtant la tête nue. On voudroit que l'Artiste, non content de rendre le martial de la figure, le feu des yeux, la noblesse & l'imposant du maintien, eût mis ce Monarque dans quelque attitude qui caractérisât ses fonctions & fit connoître son ame toute entière. C'est cette omission qui, sans doute, a donné lieu au quatrain suivant, qu'un admirateur de ce Prince écrivit sur les tablettes, dans un accès d'humeur :

Est-ce là FRÉDÉRIC, l'amour de son Royaume,
Et de ses ennemis l'effroi ?

J'y vois ses traits, son port, un beau Prince, un
fier homme ;

Mais ce n'est qu'à l'histoire à nous peindre le Roi.

Je trouve parmi les Conseillers, M. Chardin, renommé dans son genre pour une imitation naïve & savante à la fois de la nature morte. Son Tableau des *Attributs des Arts & des Récompenses qui leur sont accordées*, répétition, avec quelques changemens, du même sujet exécuté pour l'Impératrice des Russes, peu frappant aux yeux du gros du public, est regardé par certains connoisseurs comme un morceau distingué, par un coloris vigoureux & transparent, & par une intelligence supérieure du clair-obscur qui leur fait illusion. Quelques tableaux de fruits, de gibier, d'autres représentant des bas-reliefs ; une femme qui revient du marché,

sont d'une vérité plus à la portée de tout le monde, & se font considérer davantage, quoique d'un mérite bien inférieur.

Nommer M. *Vernet*, c'est en avoir fait l'éloge. Ses ouvrages, répandus dans les deux mondes, ont étendu sa réputation aussi loin qu'il est possible à un mortel d'atteindre. Il n'a rien offert de bien nouveau cette année. On retrouve même des morceaux déjà connus de lui, & toujours curieux, toujours admirables. Les connoisseurs savent très-mauvais gré à M. de la *Borde*, l'ex-banquier de la Cour, de ne pas vouloir laisser exposer au public les tableaux que ce grand Maître a composés pour la galerie du superbe château de la *Ferté*, appartenant à ce financier. Il auroit dû savoir que la vraie magnificence est de communiquer ses richesses, comme l'art de jouir de ses trésors est de les répandre à propos. Je reviens à M. *Vernet*, dont je ne puis quitter les *Marines* & les *Paysages*, sans vous citer un trait qui vaut toutes les louanges possibles. Dans le tems que ce grand Maître prenoit les vues de nos Ports, un matelot dit à un autre qu'il seroit bien aise de voir les ouvrages d'un Peintre aussi renommé: *Que verras-tu*, lui dit son camarade, *sinon tout ce que tu vois ici?*

On ne peut parler de M. *Vernet* sans songer à M. *Loutherbourg*, son digne émule. Déjà plusieurs connoisseurs lui font partager la Couronne du premier. Quelle abondance! quel feu! quelle énergie dans seize tableaux que nous

avo
mé
fav
ver
tain
Cla
Roy
&
nes
tion
atte
tou
c'e
pla
à
dir
d'a
ble
ton
suis
fon
Dé
fiti
a d
ses
dev
plu
afir
pay
une
ave
gro

avons eus de loi ! Il n'en est aucun qui ne mérite des éloges. Tantôt c'est un Artiste savant, qui rend les vapeurs de l'air, les divers effets du Soleil & la dégradation des lointains avec toute la magie qu'on admire dans *Claude le Lorrain*. Tantôt c'est un *Salvator Rose*, qui donne à ses figures une touche libre & spirituelle, des attitudes agréables & pleines de goût. Ici c'est un Poëte, dont l'imagination exaltée par un enthousiasme divin semble atteindre à la sublimité du *Poussin* & exprimer toute l'horreur des élémens conjurés. Là, c'est un *Berghem*, c'est un *Wouvermans*, qui se plait à détailler la nature dans son repos, & à délasser ses spectateurs fatigués, pour ainsi dire, d'avoir parcouru tant de scènes pleines d'action, de mouvement & de vie. Son tableau de la grande Tempête, avec un coup de tonnerre : des Bergers, avec un troupeau, poursuivis par des Maraudeurs : Ses deux Amis, qui font un goûter au retour de la chasse ; & son Départ pour la chasse au Vol, sont ses compositions le plus généralement goûtées ; mais il y a d'excellentes choses dans toutes, jusques dans ses *Pélerins d'Emmaüs* qu'on critique fort. Il devoit éviter de prendre un sujet porté à son plus grand effet par *Paul Veronese*. Envain, afin de le réduire à son genre, a-t-il traité en paysage un morceau historique réservé pour une verve sublime : *Jésus-Christ se promenant avec deux autres voyageurs*, ne forme plus qu'un groupe ordinaire, & l'action est trop com-

mune pour attirer la principale attention du spectateur, qui se partage entre tous les accessoires du tableau & les personnages, ou plutôt ceux-ci ne sont eux-mêmes qu'accessoires dans un spectacle de la campagne, où ils ne sont placés que pour l'enrichir & en varier la décoration. Cette critique, Monsieur, m'a paru très-sensée, & il est surprenant que M. Louthembourg s'y soit exposé.

Aux deux grands Artistes dont je viens de parler, on peut joindre M. de *Cazanova*, qui s'élevant ordinairement jusqu'au genre le plus sublime de l'histoire, s'en est tenu cette année aux sujets de chasse & de paysage. Vous connoissez, Monsieur, le brillant & la chaleur de son coloris. Il n'a point dégénéré, & ce Peintre semble l'avoir monté sur le ton le plus haut & le plus harmonieux.

Après vous avoir annoncé les ouvrages de ces hommes étonnans, le moyen de vous rien dire des paysages de M. *Milet Francisque*, de M. *Antoine le Bel*, de M. *Juliart* ! Ce sont des pieces de comparaison, qui ne peuvent que perdre infiniment & relever le mérite des premières. Je me réserve à vous rendre compte dans ma Lettre suivante du reste de nos Artistes, & surtout de Mrs. *Robert & Greuze*, qui excellent sans contredit & fournissent matière à de nouveaux éloges.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E II.

Paris, le 20 Septembre 1769.

LA multitude de Portraits, Monsieur, qui se présentent de toutes parts à mes yeux, m'oblige malgré moi d'en parler à présent, & de traiter cette matiere aride & monotone que j'avois réservée pour la fin. Envain le Public se plaint depuis longtems de cette foule obscure de bourgeois qu'on lui fait passer sans cesse en revue. La facilité du genre, l'utilité qu'il procure & la vanité de tous ces petits personnages encouragent nos Artistes naissans, gâtent même ceux que des talens plus distingués pourroient couvrir d'une gloire durable & font du bel Art de la Peinture une especé de métier, qui rapproche souvent le Peintre de génie & le Peintre médiocre. Graces au malheureux goût du siecle, le Sallon ne sera plus insensiblement qu'une galerie de portraits. Ils occupent près d'un grand tiers de celui-ci ! Encore si l'on ne nous offroit que des hommes importants par leur état ou par leur célébrité, ou de jolies femmes du moins, ou de ces têtes remarquables par de grands caractères & qu'on appelle *têtes à médailles*, en termes de l'art. Mais que nous importe de connoître Madame Guesnon de Ponneuil, Madame Journu la mere, M. Darcy, M. le Normand du Coudray, Mlle. Gougny, M. Couturier ancien Notaire, Madame

Couturier, M. l'Abbé *Fourdans*, &c? Ces noms ne flattent pas plus les oreilles que les figures ne plaisent aux yeux. Permettez-moi, Monsieur, ce moment d'humeur, par l'indignation générale de voir vingt têtes plates & ignobles occuper des places réservées à ces têtes précieuses, l'amour, les délices ou l'admiration de la France. Au reste, le sujet du Peintre ne diminue pas le mérite de son travail. On ne vante pas moins, par exemple, dans les têtes de M. de la Tour, le Roi du pastel, la beauté, le précieux fini de son *faire*, le grénu moëlleux de ses chairs, qui en découvrant les pores presque imperceptibles de la peau, ne lui ôte rien de son uni, de son velouté. Ce genre de perfection le distingue infiniment du pastel crû, dur, rembruni de M. *Peronneau*, dont les portraits à l'huile ont aussi un caractère de rudesse qui doit l'exclure à jamais de peindre les Graces, mais le rend très propre à tracer les rides de la vieillesse, la peau tannée d'une paysanne, ou la morgue d'un Turcaret. M. *Valade* a plus d'aménité dans sa touche, & sans allier aussi entièrement que le premier Maître que nous venons de nommer, l'agrément & la vigueur, il a une grande vérité. Le Public a nommé sur le champ M. le Duc de *Noailles* sur son Portrait, le meilleur des trois tableaux de ce Peintre.

M. *Roslin* se remarque de plus en plus par la richesse & l'ondoyant de ses étoffes. Le portrait de M. l'Archevêque de *Rheims*, Grand

Au-

Aumônier de France , est saillant. La ressemblance austère de la figure & les détails des vêtemens attirent tour-à-tour les connoisseurs. Le feu qui sort des yeux du Prélat rend à merveille ce zèle brûlant de la Maison du Seigneur dont, sans doute, il est dévoré & qui répand sur le reste du visage la maigreur & la macération. On retrouve dans le tableau représentant M. *Bertin*, Ministre, la mansuétude de son caractère & la tranquillité de son âme. Une Dame appuyée sur son clavecin, ayant son mari près d'elle & son beau-frère, M. le Chevalier *Gennings*, forme un groupe historié d'une grande magnificence. Le velours ponceau de l'habit du Chevalier, inviteroit à le toucher, s'il étoit à la portée de la main.

Le pinceau de M. *Drouais* s'est exercé cette année sur les Graces mêmes, en la personne de S. A. S. Madame la Princesse *Josephine de Cassignan*. Il paroît avoir mieux réussi dans celui-là que dans celui de Madame la Comtesse *Dubbarri*, qu'il a rendue sous les habillemens d'homme & de femme. Ceux qui ont l'honneur de la connoître, trouvent que, bien loin de la flatter, comme c'est l'usage, il ne l'a pas rendue dans toute la vérité de ses charmes. Des deux côtés il lui donne également un regard minaudier, appelé par les Petits-Mâtres *regard en coulisse*, qui n'est point du tout celui de cette Dame, très-net, très-franc, très-ouvert. Du reste, le Public est partagé sur les deux figures, auxquelles on a fait le

grand reproche de ne pas se ressembler. Madame *Dubbari*, en femme, est peinte en blanc, avec une guirlande de fleurs. En homme, elle est en espee d'habit de *Gilles*, la chemise décolletée. Les femmes aiment mieux, en général, ce portrait-ci : l'autre plaît davantage aux hommes, ce qui a donné lieu aux vers suivans :

Sur ton double portrait, le spectateur perplexe,
Charmante *Dubbari*, veut t'admirer partout ;

A ses yeux changes-tu de sexe,

Il ne fait que changer de goût :

S'il te voit en femme, dans l'ame,

D'être homme il sent tout le plaisir :

Tu deviens homme, & d'être femme

Soudain il auroit le desir.

M. *Dupleffis* donne beaucoup de chaleur & d'expression à ses portraits. M. l'Abbé *Arnauld*, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, est parlant. Il a rendu Me. *Gerbier* dans toute la noblesse de sa physionomie. M. le *Ras-de-Michel* est remarquable par le fané d'une tête de près de cent ans, dont toute la vie n'est plus que dans les yeux encore pétillans de feu. Une pareille figure quelconque est intéressante pour l'humanité en général, & les détails en sont curieux pour les connoisseurs. Mais, pourquoi avoir peint en peignoir, comme un petit-maître, un vieillard caduc qui ne doit plus s'occuper de toilette ? C'est manquer aux bienséances pittoresques.

M. Hallé, qui paroît se vouer à la miniature, reproduit à nos regards les *Enfans de France*. Ces trois têtes, outre le léché de l'art, ont toute la vérité des grands tableaux. Mais on est fâché de voir réduire en petit ces Princes illustres, qu'on ne sauroit montrer à trop de Spectateurs à la fois, & dont le peuple avide se dispute sans cesse le coup d'œil.

Je ne puis mieux finir cet article, Monsieur, qu'en vous rendant compte des deux portraits en tapisserie du *Roi* & de la *Reine*. Ces morceaux, le premier d'après M. *Vanloo*, le second d'après feu M. *Nattier*, ont été travaillés à la manufacture royale des Gobelins, sous la conduite de M. *Cozette*, l'un des Entrepreneurs de cette Manufacture. Celui de la *Reine* a été exécuté par M. son fils. Ils sont destinés à être placés dans la Salle du Conseil de l'Ecole royale militaire, & ont trois pieds de haut sur deux pieds six pouces de large. Ces deux Chefs-d'œuvre nous appartiennent, & c'est ce qu'aucune nation ne peut nous disputer. Le portrait de la *Reine* sur-tout est d'une ressemblance que le pastel, l'huile & tous les autres procédés de l'art ne sauroient atteindre: ajoutez-y une vérité plus parfaite des étoffes. On reproche à l'auteur du Portrait du *Roi* d'avoir trop rembruni son fonds. Mais en tout, ces ouvrages sont admirables, & étonneront la postérité la plus reculée.

Après cette excursion je reviens, Monsieur, au reste des tableaux. Je tombe sur deux Ser-

vantes Saxonnnes, écloses sous le pinceau de M. *Hutin*, Académicien, Directeur de l'Académie de Peinture de S. A. S. Mgr. l'Electeur de *Saxe*. Toute la Nature est du ressort de cet Art, ainsi que de celui de la Poésie; mais le goût du compositeur le porte ordinairement à saisir le noble & le beau qui se trouvent dans tous les genres. Assurément deux *Servantes Saxonnnes* ne peuvent exciter aucune sensation, pas même la curiosité, & le costume national n'y est pas assez frappant pour mériter l'attention du Spectateur. Ce choix & son exécution ne donnent qu'une idée mesquine de l'Académie, à laquelle préside M. *Hutin*.

M. le Prince continue à nous faire passer en revue toute la Nation *Russe*. Entre cinq tableaux qu'il a exposés, on distingue un *Cabak*, ou espèce de Guinguette des environs de *Moscou*, où, dit l'Auteur, la situation de cette grande Ville présente souvent la variété de Nations & d'ajustemens que l'on peut remarquer dans ce Tableau. Quoi qu'il en soit du fait, que bien des gens révoquent en doute, si l'Artiste a exécuté en imagination cette réalité qu'on lui conteste, les détails immenses de cette collection font honneur à sa patience, & la gaieté qui y est répandue, fixé agréablement les yeux des passans.

Cet Artiste est plus original encore par un procédé particulier, dont il s'est servi pour graver vingt-neuf estampes à l'imitation du *lavis*, & que, malgré les succès de plusieurs de

ses Confreres , l'Académie a jugé supérieur aux autres par la facilité, la promptitude de l'exécution & la justesse de l'imitation du lavis, soit au bistre, soit à l'encre de la Chine.

Entre les différens petits tableaux à gouasse de M. Baudouin, le Public se porte en foule vers le *Modele honnête*, qui, malgré plusieurs défauts de bon sens, excite l'intérêt du spectateur. C'est, Monsieur, une jeune fille toute nue, d'une part entre les bras d'une femme, tandis qu'un Peintre devant son chevalet semble en esquisser les traits sur la toile. Au haut est écrit : *Quid non cogit egestas?* On demande, 1^o. Comment concilier la résistance du modele avec l'ouvrage déjà commencé sur la toile, qui annonce plusieurs heures de séance? 2^o. Quel rôle fait la vieille, qui embrasse & serre la jeune personne? Est-ce une matrone qui la force au rôle qui semble lui répugner? Est-ce sa mere qui la surprend, au contraire, dans cette attitude, & voudroit la dérober à ce métier infâme? L'humeur qu'on découvre dans les replis de cette figure ignoble, annonce-t-elle sa douleur de trouver sa fille en pareille posture? ou l'Auteur a-t-il voulu rendre une femme méchante, fâchée que sa pupille ne se prête pas à ses vues? Enfin qui concerne la devise? Est-ce la mere, est-ce la fille? Les regarde-t-elle toutes deux? Nouvel embarras. C'est le défaut général de cet Artiste, qui, pour vouloir mettre trop d'esprit dans ses compositions, est souvent obscur.

D'ailleurs, que signifie un tableau, ainsi qu'on l'a déjà observé il y a deux ans, auquel il faut un mot, comme à une énigme?

Des amateurs, Monsieur, aiment le désordre d'un Cabinet de *M. de la Porte*, les Tableaux de fruits & de fleurs de *M. Bellengé*; mais je ne fais pas grand cas du génie concentré dans la nature inanimée. *M. Guérin* donne plus de vie à ce qu'il fait; je trouve une composition gaie & du coloris dans son *Concert* & d'autres petits sujets de fantaisie; mais qu'entend-il par son *jeune homme, qui converse avec une jeune Demoiselle sur les Sciences*? Quel sujet! Que peut-il rendre? Il faut le renvoyer au nombre des énigmes pittoresques, dont fourmille le Salon.

Je ne vois rien du fameux *Machy*, mais *M. Robert* nous en console. Cet Artiste étonnant orne aujourd'hui le Salon d'un nombre considérable de Tableaux. Ici ce sont de magnifiques édifices enrichis de tous les détails possibles. Là, des ruines effrayantes attestent trop bien les injures & les dégradations du tems destructeur. Coulent ensuite des eaux transparentes, dont l'œil perce le cristal. Plus loin s'ouvre une grotte profonde, où le Spectateur semble craindre de pénétrer. Partout, une grande vérité, une entente admirable de la perspective, des reliefs, des lointains à perte de vue. Le pinceau de l'auteur paroît se jouer à travers toutes ces masses: l'amateur s'y promène, s'y égare & se retrouve tour-à-tour.

Je reviens à l'histoire, Monsieur, & verse

en passant des fleurs sur le tombeau de M. *Amand*, enlevé cette année au commencement de sa carrière. On a exposé son morceau de réception à l'Académie. Le sujet est *Magon*, frere d'*Annibal*, après la bataille de *Cannes* demandant de nouveaux secours au Sénat de *Carthage*. L'ordonnance en est bien entendue & dans le génie des grands Maîtres. La figure principale a du caractère, de la noblesse, de l'éloquence. Le Sénat paroît frappé de son discours & rêver aux moyens d'y répondre. Un personnage accessoire répand un grand vase rempli des anneaux des Chevaliers Romains tués dans le combat, & *Magon* foule aux pieds l'Aigle Romaine. Pensée sublime, mais répétition de celle de *Sebastien Slodtz*, rendue en Sculpture par l'*Annibal* des Tuilleries, & que notre Auteur a eu le bon goût de s'approprier.

La naissance de *Vénus*, par M. *Briard*, est d'une composition sèche, & n'a pas ce coloris vif, brillant, aérien, nécessaire à un pareil sujet. On a loué dans sa *Mort d'Adonis*, la pensée de faire poursuivre le sanglier, auteur de ce meurtre, par les Amours armés de lances. Pensée forcée, puérile, plus ingénieuse que vraie. M. *Brenet* est tombé dans un pareil défaut, en représentant le Temps sous la figure d'un génie ou d'un enfant, pas plus gros qu'un Amour. Il a voulu donner du neuf & s'est jetté dans le ridicule.

L'*Adonis*, changé en *Anémone* par *Vénus*, fait honneur à la sensibilité de M. l'*Epicié*. La

figure de la Déesse est intéressante & invite le Spectateur à la plaindre. Il y a beaucoup de souplesse, de délicatesse, dans la maniere dont elle soutient la tête défaillante de son amant & cherche à la faire reposer mollement sur son bras. On n'admire pas également le *Centaure Chiron*, du même Auteur, *instruisant Achille dans la Musique*. Le premier n'a pas une peau assez bafanée, ou plutôt un cuir assez tanné. D'ailleurs, il est dans une attitude forcée, & l'on ne peut plus mal dessinée. C'est une figure estropiée.

M. Taraval, dans son *Triomphe de Bacchus* paroît avoir voulu rendre exactement le Dieu du vin; c'est-à-dire un personnage ventru, sans dignité & sans ces graces séduisantes qu'il déployoit à *Naxos*. En ce cas, il ne falloit pas lui donner une compagne; personnage superflu dans ce spectacle, & dont les appas grossiers dégradent la composition; ou plutôt il falloit renvoyer ce Tableau à la taverne & en faire un plus noble, plus relevé, pour servir de décoration à la *Galerie d'Apollon au Louvre*, lieu auquel il est destiné. Sa *Baigneuse* est sans contredit le meilleur de ses tableaux. Elle est peinte avec facilité, &, comme disent les gens du métier, *d'une seule palette*.

J'avois promis, Monsieur, de parler de M. Greuze cette fois; mais l'abondance des matieres m'oblige de le renvoyer pour ma troisième lettre. Cet Artiste mérite un article à part. Je finis rapidement ceux des autres Peintres.

M.

M. Huet , qui s'est voué particulièrement aux animaux , charme la multitude par un *Dog* se jettant sur des Oies , par un *Renard* dans un *Poulailler* , &c. Cela prouve , Monsieur , qu'il y a de la vérité dans ces Tableaux , que critiquent pourtant les gens de l'art , car que ne critique-t-on pas ? On trouve le *dogue* trop outré ; que les poules ressemblent à des chauve-souris.

M. Jollain est toujours agréable , par un coloris séduisant , par un beau choix de figures. Son grand Tableau du *Réfuge* mérite quelque détail. Il représente *Elisabeth de Rasin* , fondatrice de l'Institut de *Notre-Dame* du refuge des vierges & filles pénitentes de l'Ordre de *St. Augustin* , avec ses trois filles , implorant l'intercession de la *Vierge* pour le pardon des filles pénitentes. La *Vierge* offre leur repentir au *Pere Eternel* , qui arrête l'*Ange Exterminateur* prêt à les punir. Une des filles de la fondatrice présente l'habit de l'Ordre aux filles repenties. Ce Tableau , de 12 pieds de haut sur 6 pieds 6 pouces de large , a du dessin , de l'exécution & de l'intelligence. Les figures principales en sont très-belles. Des plaisans ont prétendu que c'est à la *Magdelaine* , & non à la *Vierge* , que devoit s'adresser la Dame de *Rasin*. Le *Pere Eternel* a l'air encore courroucé , & l'*Ange Exterminateur* n'a pas ce terrible qui doit le caractériser ; deux autres critiques , dont il est difficile de garantir l'auteur , plus propre pour les sujets galans.

Je ne trouve dans tout le reste, Monsieur, qu'un très-beau *Christ* de M. de Beaufort, destiné pour la Salle de la Compagnie des Indes à Pondichery. Il représente *Jésus-Christ expirant sur la Croix, & les saintes femmes occupées à secourir la sainte Vierge qui s'évanouit.* Par ces détails, l'Auteur a sçu donner un air de nouveauté à ce sujet déjà manié & remanié par les grands maîtres, & par les faiseurs de croûtes de toute espece.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 28 Septembre 1769.

Vous avez entendu parler, Monsieur, du différend de M. Greuze avec l'Académie de Peinture: vous avez sçu comment, agrégé depuis plusieurs années, il avoit toujours différé de présenter son tableau de réception, & étoit tombé enfin dans les délais fatals, après lesquels il étoit dans le cas d'être exclus plus que jamais. L'Académie, soit par égard pour les talens de cet Agrégé, soit par respect pour le public, dont il s'étoit concilié de plus en plus l'admiration & l'amour, soit par honte pour elle-même, de répudier de son sein un Membre de ce mérite & d'une aussi grande célébrité, avoit suspendu depuis plusieurs années la peine comminatoire; elle avoit fait prier, solliciter, presser cet Artiste de satisfaire aux

Règlemens. On prétend que celui-ci avoit reçu cette invitation avec beaucoup de hauteur & de mépris; que se prévalant du suffrage & du goût décidé du public en sa faveur, il n'avoit tenu aucun compte des exhortations, des prières, des supplications de ses confreres, & provoqué lui-même par une pareille conduite l'indignation de sa Compagnie, qui l'avoit empêché de rien exposer en 1767.

M. Greuze, frappé de cette interdiction, a conçu combien elle lui pourroit être funeste; que privé par cette défense du véritable moyen, non-seulement d'étendre sa réputation avec rapidité, mais même de la conserver, en ramenant sans cesse les yeux du Public sur ses ouvrages, il courroit risque de rentrer bientôt dans l'obscurité dont il étoit sorti avec tant d'éclat. Il s'est hâté de satisfaire à ce qu'on exigeoit de lui, & a présenté son Tableau de réception à l'Académie, en demandant une place de Peintre d'Histoire. C'est ce Tableau exposé au Sallon, dont je vais d'abord vous parler, Monsieur. Vous saurez avant, que l'Académie usant envers cet Artiste d'une sévérité trop justement méritée, n'a point jugé que l'Auteur, sur un Chef-d'œuvre aussi médiocre, fût digne d'être reçu *Peintre d'Histoire*, & que, par grace spéciale, il a été seulement reçu *Peintre de genre*.

Le sujet du Tableau en question est exposé ainsi par l'auteur lui-même dans le livre des Explications, &c. *L'Empereur Sévere reproche*

à Caracalla son fils , d'avoir voulu l'assassiner dans les défilés d'Ecosse , & lui dit : Si tu desires ma mort , ordonne à Pâpinien de me la donner avec cette épée. Il n'y a que quatre acteurs dans cette scene : l'Empereur , qui se souleve sur son lit , & étend le bras vers un personnage éloigné , auquel il adresse la parole & qu'on soupçonne aisément être ce fils perfide. De l'autre main il désigne une épée qui est à côté de lui. Derrière son chevet sont deux personnages debout , moins aisés à déchiffrer : l'un , la tête penchée , se cache le visage avec les mains , tandis que l'autre semble témoigner sa surprise de ce qu'il entend.

On attaque d'abord le sujet de ce Tableau. Envain fait-on valoir en faveur de l'auteur un passage de l'Abbé de St. Réal , où cet Ecrivain prétend , *qu'il seroit mieux de peindre des histoires , dont le point essentiel consistât dans un état de repos , &c.* N'en déplaise à ce Critique plein de goût , il faut de la vie & du mouvement partout ; & quand un Artiste peut joindre l'action théâtrale à l'expression des passions , son ouvrage n'en est que plus parfait. La première qualité dans tous les Arts est d'être clair. Dans le fameux Tableau si vanté du *Timante* , si à la variété sublime dont il peignoit les différens degrés de douleur des spectateurs , il n'eût peint le spectacle du sacrifice d'*Iphigénie* , son ouvrage auroit perdu la moitié de son mérite , ou plutôt ne fût devenu qu'une énigme plus pittoresque , telles que nos Peintres nous

en présentent beaucoup aujourd'hui. Le premier défaut de *M. Greuze* est donc d'avoir choisi un mot & non une action à peindre. Faute de savoir ce mot, on n'entend rien à sa composition, on ne peut en déchiffrer les personnages, & les passions même qui se peignent sur leurs différens visages, ne font qu'induire dans une plus grande erreur. Comment, par exemple, reconnoître *Papinien*, qui, les mains sur son visage, semble se cacher la figure & désigne tout aussi bien le désespoir que la honte? Pour rendre le mot de l'Empereur autant qu'il étoit possible, il falloit, au lieu de lui faire étendre le bras vers *Caracalla*, qu'il l'eût dirigé vers *Papinien*. Sa manière de regarder son fils & l'action de son visage auroient suffi pour rendre tout aussi bien le discours qu'il lui adresse.

20. *Caracalla*, dont la tête est dessinée d'après l'antique, quoique le second personnage, n'a pas le visage monté, pour ainsi dire, au plus haut degré de passion, & *Papinien* se couvrant la figure, simple acteur subalterne, en exprime bien davantage. Le troisieme, qu'on assure être *Geta*, frere de *Caracalla*, n'a l'étonnement que d'un spectateur indifférent à l'action, & n'est caractérisé en rien comme fils de *Sévère*. Le grand nombre de spectateurs & même de connoisseurs, ont pris les deux personnages au chevet du lit de l'Empereur pour deux simples Généraux, dont ils n'ont eu garde de faire la distinction qui devoit être si

remarquable entre eux, puisque l'un d'eux est le complice de *Caracalla*, & que l'autre est un frere vertueux, qui apprend pour la premiere fois le complot atroce de son frere contre leur pere & leur souverain.

3°. On reproche au Peintre des défauts énormes dans son dessin; d'avoir forcé le bras droit qu'étend *Sévère*; d'avoir disloqué la jambe & la cuisse droite, au point de ne plus savoir si elles appartiennent au reste du corps.

Outre ces vices essentiels, on veut que M. *Greuze* ait omis le costume jusque dans les habillemens; qu'en choisissant pour lieu de la cene une chambre à coucher, au lieu d'une tente, il se soit privé de toutes les richesses de détail que pouvoit lui fournir le local; ce qui auroit donné plus de vraisemblance & de dignité à sa composition. Telles sont, Monsieur, les principales observations des Amateurs, contre lesquelles il n'est pas possible de justifier l'auteur, dont le Tableau étranglé, pauvre, mesquin, a été plaisamment appelé par M. *Boucher*, un *bas-relief*.

Les autres ouvrages de cet Artiste le valent bien de la sévérité qu'on a exercée envers celui dont je viens de vous entretenir. Le Tableau qui représente *une jeune fille faisant sa priere au pied de l'autel de l'Amour*, a réuni le grand nombre des suffrages, non qu'il n'ait des défauts essentiels: le corps de la jeune fille est mal dessiné; l'Amour a l'air d'un magot de la Chine; la couronne qu'il tient n'a

aucune proportion avec les figures : mais l'expression de la tête de la petite femelle est si belle ; sa figure est si ingénue ; il y a tant d'onction dans son recueillement, qu'on oublie tout le reste, & que le Peintre paroît lui avoir tout sacrifié à dessein. On ne fait pas même attention aux autres détails, tels que les bosquets sombres, lieu de la scène, les fleurs, les tourterelles très agréablement rendus. On ne voit que la ferveur dévote au Dieu ; & le spectateur seroit tenté d'exaucer sur le champ sa prière.

Une jeune fille qui envoie un baiser par la fenêtre, appuyée sur des fleurs, qu'elle brise, est une composition ingénue, mais trop pleine d'esprit, & où l'auteur a prodigué mal à propos une expression qu'il faut réserver pour des momens plus heureux. *Un petit enfant à moitié nud sur sa chaise, jouant avec un chien*, est d'une vérité intéressante. En général, M. Greuze donne une âme à tout ce qu'il touche. Ce mouvement fait son talent principal & le caractère essentiel de ses ouvrages. Il rend surtout les enfans avec ces traits de vivacité, cette surabondance de vie, qu'aucun Peintre n'a encore rendus. Ses Tableaux même se ressentent de l'action de son pinceau, & les personnages semblent au moment de s'échapper de la toile.

Dans six Dessins qu'il a exposés cette année, il nous rappelle le genre qu'il a créé en quelque sorte. Je veux parler de ces détails de la vie privée, qu'on pourroit nommer le comique

larmoyant de la peinture, & qui forment une suite de drames très-intéressans. Toutes ces scènes sont extrêmement variées. Dans l'une, c'est une multitude d'enfans qui amusent le pere de famille par des jeux pleins de gaieté, & contrastent si bien avec sa vieillesse dont ils font la consolation. Dans l'autre, c'est le pere de famille qui donne la bénédiction à ses enfans. La troisieme nous représente la mort du pere bien-aimé, entouré de ses enfans, dont la douleur s'exhale en regrets impuissans. Mais la mort du pere dénaturé, abandonné de ses enfans, fixe surtout l'attention du Spectateur, lui déchire l'ame & lui fait dresser les cheveux à la tête. Le corps de ce malheureux mourant est à moitié hors du lit; ce qui caractérise les convulsions affreuses dans lesquelles il a dû expirer. On enleve sa bourse, son drap même qui le couvre. Sa maison est au pillage: le cierge placé au pied de son lit se brise, & la flamme le dévore en un instant. En un mot, tout annonce le désespoir du mort, le désordre de son abandon & l'horreur de son état. L'impression forte, profonde & révoltante d'un pareil spectacle, a fait reculer plusieurs spectateurs. Quelques Critiques ont prétendu qu'il ne falloit pas offrir de pareilles scènes: c'est l'*Atrée* & *Thieste* de Crébillon. Mais vous savez, Monsieur, qu'il y a un sublime de terreur d'autant plus beau, qu'il est peu d'ames en état de le soutenir. Faut-il que la foiblesse du Spectateur soit la mesure du mérite du

Compositeur? & ne le doit-on pas admirer d'autant plus qu'il s'éleve davantage au-dessus de la sphere ordinaire? Au surplus, M. Greuze nous remet tout de suite à l'aise par un dessin naïf & amusant. C'est le *Départ de Barcelonnette*. La mere d'un petit Savoyard lui montre le chemin de Paris. Ce jeune homme a une marmotte dans une boîte à côté de lui & est prêt à partir. Son petit frere, âgé de trois ou quatre ans, ne veut pas le quitter; il se met en chemin, & un bâton à la main semble vouloir prendre les devants; mais sa sœur le retient, parce qu'elle fait bien qu'il n'est pas encore tems qu'il parte. Dans un coin de la scene on apperçoit la grand' maman, qui s'afflige du départ de son petit-fils. Un autre de ses petits-enfans cherche à la distraire. Tout le monde admire, Monsieur, l'onction, la douceur, la variété de ce dessin, plus terminé que les premiers.

La plume me tombe des mains en ce moment, Monsieur, & il n'est pas possible de vous parler d'aucun autre Peintre après celui-là, qui donne trop à penser, & remplit l'ame au point de ne pouvoir s'arrêter sur aucun autre objet du même genre.

Je passe aux Sculptures, Monsieur, sur lesquelles je ne jetterai qu'un coup d'œil rapide. Ce genre ne nous offre cette année rien qui mérite une attention bien particuliere.

Les premiers morceaux, & ceux qui frappent le plus, sont le buste en marbre de M.

le Chancelier *Maupeou* le pere , & celui de Madame la Comtesse *d'Egmont*. *M. le Moyne* a, fans doute, choisi deux des plus beaux modèles en fait de têtes d'homme & de femme. Vous connoissez, Monsieur, la noblesse du premier & les graces du second. Celui-là prêtoit davantage au ciseau & est mieux rendu. On trouve que celui-ci n'exprime pas toute la finesse, toute l'élégance de la beauté en question.

○ A l'égard des deux Bas-reliefs de *M. Allégrain*, figures de femme qui représentent le *Sommeil* & le *Matin*, les connoisseurs ont cru retrouver dans l'une l'expression d'un rêve délicieux, dans l'autre la mollesse, la nonchalance, l'abandon du réveil d'une beauté épuisée des plaisirs de la nuit.

Une Figure symbolique de la *feue Reine*, par *M. Pajou*; son *Esquisse d'un Tombeau pour le feu Roi Stanislas*, offrent une composition sage, mais aucun trait de génie. Son *Amour dominateur des élémens*, est une allégorie froide, qu'on ne peut sentir. Quant à ses quatre figures pour le bâtiment du *Palais-Royal*, représentant *Mars* ou les *Talens militaires*, la *Prudence*, la *Libéralité*, les *Beaux-Arts* ou *Apollon*, il est difficile d'en découvrir le mérite, du point de vue où on les a placés; mais deux êtres moraux, figurant avec deux Dieux de la fable, font un mélange mal-adroit & de mauvais goût.

Le *Pacte de famille* est le sujet d'une Allégorie, qui s'exécute pour le Cabinet de *M. le Duc de Choiseul*, Ministre de la guerre & des

affaires étrangères, par M. Caffieri. Ce groupe de compliqué n'excite ni intérêt ni curiosité. *L'Espérance qui nourrit l'Amour*, est une autre allégorie froide, bizarrement imaginée & d'une exécution ridicule.

La fontaine des Graces de M. d'Huès, est une esquisse qui ne rend pas son sujet, mais qui se fait regarder avec plaisir.

On admire la douceur, la tranquillité du ciseau de M. Mouchy dans son *Berger qui se repose*.

On trouve de la vigueur dans le *Milon de Grotone qui essaie ses forces*, de M. Dumont. Mais on lui reproche de traiter ce sujet si beau dans l'antique & qui n'est pas susceptible d'une autre expression.

M. le Comte déploie un ciseau savant dans son *Esclave accablé de douleur*. Il y a de la délicatesse dans celui de M. Monot. Sa *Jardinière Grecque, portant sur sa tête un panier de fruits*, est svelte & d'un bon goût. Il s'est trompé dans l'expression de la *Tête de Bacchante dans une douce ivresse*, qu'il appelle douce & ne doit pas être celle d'une *Bacchante*.

L'Art de la Gravure, Monsieur, est poussé à un grand point de perfection. Il s'en faut bien que le Salon soit aussi riche en Peintures. Il faudroit vous détailler presque tous les Ouvrages du premier genre exposés cette année, pour rendre justice à tous les Artistes dont il est question. Mais il suffira de la leur rendre en général. D'ailleurs, les Estampes se multiplient, se transportent, se communiquent.

avec une facilité merveilleuse & les Tableaux ne se retrouvent pas de même.

Je ne puis pourtant m'empêcher de m'arrêter un instant sur les dessins allégoriques de *M. Cochin*, destinés à être gravés pour l'ornement de l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par *M. le Président Hénault*. Vous admirerez, Monsieur, la richesse de l'invention de cet Artiste. Chaque estampe est un résumé des faits principaux qui ont été traités, & forme un petit Poëme complet, dans lequel les Allégories répondent à la sagacité & à la précision de l'historien.

M. Le Bas nous offre une des seize estampes qui sont gravées à Paris pour l'Empereur de la *Chine*. Elle représente un *Combat de Chinois contre les Tartares*. Elle est gravée d'après le dessin fait en *Chine* par le *P. Castillon*, Jésuite, & fait autant d'honneur à l'invention de ce Religieux qu'à l'exécution finie de *M. Le Bas*.

Il faut que je vous entretienne encore, Monsieur, du *Concert de famille* de *M. Wille*, dont le burin devient de plus en plus admirable & vrai, & rend surtout les étoffes d'une manière unique.

Mais l'Estampe, Monsieur, par laquelle je finirai, & qui attire l'attention générale, est de *M. Demarteau*, Agrégé. Elle est gravée dans la manière qui imite le crayon, & représente *Lycurgue* blessé dans une sédition. C'est d'une chaleur, d'une beauté, d'une harmonie, d'une précision, d'un faire qui enlèvent. En-

core un coup, Monsieur, cette partie nous console un peu du dépérissement de notre Ecole de Peinture : dépérissement, au reste, qu'on doit moins attribuer au défaut de talens dans les Artistes, qu'au goût actuel, tourné absolument vers le colifichet & la bagatelle, & qui porte l'empreinte du génie superficiel de la nation, passionnée pour tous les Arts & les dégradant tous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A N N É E M D C C L X X I .

L E T T R E P R E M I E R E .

Paris, le 7 Septembre 1771.

SI la réputation de l'Ecole Françoisse croissoit, Monsieur, en proportion de la multitude des ouvrages qui sortent de son sein, chaque Salon ajouteroit un nouveau degré à sa célébrité. Le dernier, plus nombreux que le précédent, est encore surpassé par celui-ci. On y compte trois cens vingt morceaux : ce qui est sans exemple. Mais, hélas ! cette abondance cache une stérilité trop réelle. Avec l'air de la richesse nous sommes fort indigens. En effet, de l'exposition actuelle, qu'on ôte les Portraits, les Tableaux du petit genre, qui ne peuvent donner aucune gloire à la nation ni à l'artiste ; ceux de plus grande manière, qui ne mé-

ritent pas la peine d'être regardés, ou qui ne sont que médiocres, ou dans lesquels quelques excellentes qualités sont effacées par des défauts énormes: cette superbe collection dont on est ébloui au premier coup d'œil, se réduit bientôt à rien, c'est-à-dire, à presque rien. Cependant, Monsieur, pour contenter votre curiosité, je vais parcourir le Salon, & ne pouvant m'étendre que sur très-peu de chef-d'œuvres ou d'ouvrages d'un mérite supérieur, j'entrerai dans le détail des productions médiocres, dont les auteurs méritent de l'indulgence par leurs talens, soit connus, soit annoncés. Je ne m'asservirai pas à l'ordre des genres, parce que les premiers sont les plus pauvrement traités, ni au rang des Artistes, parce qu'il faudroit débiter par bien du mauvais. Je suivrai une route plus sûre en général, & qui vous donnera du moins une idée du goût du jour; je vous parlerai indistinctement des Tableaux, à mesure qu'ils m'auront paru affecter le public.

Ce que je remarque frapper d'abord les spectateurs, c'est un Tableau de M. Roslin. Il représente *Gustave*, Roi de Suede, dans son Cabinet d'étude, s'entretenant sur des Plans avec les Princes *Charles & Adolphe-Frédéric*, ses freres. Un Peintre de portraits, historiés si l'on veut, & très-fameux dans son genre, ne devoit pas s'attendre naturellement à eclipser cette année tous ses confreres & à détourner les regards d'une vingtaine de Tableaux d'histoire qui l'entourent, pour les ramener sur

lui. Ce phénomène est dû en partie à la médiocrité de ses voisins, en partie à la célébrité du jeune héros qu'il a choisi, & dont le séjour à Paris nous a donné une grande idée, & plus encore à la magie de son coloris. Le velours éclatant de l'habit du Prince *Charles*, celui plus doux dont est couvert le Prince *Adolphe-Frédéric*, ont moins étonné que le vêtement broché en or de S. M. Suédoise. On avoit déjà des imitations heureuses des premières étoffes, mais la vérité de l'autre est sans exemple. Il est difficile de concevoir par quel art on peut à ce point tromper les yeux..... A mes exclamations, vous en joignez une autre, Monsieur, & vous me demandez à quel état déplorable notre Ecole est réduite, si c'est-là le chef-d'œuvre le plus digne de notre attention? Récriez-vous plus fort encore, s'il est possible, en apprenant que ce Tableau si merveilleux pour la richesse & la couleur des draperies, dont les figures sont d'ailleurs bien posées, bien deslinées, n'a pas le sens commun, quant à l'expression. Le Roi, assis dans un fauteuil, étend la main vers un Plan, tenu par le second Prince & sur lequel l'autre frere mesure quelque espace avec un compas. Croiriez-vous qu'aucun de ces personnages n'est à ce qu'il fait? Des trois, censés dans l'intérieur du Cabinet du Roi, & s'entretenir entr'eux, aucun non seulement n'a les yeux sur le Plan, objet de la dissertation & de l'expérience actuelle, mais ne les a vers un

des interlocuteurs réciproques; tous regardent uniquement le public. On sent parfaitement que l'Artiste ayant pour but principal de faire les portraits des trois Princes, qui pourtant ne ressemblent gueres, a évité toutes les attitudes qui pourroient masquer en tout ou en partie leurs figures. Mais alors il ne falloit pas choisir une action, dont l'Auteur ne pût se tirer sans pécher aussi essentiellement contre la premiere des regles, celle des convenances & des vraisemblances.

On assure que ce Tableau a été acheté dix mille écus; ce qui fait beaucoup d'honneur à la magnificence du Roi de Suede, sans relever davantage le mérite de l'Artiste.

On ne quitte gueres, Monsieur, ce triple portrait sans fixer une immense machine qui le surmonte. C'est un Tableau de 25 pieds de large, sur 13 pieds 6 pouces de haut. Il est de la composition de M. Restout. (*) Il y décrit la *Présentation de Notre Seigneur au Temple*, au moment où Siméon prononce le *Nunc dimittis*. La premiere critique qu'en fait d'abord le plus ignorant, c'est que le personnage principal, le Grand-Prêtre, n'a pas la tête sur les épaules, ou autrement, en termes de l'art, que *sa figure n'est pas ensemble*. Au coloris près de feuilles mortes, qui n'offre de toutes parts qu'un assemblage de Sœurs grises & de

(*) Ce M. Restout est un jeune homme, fils de l'ancien Peintre de ce nom.

de Capucins, les autres parties du Tableau ne sont point mal. Il y a de l'harmonie, de l'unité, de la variété dans les groupes, & l'on ne peut sans une sorte de génie embrasser un plan aussi vaste & le conduire aussi heureusement.

Pendant que je me morfonds & me perds dans ce Temple auguste de M. *Restout*, je me trouve réveillé par l'admiration qu'excite autour de moi M. *Vernet*. Réjouissez-vous, Monsieur; le goût sain n'est pas encore perdu. On ne se lasse point d'exalter cet Artiste & de regarder ses chef-d'œuvres. Cinq morceaux de sa composition, quoique pareils en grande partie à d'autres de lui, déjà exposés, continuent à réunir les suffrages, & font toujours une sensation nouvelle. Dans sa *Tempête, avec le naufrage d'un bâtiment*, on se trouve le cœur serré; on sent tout ce qu'éprouvent ces malheureux qu'il peint; on voit le ciel s'entr'ouvrir, la foudre en tomber, & la mer engloutir un vaisseau. Le calme renaît à la vue d'un *Paysage & Marine, au coucher du Soleil*; on oublie toutes les calamités de l'autre scène, & l'on participe aux occupations tranquilles des nouveaux habitans, où l'on jouit de leurs plaisirs. Ces deux morceaux appartiennent à l'Electeur Palatin. On regretteroit de voir l'étranger s'en enrichir, si la fécondité de l'Auteur ne pouvoit nous dédommager. Un *Paysage au Soleil couchant* de notre Artiste, n'offre peut-être pas assez de variété après le même sujet, dont on vient de

parler. Mais si les ciels se ressembloient, il y a des richesses de détail dans l'un, que ne présente pas l'autre. Une *Marine avec des Baigneuses*, & une *Marine au clair de la Lune*, en reproduisant leurs beautés connues, ne peuvent qu'exciter les mêmes éloges. On doit regretter, sans doute, que le genre circonscrit qu'a embrassé ce grand homme, ne lui permette pas de s'étendre autant qu'il auroit pu faire dans une autre carrière, & l'on doit s'étonner de son abondance dans une nature aussi monotone, si elle pouvoit jamais l'être.

Malgré l'admiration dont on est saisi pour *M. Vernet*, j'observe, Monsieur, qu'on le quitte sans regret pour son voisin, *M. de la Grenée*. Ce Peintre voluptueux ragaillardit le vieillard dont les desirs ne sont pas encore éteints, & porte le trouble jusques dans le cœur de l'*Agnès* la plus innocente. Quelles belles nudités ! Quelle variété d'attitudes ! Quelles postures séduisantes ! Mais *ab Jove principium*.... Commençons par un Tableau de dévotion de cet auteur. Preuve qu'il ne brûle pas toujours des feux de la concupiscence & qu'il se laisse pénétrer quelquefois du saint enthousiasme de la grace. Le sujet en question est *St. Germain* donnant à *Ste. Genevieve* une médaille, où est empreinte l'image de la Croix, pour en orner son col. Le Saint est en ornemens pontificaux, il est assis dans son fauteuil, & de la main droite il présente à la Bergère son présent, tandis qu'il l'embrasse de l'autre & semble l'as-

tirer doucement à lui. Attitude qui pourroit indiquer quelque paillardise dans le Prélat, & dont le Peintre sévère auroit dû s'abstenir. Du reste, il a sur le front toute la majesté d'un Evêque. Il ne tire point sa grandeur, comme nos Prélats modernes, de la vaine pompe qu'ils étalent jusqu'aux pieds des autels & de cette multitude de valets insolens qui les entourent. Un simple Chapelain porte sa crosse de bois. Un beau contraste dans les étoffes, une grande sagesse dans l'exécution, cette tranquillité, ce calme, ce repos, qui caractérise les ouvrages des grands Maîtres, & qui n'est autre chose que l'accord de toutes les parties, se fait sentir dans cette composition.

Une *Sainte Famille*, du même Artiste, mais qui se trouve confondue au milieu de ses ouvrages profanes, fait se récrier le dévot attrabilaire; il se plaint de ne pouvoir la considérer, sans craindre sans cesse les tentations qu'éprouve sa chair fragile par toutes les nudités scandaleuses qui l'avoisinent. Vous n'êtes point si scrupuleux, Monsieur; je puis, sans vous allarmer, vous tracer ses principaux ouvrages. L'*Insomnie* est caractérisée par une jeune personne, qui se leve en chemise, qui cherche ce qui l'empêche de dormir & découvre un petit Amour sous son lit; lutin qui se plaît à la tourmenter. Cette idée ingénieuse est joliment exécutée. On trouve que les accessoires de l'appartement ne répondent pas assez au galant du reste de la composition; qu'il ne regne pas

dans le lit un désordre aussi grand qu'il le faudroit; que les draps ont plutôt le brillant du satin, que le grenu, le rond de la toile; que la chambre paroît trop éclairée, & que dans une nuit profonde le secours d'une lampe, avec plus de vérité, auroit mieux fait ressortir la demi-teinte des chairs. Le pendant de ce morceau est une *Nymphe qui se mire dans l'eau*; sujet froid & qui ne répond pas au premier. Une *Baigneuse, qui regarde deux Colombes se carresser*, a plus d'expression. Elle a un pied encore dans l'eau: sa jambe, trop plongée, paroît pécher contre les regles de la Dioptrique. Le reste de l'ouvrage est traité en homme de l'art & avec beaucoup d'intelligence. Je passe *Loth enivré par ses filles*, qu'on ne trouve pas assez lascives; *Mars & Vénus*, allégorie sur la Paix, sèche & sans caractère, quoique l'idée des Colombes faisant leur nid dans le casque de *Mars*, soit douce & riante: je m'arrête à *Léda*, dont j'aime beaucoup le *Cigne* becquetant le voile envieux qui cache les appas secrets de la nymphe, comme pour l'arracher. Mais le sujet le mieux rendu à mon goût, c'est *Eglé, jeune Nymphe*. Vous vous rappelez, Monsieur, les deux vers d'une Eclogue de *Virgile*: *Malo me Galathea petit, lasciva puella, & fugit ad salices & se cupit ante videri*. C'est la même image exprimée avec tout l'esprit possible & de la manière la plus piquante. On ne finiroit pas, Monsieur, de détailler tous les ouvrages de *M. de la Grenée*, au

nombre de dix-sept. Après lui avoir payé le tribut d'éloges qu'il mérite, je ne puis m'empêcher de lui reprocher d'avoir voulu traiter deux sujets aussi ingrats que ceux de *Termosiris*, *Prêtre d'Apollon*, qui rencontre *Télémaque*, auquel il enseigne l'art d'être heureux dans l'esclavage; & de cette *Mère Lacédémonienne*, qui armant son fils d'un bouclier lui dit ces mots: *aut infra, aut supra: ou dessus, ou dessous*. Ou dessus, parce que les guerriers, morts en combattant se rapportoient sur leurs boucliers. Dans le premier Tableau, *Termosiris* ressemble à un Feuillant colossal, & présente une flûte à *Télémaque*, qui a l'air d'un écolier, plus que d'un jeune héros. Dans le second, une femme offre un bouclier à un guerrier. Comment le spectateur peut-il saisir les grands principes de sagesse de l'un & le sublime de l'autre? On ne doit se hasarder à des peintures aussi difficiles, que lorsqu'on se sent le génie de les rendre.

C'est, échauffé de cet enthousiasme ravissant, que M. *Casanova* a entrepris de peindre deux fameuses batailles du grand *Condé*: savoir, le premier des trois Combats de *Fribourg*, donné le 3 Août 1644, entre sept & huit heures du soir, entre l'Armée de France, commandée par S. A. S. Monseigneur le Duc d'Enguien, & l'Armée des Bavares, sous les ordres du Général Comte de *Mercy*; & la Bataille de *Lens*, par S. A. S. Monseigneur le Prince de *Condé*, contre l'Armée Espagnole, commandée par l'Archiduc *Léopold*, le matin du 20 Août 1648.

Dans le premier, sur le devant du Tableau, à gauche, on voit les débris d'un combat qui a été livré pour vaincre l'obstacle d'un abattis d'arbres, qu'avoit fait faire en cet endroit le Général ennemi.

Un peu plus haut, & vers le milieu du Tableau, on apperçoit le Duc d'*Enguien* qui, voyant ses troupes, après avoir forcé les abattis, rester immobiles sous le feu des redoutes qu'elles ont encore à surmonter, est descendu de cheval, & après avoir jeté son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, environné de plusieurs Généraux se met à la tête du Régiment de *Conti*, qui est soutenu par celui de *Mazarin*, commandé par M. le Comte de *Tournon*; il enfonce les Bava-rois, dont il ne se sauve qu'une très-petite partie à la faveur du bois, qui est au milieu de la montagne. Au-delà de cette montagne, on découvre dans la plaine, l'Armée du Général *Mercy* en bataille.

Dans le second, au milieu du Tableau on voit le Prince de *Condé*, devant lequel l'épais Bataillon de l'Infanterie ennemie tombe à genoux & rend les armes, abandonné de la Cavalerie, rompue & mise en fuite par M. de *Châtillon*, qu'on apperçoit un peu plus haut sur la gauche. Cette Infanterie implore la clémence du jeune Héros, qui donne ordre à M. des *Roches*, Lieutenant de ses Gardes, de lui sauver la vie. Plus haut, dans le centre du Tableau, on voit le fameux Général *Beck* pris prisonnier.

A la hauteur de *Lens*, on voit le Camp des Ennemis, & l'Archiduc qui se sauve avec les débris de son Armée. La droite du second plan représente la Cavalerie Françoisse victorieuse, à la poursuite des Ennemis.

Je ne puis mieux, Monsieur, vous donner une idée de ces deux grandes actions, qu'en vous disant que tous les détails ci-dessus sont amenés successivement, avec la plus exacte vérité & dans l'ordre le plus parfait; qu'il en résulte un ensemble, propre à étonner les plus fortes têtes; que l'exécution est d'une chaleur dont j'ai vu s'enflammer de jeunes militaires. Leur front se couvroit d'une noble rougeur à la vue des Héros auxquels ils sembloient prêts à se joindre. Le Héros principal se fait remarquer dans les deux Tableaux sous deux attitudes différentes, & après avoir déployé d'un côté cette ardeur bouillante, qualité distinctive de son caractère, il montre de l'autre cette humanité qui sied si bien après la victoire, & qui s'allie à merveille à la plus intrépide valeur. Le premier Tableau a plus d'opposition, fait plus d'effet. On reproche pourtant au Peintre de n'avoir pas marqué assez le feu des redoutes par des traits de flamme qui, ainsi que des éclairs, devroient percer l'obscurité de la nuit, & des tourbillons de fumée. C'est la seule critique que j'en aie entendu faire. Le désordre du premier plan forme un spectacle effrayant, qui prépare au bel ensemble du second, & l'œil se perd de nouveau dans la confusion du troi-

sième, où l'armée ennemie est en déroute, pour se reposer enfin sur l'armée du Général *Mercy*, qu'on découvre dans l'éloignement.

Le second n'a pas ces mêmes beautés : mais il y regne un autre genre de choses & le total se ressent du calme tranquille du Héros, dont la clémence fait l'objet principal. Les fureurs de la guerre ne doivent s'y montrer que comme accesssoires pour donner plus de relief à celui-ci. On a peine à découvrir le Général *Beck*. Peut-être que ces Tableaux, un peu trop élevés, voudroient être détaillés de plus près ; mais celui-ci est admirable par l'entente de la perspective, qui laisse pénétrer à travers un lointain immense.

Au reste, Monsieur, vous ne serez pas surpris des talens rares de Monsieur *Casanova*, pour décrire les Batailles & les faits des guerriers, quand vous saurez que le sang de la Maison de *Brunswick* coule dans ses veines ; qu'il passe pour bâtard du dernier Roi d'*Angleterre*, qui lui donna naissance à *Rome*, & que des circonstances contraires ne lui ayant pas permis de prendre parmi les Héros un rang auquel il étoit destiné, il s'est voué à les peindre. Nous avons deux autres paysages du même maître, où l'on découvre toujours un Peintre chaud de couleur, & dont l'ame est sans cesse en mouvement.

Entre les deux batailles de M. *Casanova*, & un peu au dessous, est un Tableau du dernier des *Vanloo*, du *Vanloo de Prusse*. Il représente

sente *Vénus & l'Amour couronnés par les Graces*. Par quelle fatalité cette famille, dont le pin-
 ceau semble principalement guidé par ces Di-
 vinités, ne peut-il les rendre ? Vous vous rap-
 pillez, Monsieur, le Tableau du fameux *Van-*
loo sur ce sujet. On y trouva les Graces lour-
 des : celles-ci ne sont pas plus sveltes. Il faut
 convenir que la matiere étoit extrêmement dif-
 ficile à traiter. Comment faire à la fois cinq
 belles figures, devant se ressembler & pour-
 tant contraster ensemble ? Quelle attitude don-
 ner à Vénus & à son fils ? Comment jeter un
 certain intérêt dans l'action ? Comment varier
 les trois Nymphes ? Ce sont de ces projets qui
 se présentent à tout le monde, dont l'idée rit
 d'abord à l'imagination, dont l'exécution pa-
 roît aisée & où l'on échoue presque toujours.

Le même Auteur a exposé un autre Tableau,
 qui offre *l'expérience physique d'un oiseau privé*
d'air, sous le Récipient de l'ancienne machine
pneumatique. Le coloris en est bon, les dé-
 tails en sont bien traités. Il s'y remarque
 pourtant le même défaut de sens commun re-
 proché à M. *Roslin*. C'est que le Docteur se
 morfond seul à sa machine ; que des trois au-
 tres spectateurs aucun n'y a d'attention. La
 femme sur le devant de la scene paroît ne
 s'occuper de rien, pas même de son chien, qui
 est à ses pieds ; ce qui auroit pu faire épi-
 gramme & contre la pédanterie ennuyeuse du
 Savant, & contre la frivolité des Curieux. Au
 lieu que l'inattention de ces personnages s'im-

pute plutôt au défaut de génie du Peintre , qu'au caractère futile de ceux-là.

J'espere, Monsieur, vous rendre compte la premiere fois du portrait en pied de Madame la Comtesse *Dubarri*. Le Public le desire avec grande impatience. En attendant, il considere le Cadre déjà placé. C'est un chef-d'œuvre de sculpture & de dorure, dont on admire à la fois la richesse & l'élégance. Le haut est ombragé d'un feuillage très-délicatement fait, au milieu duquel se trouvent deux Amours, dont l'un bande son arc, & l'autre, qui ressort en avant, tient une couronne suspendue, & semble attendre la Déesse qui doit s'y placer. Au bas, & comme à ses pieds, sont deux Colombes qui se becquetent de la façon la plus voluptueuse. Tous ces entours promettent quelque chose de très-galant; les graces du Portrait s'assortiront à merveille avec eux, ou plutôt les eclipseront sans doute.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 14 Septembre 1771.

ON se consolait, Monsieur, de voir la Mere des Amours manquée par Monsieur *Vanloo*, dans l'esperoir que son confrere nous la reproduiroit sous une forme plus séduisante. Vous concevez aisement que je veux parler du Por-

trait en pied de Madame la Comtesse *Dubbari*, par M. *Drouais*. Ses talens brillans pour ce genre de travail, la double esquisse de cette beauté, qu'il nous avoit donnée avec succès il y a deux ans, les secours que son imagination pouvoit emprunter de l'allégorie, tout nous promettoit un chef-d'œuvre ravissant. Il a paru enfin, Monsieur, &, comme les merveilles trop annoncées, trop prônées d'avance, il n'a pas répondu à notre attente; la copie s'est trouvée fort inférieure à l'original. Tout Paris ne s'empresse pas moins d'accourir pour le considérer. Il faut vous en donner une idée & je vais le détailler.

Madame la Comtesse *Dubbari* est peinte en Muse. Elle est gazée en partie d'une draperie légère & transparente, qui se retrouffe au dessus du mamelon gauche, laisse les jambes découvertes jusques aux genoux & marque le nud dans tout le reste du corps. De sa main droite elle tient une harpe & une couronne de fleurs; de la gauche, elle en porte plusieurs autres. Le devant de la scene est parsemé de livres, de pinceaux & de divers attributs des arts. Le fonds représente une belle architecture, & le Tableau, en général, est riche d'ornemens; mais on y remarque une foule de défauts. Le premier, & le plus essentiel, sans doute, c'est que le Portrait n'est pas ressemblant. C'est un visage en quarré-long, mal coëffé, & qui n'a rien des graces & du jeu de la physionomie de Madame *Dubbari*. En ou-

tre, l'auteur, à raison de la Muse qu'elle représente, a voulu donner à sa figure les grandes proportions de l'antique; en sorte que celle-ci debout auroit six pieds & demi de haut. Cette taille colossale, qui peut imprimer plus de noblesse & d'imposant à un être fantastique, ne va point à une femme, dont toute l'habitude du corps doit être agréable, & dont le principal caractère est un air de volupté répandu sur l'ensemble de sa personne. Au contraire, c'est ici un personnage roide & sans souplesse; une virtuose pédantesque, qui malgré l'appareil galant de son vêtement & la séduction de son attitude dans sa façon d'être assise, repousse plus qu'elle n'attire, & défait d'une part le charme qu'elle produit de l'autre. En un mot, la grande mal-adresse du Peintre, c'est d'avoir choisi une allégorie peu assortie à la beauté qu'il vouloit rendre. Il n'a pas moins échoué dans cette partie, & pour figurer la protectrice des Arts, à la musique près, il les fait fouler aux pieds par cette Muse. Emblème louche & dont le sens naturel est l'inverse de l'idée du Poëte.

Depuis que j'écris ceci, Monsieur, Madame la Comtesse *Dubarri* est venue au Sallon, & soit mécontentement de sa part, soit qu'elle fût instruite de celui du Public contre le Peintre, soit égard pour les clameurs des dévots, qui voudroient ne voir une femme que voilée, depuis les pieds jusqu'à la tête, elle a fait ôter son Portrait & il ne paroîtra plus.

M. *Drouais* a beaucoup mieux réussi, Monsieur, dans le Portrait en ovale de Madame la Comtesse de *Provence*. Cette Princesse est peinte tenant une rose à la main. On la trouve très - ressemblante : elle a un air d'affabilité qui plaît à tout le monde. Le peuple, qui n'a pas eu le bonheur de la voir encore, se fait, dès l'entrée, indiquer l'endroit où il la trouvera & ne se lasse point de la considérer. Il demande avec le même empressement où est le portrait de Madame la *Dauphine*, s'imaginant que c'est le premier objet qu'on auroit dû offrir à ses regards. Il apprend avec douleur qu'il ne jouira point encore cette année de ce bonheur, & il est obligé de se contenter d'une petite figure en émail, qu'en a exposé M. *Pasquier*. Vous sentez, Monsieur, que ce travail délicat, quelque agréable, quelque fini qu'il soit, n'est point ce qui peut satisfaire les regards d'une multitude grossière. Il a beau se tuer pour l'admirer & se l'empreindre dans la mémoire ; il n'en conserve aucune trace, & sa curiosité ne peut être remplie.

On remarque à cette occasion avec douleur que jamais Sallon n'a été si fécond en portraits, & si peu garni de ceux de la famille Royale. A l'exception de ces deux-ci, & de celui du Roi, en miniature, par le même Artiste, on ne trouve rien qui satisfasse l'amour du François pour ces objets de son idolâtrie ; à moins qu'on ne veuille mettre dans ce rang un Tableau, que je trouve récemment substitué

au Portrait de Madame *Dubarri*. Il est de M. *Monnet*, Agrégé. Il représente feu Monseigneur le *Dauphin* & feu Madame la *Dauphine*, occupés de l'éducation des trois Princes leurs enfans, & partageant les soins de M. le Duc de la *Vauguyon* & de M. l'ancien Evêque de *Limoges*, leurs Gouverneur & Précepteur, présens à cette instruction.

Le milieu du Tableau est occupé par feu Monseigneur le *Dauphin*, assis. A sa droite est debout M. le *Dauphin* actuel, qui, un livre à la main, semble réciter sa leçon. Sur les genoux de l'auguste pere est le plus jeune, qu'on suppose M. le Comte d'*Artois*, & debout à sa gauche, M. le Comte de *Provence* fait le pendant de son frere. A l'extrémité du Tableau, & près de celui-ci, est dans un fauteuil feu Madame la *Dauphine* devant un métier. Elle a l'air de suspendre son ouvrage pour écouter son fils. A l'opposite sont assis M. le Duc de la *Vauguyon* & l'ancien Evêque de *Limoges*.

Quoique l'ordonnance de ce Tableau soit sage & dans les vraisemblances, comme il n'en résulte nul effet piquant, il est froid, monotone & sans intérêt. Les figures, d'ailleurs, sont pour ainsi dire ensevelies les unes dans les autres, faute de gradation dans la distribution des plans. Les deux Instituteurs forment par cette confusion deux têtes, qui semblent sortir du même tronc. On y trouve aussi peu de ressemblance. Quant aux physionomies, nul coloris, des teints blafards & tous d'une même teinte,

malgré la différence des tempéramens & des âges. En un mot, de l'aveu de tous les spectateurs, c'est une mauvaise portraiture, & l'importance des personnages qu'on y fait figurer, peut seule fixer quelque tems les regards.

Le coloris brillant des *Loutherbourg*, qui entourent ce Tableau, l'obscurcit encore.

C'est un malade, qui se trouve à côté de visages florissans de santé. Quelle verve, Monsieur! quelle expression! quel enthousiasme dans cet *Ariste*, dont le pinceau anime tout ce qu'il touche! Quelle abondance, quelle variété dans ses sujets! Je compte vingt-quatre morceaux de ce Peintre, tous ayant leur mérite, & se faisant regarder avec intérêt. Il est plein de feu dans sa *Bataille des Cuirassiers*; plein de vigueur dans sa *Lutte de Jacob*. Son *action de grace de Noé & de sa famille*, au sortir de l'*Arche*, porte l'onction dans le cœur & élève l'ame par son sublime. Ses *Orages*, ses *Tempêtes* répandent autour d'eux l'effroi & l'épouvante. Son *Amant curieux*, le *Mouton chéri*, sont agréables. Sa *petite Laitière*, sa *Mangeuse de cerises* pétillent d'esprit. On se repose avec plaisir sous la fraîcheur de ses ombrages; on se mire dans le transparent de ses eaux: on voit ses mers agitées; on croit qu'elles vont vous ensevelir sous leurs vagues mugillantes..... Tant de talens cependant ne sont point sans défauts. On lui reproche, Monsieur, de n'avoir pas creusé ses Tableaux & menagé la perspective; d'avoir donné une

teinte presque semblable à ses différens ciels, de ne pas assez les rembrunir dans ses tempêtes; de ne pas jeter dans les airs le même choc qu'il peint si bien dans les flots & dans le désordre de toute la nature, mais surtout d'enluminer toutes ses figures, de rougir toutes ses chairs & d'échauffer tous ses personnages, comme sortant d'un embrasement. Ce défaut est aussi celui de beaucoup de Peintres, & de M. le Prince, entr'autres, qui d'ailleurs est digne d'être critiqué, parce qu'il est aisé de lui payer en louanges l'équivalent de la censure. Je ne parlerai pas de son *Géometre*, Tableau peu agréable, mais savant & vrai. Je glisse même légèrement sur *l'intérieur de son Cabaret*, scene extrêmement amusante par la luxure caractérisée d'un buveur, qui a toute la gaieté des Peintres Flamands. Je m'arrête à celui que le Public considère le plus, & qui, soit par sa composition, soit par son expression, fait beaucoup d'honneur à l'invention du Poëte. C'est le *Médecin aux urines*.

Ce Docteur a été appelé pour une jeune personne malade & alitée. Il est à considérer son urine à travers une phiole, & pour mieux en voir le transparent, il la présente au jour, en sorte qu'il tourne le dos au lit. Devant lui est un Eleve, qui semble avoir disposé tout l'appareil du Charlatan, & les yeux fixés sur son Maître va recevoir avec avidité la doctrine admirable qu'il doit débiter. La mere, assise à côté de sa fille, ne regarde pas ce

Médecin avec moins d'attention. Son genre d'intérêt est caractérisé & l'on distingue aisément sur sa physionomie les divers mouvemens de crainte & d'espoir dont elle est agitée. Pendant ce tems un galant s'est glissé dans la ruelle du lit; il est dans la demi-teinte &, penché sur une des mains de son amante, la baise amoureusement. La Suivante, complice de ce larcin, ferme la ruelle, regarde le Docteur avec un sourire ironique, & d'un geste malin indique qu'il va être bien attrapé.

On ne se lasse point, Monsieur, de détailler ce Tableau piquant, & dont l'action est un petit drame très-ingénieux. Tous les personnages y tendent au dénouement; chacun est animé du genre de passion ou d'intérêt qui lui convient: il est bien distribué, plein d'invention & de vie. C'est dommage que l'auteur, accoutumé à peindre la nature Russe, n'ait pas donné plus d'agrément à la figure de la malade & plus de finesse à celle de la Soubrette.

Le dernier Tableau, vers lequel se porte le public avec plus de foule après celui-ci, c'est la *Représentation d'une audience donnée à M. le Chevalier de Saint Priest, Ambassadeur à la Porte, par le Grand-Seigneur*. La singularité en fait le principal caractère, & la scène neuve qu'il présente, excite un instant la curiosité.

Le Grand-Seigneur est assis sur un Trône en forme de lit à quatre colonnes, & ce Trône est de vermeil, enrichi de pierreries. Les boules d'or pendues en haut, représentent

des œufs d'autruche: ornement que les Turcs mettent ordinairement pour parade dans leurs Mosquées. Les glands qui pendent à ces boules d'or sur le devant du Trône, sont de perles. Les autres sont de petites lames d'or. La couverture du Trône est brodée en perles.

Le Sultan a son sabre à sa droite, & une écritoire à sa gauche. Les deux Turbans qu'on apperçoit sur une petite fenêtre, sont toujours portés, lorsque le Grand-Seigneur marche. Les aigrettes en sont différentes; l'une est de plumes jaunes, & l'autre de plumes jaunes & noires: celui que porte le Sultan est orné de plumes noires & blanches. Ces trois Turbans signifient l'Empire des trois Mers.

Le Grand-Visir est à la droite du Prince, la pelisse & les mains croisées. L'Ambassadeur est dans l'action de parler, & tient de la main gauche les Lettres du Roi. A sa droite est le Drogeman de la Porte. L'Ambassadeur est tenu, ainsi que ceux de sa suite, par deux Capigis-Bachis, couverts de cafetans, avec le grand bonnet de cérémonie: il n'y a que le Grand-Visir qui en ait un différent. Le cafetan du Ministre est doublé de martre; ceux des gens de sa suite sont fort communs; M. le Chevalier de *Pontecoulan* est à côté de l'Ambassadeur, qui a derrière lui son Drogeman avec le bonnet de martre, coëffure commune à tous les Drogemans. La chambre n'est éclairée que par une seule fenêtre: à droite, on voit une cheminée en forme d'entonnoir renversé; elle est de vermeil & enrichie de pierreries.

A cette description historique, l'auteur, M. Favray, ajoute que le Grand-Seigneur est ressemblant. C'est bien le cas de dire qu'on aime mieux le croire que de l'aller voir. Mais ce qu'on peut vérifier aisément, c'est que M. le Chevalier de Saint-Priest ne ressemble point. Défaut peu intéressant au surplus, & qui n'ôte pas à ce Tableau le mérite d'un costume rare.

Quant au reste des Tableaux, Monsieur, chacun se distribue suivant son goût, excepté toutefois les ouvrages de Mlle. Vallayer. Cette jeune Académicienne, âgée de 23 ans, qui réunit les graces aux talens, a exposé pour la première fois, cette année, onze morceaux qui, la plupart, ont le mérite de peindre une nature muette, mais sensible, aux spectateurs les plus grossiers. Les fruits, les fleurs, les légumes, les herbages, les morceaux d'histoire naturelle sont de son ressort. Sa représentation des *instrumens de musique militaire* est d'un faire plus grand, & ne seroit point indigne des études d'un Peintre d'histoire. Tous ont pris corps sous son pinceau; mais surtout le tambour est d'un relief propre à faire l'illusion la plus entière. Un *Lapin*, imité de grandeur naturelle, annonce que cette savante fille traite aussi les animaux, & une *jeune Arabe, en pied*, pleine de graces & de douceur, prouve que ses talens peuvent s'élever jusqu'à faire respirer la toile & à donner de l'ame aux figures.

La cohue générale qu'attire cette admirable personne, se repartit ensuite, Monsieur, comme

j'ai l'honneur de vous dire, en différens groupes, suivant les âges, les inclinations, la façon de voir & les connoissances naturelles ou acquises. Les amateurs de l'Architecture admirent M. *Robert*, dont la fécondité ne s'est point démentie à cette Exposition, mais dont l'amour-propre s'est étendu au point de croire pouvoir balancer M. *Vernet*; parce que dans quelques-uns de ses Tableaux il y a des cascades, des fontaines, des rivières, &c. il les appelle des *Marines*, & le public rit de cette folle prétention. On rend justice à son *Incendie dans les principaux Edifices de Rome*, dont l'embrasement, d'un grand effet, semble éclairer toute la Salle. On se repose agréablement la vue fatiguée, en ramenant les yeux sur la forêt de *Caprarole*. Son verd doux & dégradé forme un contraste agréable & séduisant. En général, trop de monotonie dans cet auteur fait qu'on ne s'y arrête qu'en partie. Son prédécesseur, M. *de Machy*, qui n'avoit rien offert aux amateurs l'année dernière, a aussi donné quelques morceaux & a semblé vouloir éviter cet inconvénient en ne se prodiguant pas trop. Mais aussi il s'est tellement atténué, qu'il se trouve presque éclipsé sous la fécondité imposante de son rival. Toujours correct, toujours délicat, il n'a pas ces masses majestueuses, dont l'autre s'est enrichi dans ses voyages d'*Italie*. Celui-ci, avec moins de régularité, frappe davantage la multitude. On trouve que le premier a lourdement péché contre

le clair-obscur & l'entente de la perspective, dans sa *vue de la Chapelle de la Saint-Roch*, dont les figures collées les unes aux autres repoussent les yeux, qu'on porte bien vite sur son voisin. Il est question, Monsieur, d'une plume, d'une écritoire & d'un mouchoir, de *M. Roland de la Porte*; mais la vérité est belle & séduit partout. Par la raison contraire, on ne peut goûter les paysages de *M. Milet Francoise*, toujours jaunes & arides; les allégories de *M. Boizot*, plates & sans coloris; la miniature estropiée de *M. Venevault*; le *Silene* de *M. Hallé* & son *Adoration des Bergers*, Tableaux de la même teinte, qu'on prendroit pour deux Postiches, où le Pere des buveurs & la Mere de Dieu sont d'une même palette & se ressemblent merveilleusement; le *Saint-Michel* de *M. Belle*, armé du foudre de *Jupiter*, & sa *Psyché* vêtue de guenilles achetées sur la place du *Louvre*; le *Narcisse* de *M. l'Épicié*, qui n'est ni homme ni fleur; Son *quos ego* de *Neptune*, qui n'est qu'un bourru; le *Saint-Sebastien* de *M. Brenet*, flasque & sans sensibilité; l'*Assomption* de *M. Parocel*, qui n'ira jamais aux nues, & tant d'autres ouvrages, dont le détail ne finiroit pas.

Les connoisseurs trouvent de l'ordonnance dans l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, par *M. Jollain*, de la richesse même dans le coloris, en blâmant toutes fois l'air benêt dont il affuble la face de l'Homme-Dieu: défaut presque général à tous nos peintres François,

sauf *Jouvenet*. Ils s'élevent contre l'indécence du Tableau du même Auteur, où *Jupiter* sous la forme de *Diane* séduit *Calisto*, la baise sur la bouche, lui darde sa langue, & présente aux ineptes le spectacle de deux vraies Tribades. Le *St. Paul* prêchant dans l'*Aréopage*, de *M. la Grenée* le jeune, quoique non terminé, leur semble d'un bon style; ils ne dédaignent pas sa *Présentation*: la *Descente de Croix* de *M. Martin* n'est pas sans mérite, selon eux.

Mais ces Tableaux divers, Monsieur, n'ont pas un éclat assez supérieur pour fixer la multitude par cette vérité d'expression propre à captiver l'ignorance même & à l'éclairer. Aussi remarquai-je que les Portraits sont ce qui attire l'attention la plus générale. On trouve toujours quelqu'un de connoissance, & graces au peu de choix avec lequel on admet toutes sortes de personnages, nul n'y est en pays étranger. Un Praticien y remarque soudain la figure avantageuse de *M. Dufresnoy*, Notaire. *M. Despote*, Avocat au Conseil, y en impose encore à son Clerc par sa morgue. *M. Grand-Clas*, Médecin obscur, y est reconnu de quelque malade échappé à son art assassin & dont il sembloit mesurer la vie avec le fable qu'il tient en main. *M. Felix*, Marchand de la rue Saint-Denis, d'un air satisfait, invite ses confreres à venir s'y placer à côté de lui. Enfin *M. Suir*, Tailleur, & sa digne moitié, malgré leur face ignoble, attestent que personne n'est exclus.

Après avoir ri de la fatuité , on plaint la bêtise de ces particuliers. Il faut , Monsieur , vous rendre compte des différentes manières de nos Peintres de Portraits & des personnages plus intéressans qu'ils nous ont reproduits. Le pinceau vif & spirituel de M. *Vanloo* s'est exercé sur deux têtes d'enfans de l'un & l'autre sexe , se servant de pendans , & bien dignes de l'être , mais d'un coloris trop uniforme. On voudroit que M. *l'Epicié* réservât sa touche sèche & éraillée pour les rides de la vieillesse ou les figures hideuses. Il a pourtant réussi à mettre de la finesse dans quelques jeunes personnes , de la grace même , quoique sans coloris & sans empâtement.

M. *Drouais* , aussi fécond que varié dans ses caricatures , nous a donné des Bambochades de toute espece. D'un côté , c'est un petit garçon qui montre son cul ; de l'autre c'est son pendant qui porte un Polichinelle sur son dos : là une petite fille met du rouge & des mouches à son chat ; ici sa compagne joue avec son chien. On se plaint toujours de la couleur plus brillante que vraie de cet auteur.

On ne se plaint pas moins du ton rembruni de M. *Voiriot* , qui auroit bien dû égayer sa palette pour nous rendre Mlle. *Allard* dans toute sa vivacité , d'autant qu'il la représente dans son triomphe , c'est-à-dire dansante , mais sans graces , sans légèreté , sans cette facilité ; caractère distinctif de notre Coryphée femelle du Théâtre Lyrique.

M. *Restout* a de la dureté dans son pinceau, mais il est vrai, & en ne s'attachant qu'à des sujets mâles, comme le Portrait de M. *Houdon*, Sculpteur, il pourra tourner en beauté ce défaut.

Si l'on ne trouve pas une grande ressemblance dans le Portrait de M. *Pigale* en habit de Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, par Madame *Roslin*, on voit qu'elle a été à l'école de son mari pour le coloris & qu'elle trempe quelquefois son pinceau dans ses couleurs.

Le brillant de M. *Drouais* est tempéré chez M. *Deshayes* par une maniere plus sage & conséquemment plus vraie. L'Evêque, la jolie femme, le robin, sont rendus avec les couleurs qui leur sont propres, & les carnations sont variées au degré qu'il convient.

On loue M. *Duplessis* de s'être affranchi du ridicule usage de faire toujours regarder le public par ses personnages. Son portrait de M. le Marquis de l'Hôpital est une preuve qu'on peut conserver la plus parfaite ressemblance sans s'affervir à cette règle.

Le dernier en rang des Peintres à Portrait, mais qui s'annonce par les plus grands talens & qui laissera bientôt derrière lui ses confreres, c'est M. *Aubry*. Une vigueur mâle, de la hardiesse, du caractère dans toutes ses têtes, le distinguent déjà singulièrement. Son Portrait de M. *Jeaurat* est d'une vérité de figure & de costume frappante ; mais celui d'un Peintre, dans la maniere libre de M. *Greuze*, a arraché le suffrage de ce dernier, au point de

de lui donner de l'humeur , & de ne pas contribuer pour peu à l'empêcher de rien mettre de ses ouvrages au Sallon.

Miséricorde ! Monsieur : je m'apperçois avoir manqué de vous parler d'un Tableau d'histoire qui , tout imparfait qu'il est , mérite plus que beaucoup d'autres d'être remarqué. C'est *Brutus* , *Lucretius* pere de *Lucrece* , & *Collatinus* , son mari , jurant sur le poignard dont elle s'est tuée , de venger sa mort & de chasser les *Tarquins* de Rome.

Quatre coleres différentes exprimées dans cette composition en font le caractère distinctif. La rougeur du visage du dernier personnage annonce la fureur de *Collatinus* , opposée à la pâleur de *Brutus* , plus politique , plus réfléchie , tandis que la douleur se mêlant à l'indignation dont est pénétré le pere , lui donne une teinte plus propre à son rôle. Enfin un personnage éloigné ne participe à l'événement qu'avec le degré d'intérêt qui lui convient. Du reste , nul coloris , de la roideur dans les attitudes & de la monotonie , qui n'empêchent pas que le génie ne perce.

En voilà plus qu'il n'en faut , Monsieur , pour vous faire apprécier nos richesses pittoresques. Vous en concevrez aisément pourquoi , loin de s'étendre , elles décroissent en proportion de l'augmentation des Tableaux. La cupidité qui gagne nos Artistes , le luxe qui s'introduit chez eux , leur fait abandonner les genres difficiles & de longue haleine , pour

adopter le goût futile du siècle, & s'affervir à toutes les fantaisies bizarres des prétendus Amateurs. De-là, plus de ces compositions superbes & bien entendues, que le génie ordonne, digere & distribue lentement & dans le silence. De-là, cette négligence de la partie qui a toujours distingué l'Ecole Française. Plus de pureté, plus de correction dans le dessin, au point qu'il n'est peut-être pas un Tableau au Sallon qui ne pût mériter ce reproche à quelqu'égard. De-là ces allégories froides, triviales, ces idées disparates & ridicules. Encore si nos peintres gagnoient de quelque côté ce qu'ils perdent d'un autre! Mais le coloris, leur partie foible, n'a ni plus de vigueur ni plus de vérité. Tel voit bleu, tel autre gris, celui-ci jaune, celui-là rouge: nulle part on ne trouve cet empâtement, ces teintes fondues, ces couleurs rôties, qui seules donnent le siceau aux bons ouvrages, en les garantissant des injures du tems.

Nous verrons dans la Lettre suivante, Monsieur, si la Sculpture & la Gravure continuent à se soutenir mieux que la Peinture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 28 Septembre 1771.

Au moment où je comptois, Monsieur, vous entretenir de nos Sculptures, un nouvea

Buste a paru & s'est offert à nos regards. Il a fait d'autant plus de plaisir, qu'on désespéroit de le voir, & que l'Artiste craignant, sans doute, de ne pouvoir le montrer au Public cette année, ne l'avoit point fait annoncer dans le livre. C'est le portrait en marbre de Madame la *Dauphine*, dont il est question. Cet ouvrage précieux, du Sr. *le Moyne*, ancien Directeur & Recteur, a d'abord été présenté le Dimanche 15 au Roi, à toute la famille Royale & a subi à Versailles les diverses observations des Courtisans. L'Artiste, après avoir reçu des suffrages aussi difficiles, l'a fait mettre au Salon. Comme aucune distinction ne caractérisoit ce Buste, qu'on n'en avoit pas encore parlé, & que le Peuple, en général, n'a pas le bonheur de connoître la Princesse, elle a été exposée, pour ainsi dire, *incognito*, pendant quelques jours. Enfin cette heureuse nouvelle s'est insensiblement transmise de bouche en bouche, & la foule a redoublé pour jouir de ce spectacle désiré.

Ce Buste, Monsieur, a d'abord la qualité la plus essentielle du genre; c'est-à-dire qu'il est parfaitement ressemblant, & beaucoup plus que le même portrait en émail du Sr. *Pasquier*. Celui-ci, dont le talent devoit être particulièrement destiné à peindre les femmes & à rendre toute la délicatesse, tout le fini des traits d'une figure mignonne, a vieilli, grossi, allongé la tête de Madame la *Dauphine*, au point de la méconnoître. Le ciseau du Sr. *le Moyne*,

également précis, exact, élégant, sans flatter son sujet, ne lui a rien ôté de ses agrémens. La Princesse porte la tête du côté de l'épaule gauche, & a ce regard auguste tempéré par la douceur, qui annonce & la majesté de son rang & la bonté de son cœur. Le reste de la physionomie est plein de graces & de vie; la vérité y est entiere, & l'Artiste a conservé à ce portrait la levre un peu renflée, appelée *la levre Autrichienne*, parce que ce genre de traits est particulièrement affecté aux personnages de cette Maison. La gorge est couverte d'une draperie à l'antique, attachée par une agraffe, qui revient à l'épaule gauche & donne au tronc du Buste une ampleur & une richesse dignes du sujet. Tout le monde a paru extrêmement content d'un tel chef-d'œuvre.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, du Portrait de Madame la Comtesse d'Egmont, par le même. Je suppose que c'est celui exposé il y a deux ans, dont il a déjà été question. Je m'arrêterai à une jeune fille de cet Artiste, soi-disant représentant la *Crainte*. Cette figure est droite, la tête un peu renversée & tient dans sa main gauche une Colombe, les ailes déployées. Sans ce symbole allégorique, on ne liroit jamais, Monsieur, sur le visage de la jeune personne le sentiment dont elle est atteinte; il n'y a pas cette contraction de muscles, ce spasme de l'ame, qu'il eut fallu rendre.

La Douleur est infiniment mieux dépeinte, Monsieur, dans une femme qu'on voit pleu-

rante , appuyée sur un cube , qui sert de base à une urne cinéraire , supposée renfermer les cendres de *M. de Brou* , Garde des Sceaux , dont le médaillon est au bas du monument. Cette figure de *M. Vassé* fait honneur à ses entrailles & à la sensibilité de son ame. Elle a tous les caracteres d'un cœur navré de tristesse & abandonné à son désespoir. Mais on ne trouve pas juste d'avoir mis au bas le héros de la scene & de l'avoir ainsi soustrait aux regards de celle qui le pleure. Il n'est pas moins ridicule d'avoir enveloppé ce Magistrat dans son énorme perruque , qui , quoique dans le costume , est un ornement ridicule , à proscrire d'une pareille composition. Le crêpe qui surcharge cette mascarade , est plus propre à faire rire qu'à exciter le sentiment qu'on veut inspirer.

Je passe les autres ouvrages de cet Artiste pour n'être pas trop long ; mais je ne puis omettre son Buste de *M. Quesnay* , Médecin du Roi. Les Philosophes se sont empressés de considérer avec attention la figure d'un Docteur , moins renommé par ses connoissances & par ses cures dans sa profession , que par le nouveau système qu'il a introduit dans l'Agriculture , qui l'a rendu le Chef de la Secte des Economistes , & lui a fait déférer d'un aveu unanime par ses disciples le nom sublime de *Maître*. A travers les rides dont cette tête est parsemée , on y démêle la morgue pédantesque d'un *Agromane* enflé de ses prétendues découvertes : on y découvre un amour-propre

de mauvaise humeur, qui fait la moue à la Critique, & trouve mauvais qu'on ne lui accorde pas une admiration exclusive. J'ai vu, Monsieur, quelques gens du peuple prêts à briser la statue de cet homme, en apprenant qu'il étoit l'auteur de la cherté actuelle des grains par les spéculations fausses & les vues funestes qu'il avoit inspirées au Gouvernement.

Le cœur qu'une telle figure avoit resserré, se dilate, Monsieur, à la vue du Buste de Madame la Comtesse *Dubarri*, par M. *Pajou*. Le Sculpteur l'emporte de beaucoup sur le Peintre. Il n'est personne qui ne retrouve dans cette tête toute l'élégance, tout le voluptueux, échappés au pinceau de M. *Drouais*. Mais si celui-ci avoit eu le défaut de vouloir rendre Madame *Dubarri* colossale, l'autre a celui de l'avoir soustraite aux proportions naturelles. La tête est trop petite & annoncerait une jeune personne encore à son adolescence.

La tête de *Satyre* du même auteur, prouve qu'à la délicatesse du faire il sait joindre la vigueur & le feu d'un ciseau mâle. Le hazard qui, sans doute, a placé le Héros lubrique au milieu de plusieurs bustes de jolies femmes, produit un contraste remarquable aux connoisseurs, & qui semble relever les traits des uns & la luxure de l'autre.

Ici, Monsieur, la plume tombe des mains, tous les sens sont suspendus, on reste dans une extase à ne pouvoir rien rendre sur le papier..... Il est question d'une tête de jeune

fille , par M. *Caffery*. Elle est en marbre, beau comme l'albâtre. L'Antiquité n'a rien produit de plus gracieux, de plus divin. Les plus justes proportions dans les traits ; les contours les plus doux & les plus moëlleux ; l'élasticité la plus parfaite dans les chairs ; une vie répandue sur toute cette physionomie, jointe à ce repos, dernier caractère des ouvrages finis & le vrai sceau de l'immortalité, enchantent les connoisseurs & suspendent devant elle les plus ignorans. Le cou répond au Buste ; la même grace, la même aisance, la même volupté dans les muscles, la même blancheur éblouissante..... Il est dommage que le reste de la gorge, d'un marbre plus grenu, ne réponde pas au premier, & que d'ailleurs l'Artiste fatigué, sans doute, épuisé du chef-d'œuvre de la tête, ait négligé cette partie au point de placer les mamelons trop bas.

Malheureusement, Monsieur, le modele du portrait en question n'existe pas. M. *Caffery* convient avoir travaillé, en partie, d'imagination, sur un sujet déterminé cependant qu'il a eu sous les yeux, mais qu'il a embelli dans certaines parties. Au surplus, comme la Critique trouve à mordre partout, quand on est revenu de la première admiration qu'impose cette merveille, on trouve la tête un peu hommasse pour une jeune fille.

Ceux qui veulent chercher noise à l'Artiste, ont un plus beau champ à s'exercer sur son groupe, dont le sujet est *Omnia vincit Amor* :

L'Amour triomphe de tout. Imaginez-vous, Monsieur, le Dieu *Pan* terrassé par cet Enfant. Et comme *Pan* en Grec veut dire *Tout*, l'auteur croit avoir rempli ce *rebus* pittoresque. Vous avez le mot de l'énigme, voyez si elle est juste, ou plutôt riez avec moi de l'ineptie de l'invention d'une allégorie aussi mesquine, aussi froide, aussi fausse.

Revenons aux Bustes, Monsieur, qui n'exigeant des Artistes que de la main, ou du moins qu'une intelligence médiocre, ne sont pas susceptibles de ces sortes de platitudes. Le Portrait de M. de la Condamine par M. d'Huér est d'une vérité unique. Outre la ressemblance la plus exacte des traits, il y a mis cette inquiétude, cette vivacité, cette agitation continuelle du défenseur de l'inoculation, qui doit rendre sa figure extrêmement difficile à fixer. L'invention de cet Adjoint à Professeur ne se manifeste pas davantage que celle de ses confreres dans ses grands morceaux. Jugez-en par l'exposition seule. Dans le modele d'un Fronton pour l'Ecole-militaire, la *France*, sous la figure de *Minerve*, prend sous sa protection les jeunes Eleves. D'un côté est la *Noblesse* qui les lui présente, & de l'autre la *Bonté*, caractérisée par le Pélican. Qu'est-ce que c'est que deux êtres moraux, tels que la *Noblesse* & la *Bonté*? Et ne falloit-il pas animer toute cette machine triviale & froide? A l'égard de son modele, où est un Cadran accompagné de deux figures allégoriques, l'*Etude* & la *Vigilance*,
j'ob-

j'observerai que cette dernière a l'air très-endor-
 mi & paroît s'en reposer sur son Coq.

*Oedipe détaché par Arcas de l'arbre, où il avoit
 été exposé*, fait plus d'honneur à M. Le Comte.
 La position du Berger, rehaussé sur la pointe
 du pied, son extrême délicatesse à délier l'en-
 fant, sa crainte de lui faire mal, toutes ces
 parties sont traitées avec beaucoup d'intelli-
 gence. Il y a d'ailleurs un grand art dans
 l'exécution, une profonde connoissance de
 l'anatomie & un ciseau très-savant.

Quelle fécondité, quelles ressources de gé-
 nie dans ses sept Sacremens, bas-reliefs, seu-
 lement esquissés en terre cuite. C'est dom-
 mage que le genre soit peu goûté. Son *Triom-
 phe de Terpsicore*, autre bas-relief, modèle
 pour être exécuté à la maison de Mlle. Gui-
 mard, fixe beaucoup plus longtems le specta-
 teur. C'est, d'ailleurs, un petit poëme char-
 mant, dont le détail vous fera plaisir.

Terpsicore pince de la harpe, assise sur un
 Char traîné par les Amours avec des guir-
 landes de fleurs; des Bacchantes précédent
 la marche en dansant; les Graces & la Mu-
 sique, inséparables de la Danse, marchent
 sur ses traces; deux Satyres, par leur action,
 désignent la Danse de caractère.

On détaille avec un plaisir infini, Mon-
 sieur, toutes les parties de l'action, où il regne
 beaucoup d'unité & de variété. Les *Bac-
 chantes* contrastent à merveille avec les *Gra-
 ces*, & les *Satyres* relevent les *Amours*. La

Déesse ressort au milieu de cette fête & domine comme il convient au sujet principal. On ne peut qu'applaudir au goût de l'Artiste. Il ne pouvoit choisir aucune annonce plus convenable au Temple de la Déesse de la Danse.

Remarquez en même tems, Monsieur, la souplesse de son génie, qui de la gravité des sujets d'Eglise passe avec cette facilité au genre gracieux, & du même ciseau rend tour à tour les augustes mysteres de notre sainte Religion & les fêtes prophanes de la Volupté. M. Le Comte, simple Académicien, est sans doute un des hommes les plus propres à faire honneur au siècle.

Morphée, l'un des Enfans & Ministre du Dieu du Sommeil. „ C'est le plus habile de tous les „ Songes pour prendre la démarche, l'air, le „ visage & le son de la voix de ceux qu'il veut „ représenter. C'est lui qui fut envoyé par ce „ Dieu à *Alcione*, sous la figure de son Epoux.”

On ne fait à propos de quoi M. *Houdon* nous fait tout cet étalage d'érudition, à l'occasion d'un modele de grandeur naturelle, très-belle figure assée, dans la position d'un personnage qui dort. Les pavots, dont il est enlacé, caractérisent assez *Morphée*. On n'en découvre pas davantage. Au surplus, la figure est très-belle & a quelque chose de céleste. Son attitude, ses contours, la mollesse de ses membres répondent très-bien à l'idée de l'Artiste. Il regne une douceur merveilleuse dans son repos, au travers duquel on démêle un être vi-

vant & dont la respiration semble se faire sentir.

Dans les différens bustes exposés par le même Auteur, on trouve avec déplaisir *M. Bignon & sa femme* : non que sa qualité de *Prevôt des Marchands* ne semble donner droit au mari de figurer en pareil lieu ; mais le Public voudroit qu'on ne reproduisît pas sous ses yeux un homme, dont l'ineptie a causé, il y a un an, une si funeste catastrophe. J'ai remarqué que personne ne le voyoit sans se rappeler le massacre de la rue *Royale* du 28 Mai & sans frémir d'indignation. S'il n'a pas eu la délicatesse de sentir qu'il étoit plus sage de rester dans l'atelier du Sculpteur, que ne profitoit-il de la leçon d'un Ministre (*) plus fameux que lui, mais qui, pressé par l'impérieuse nécessité de fouler le peuple, a cru devoir au moins se soustraire à ses regards & ne pas paroître insulter à ses malheurs en s'affichant dans cette espece de *Panthéon*, où l'on ne voudroit reconnoître que les bienfaiteurs de la nation en tout genre.

Quant à *Madame Bignon*, si elle eût consulté son amour-propre bien entendu, elle nous auroit épargné son ignoble & laide figure, ainsi que *Madame de Mailly*, épouse de *M. de Mailly*, Peintre en émail.

Ce n'est sûrement pas de l'avis de *M. Diderot* que son Buste s'est trouvé en si mauvaise compagnie. Aussi semble-t-il faire bande

(*) L'Abbé *Terrai*.

à part & renier ses camarades. Quoique les grands traits de sa tête à médaille fournissent au ciseau, & que l'Artiste ait toute la liberté de s'étendre sur une pareille physionomie exactement prononcée dans ses différentes parties, on doit louer le feu, l'expression que M. *Houdon* a su mettre dans son ouvrage, & l'enthousiasme du brûlant auteur des *Bijoux indiscrets* semble avoir gagné l'Artiste, dont les autres ouvrages n'annoncent pas un caractère chaud & ardent.

Un morceau d'un genre plus nouveau pour le Salon, réveille l'attention en quittant les Sculptures. C'est le modele en relief d'un escalier qui doit être exécuté à *Mont-Musart* : (*Mons Musarum*,) maison de plaisance de M. de la Marche, Premier Président du Parlement de Bourgogne, par M. de Wailly, Académicien, Architecte du Roi & Contrôleur de ses bâtimens. Il en impose de loin, Monsieur; mais à l'examen on n'y trouve aucune invention, puisqu'il est exactement semblable à celui de la nouvelle Halle par M. le Camus, à la différence près qu'il est renfermé dans une espece de tour; ce qui ôte sa grace & lui donne un air d'escalier de Bastille, qui fait fuir d'une lieue de loin. D'ailleurs, on juge le péristyle étranglé. Le dessin de l'escalier de la Comédie Française, du même Architecte, a quelque chose de plus grand, mais on le trouve pauvre d'ornemens. Au surplus, si ces deux esquisses ne peuvent procurer à leur auteur les suffrages

qu'il espere, il a de quoi se venger & forcer la Critique au silence: il défie tous les Artistes passés, présens & futurs, de le contredire sur son *Trône du Pere Eternel*. Vous vous éclatez de rire, Monsieur! Ce n'est pas plaisanterie. Oui, le sublime Compositeur, élevé, comme *Saint-Paul*, jusqu'au troisieme Ciel, a vu vraisemblablement cette merveille, & nous en donne un échantillon. J'ai beau me frotter les yeux & regarder de nouveau pour qu'on ne s'y trompe pas; je lis écrit en bas du dessin: *Trône du Pere Eternel*. Croiroit-on, si l'on ne le voyoit, qu'un Artiste du XVIII^e. siecle présentât dans Paris une semblable Capucinade! Et qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ce *Pere Eternel* & son *Trône*? C'est un *Mamamouchi* empêtré d'une espece de robe de bure fort ample, ayant une barbe très-longue, qui ombrage toute sa physionomie. Ses cheveux, qui lui retombent sur le front, dérobent le reste de la figure. Il est assis comme *Thomas Diafoirus*, les deux mains sur les genoux, & semble dans l'attitude d'un homme qui pousse sa selle. Les *Michel-Ange*, les *Raphaël* ont quelquefois osé tracer la Divinité de leur foible pinceau; mais loin de la dégrader jusques à eux, ils s'efforçoient de s'élever jusques à elle.

Ce seroit ici le cas de rester sur ce chef-d'œuvre de platitude, Monsieur; mais je dois vous dire un mot des Gravures. Je dis *un mot*, car toutes mériteroient un détail particulier, si l'on

vouloit rendre justice au mérite de chaque Artiste. Je vois douze grands Maîtres, qui semblent lutter les uns contre les autres & laisser la couronne suspendue entre eux.

Trois Estampes, faisant partie des seize qui sont gravées à Paris pour l'Empereur de la *Chine* & qui représentent ses Conquêtes ou des Cérémonies Chinoises, attirent le plus l'attention par la singularité du spectacle & l'immensité des détails. Le burin de M. *Le Bas*, semble se jouer au milieu de cette multitude de figures, & son exécution nette & facile répond à la hardiesse de son entreprise. M. *de Saint Aubin* a entrepris la même tâche, & s'est tiré avec beaucoup de succès d'une estampe de genre pareil.

On n'est pas moins surpris de l'invention, de l'abondance, du fini des gravures de M. *Roettiers* le fils, Académicien, Graveur général des Monnoies de France. Sa médaille de la *Corse* vous donnera une idée de la richesse de sa composition & de la justesse de ses allégories.

Paoli, à la tête de la Nation *Corse*, avoit pour armes une tête de Negre avec un bandeau sur les yeux. Dans une assemblée, il fit mettre sous un Dais la Tête noire, le bandeau relevé sur le front. On lui demanda pourquoi ce changement ? Il répondit : *Actuellement la Nation voit clair.*

Dans cette Médaille, la France a ôté totalement le bandeau, & expose l'écusson aux rayons des trois fleurs de lys. Au moyen de cette grande lumière le pays se défriche; l'on

y fait des chemins; l'agriculture, la marine, la pêche produisent l'abondance, que l'on voit sur le devant : les horreurs de la guerre & les nuages se dissipent.

Il faut voir, Monsieur, l'exécution de la Médaille pour concevoir comment le Graveur s'est tiré d'un sujet qui a peut-être le beau défaut d'être trop compliqué, mais dont la précision de l'Artiste a réparé la confusion.

Quelle douceur dans les Dessins de M. *Beauvarlet*, qui semble avoir adopté M. *Carle Vanloo* pour son Peintre ! La manière séduisante de ce dernier étant vraisemblablement plus analogue au moëlleux du travail de l'autre, on ne peut rien voir de plus terminé : on diroit que les Graces mêmes ont conduit son burin.

M. *Cochin* est toujours spirituel & piquant ; M. *Demarteau* vigoureux : le genre de Portrait, que semblent avoir adopté Mrs. *Moitte* & *Mellini*, convient à la sagesse & à la vérité de leur faire. Le burin de M. *Wille* a de la finesse ; celui de M. *Flipart* de la gaieté : M. *Levasseur* est voluptueux : M. *Aliamet* annonce du goût & de la chaleur. Tous ces Artistes, variés dans leur manière, tendent à la perfection & l'atteignent.

En visitant les Gravures, Monsieur, je suis fort aise de trouver sur mon chemin M. *Pasquier*, dont le genre se confond aisément avec l'autre. J'avois oublié de vous rendre compte du Portrait de M. de *Voltaire*, par cet Artiste. Celui-ci nous annonce qu'il a peint son héros

à son château, au mois d'Avril 1771. Il auroit été miraculeux que le pointillé de la miniature nous eût rendu le feu, le génie, la causticité d'un visage presque octogénaire. Aussi est-il absolument manqué. Quelle différence de cette figure à celle esquissée par M. *Pigale* ! Le premier donne de la rondeur, de l'empatement & presque de l'embonpoint au Philosophe de *Ferney*; il le matérialise pour ainsi dire. Sous le crayon du second la matière s'évapore, au contraire: il ne reste qu'une vapeur aérienne; elle se fixe à nos regards pour envelopper l'esprit de M. de *Voltaire*, qui semble pétiller & percer à travers les tégumens.

On ne peut mieux finir, Monsieur, qu'en vengeance le Chantre des Vertus, des Arts & des Talens du mauvais goût d'un Artiste médiocre. Les grands hommes ne sont pas faits pour être réduits, pour être portés en bras-lelet ou dans une tabatière. Il n'est donné qu'au génie de rendre le génie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A N N É E M D C C L X X I I I .

L E T T R E P R E M I È R E .

Paris, le 7 Septembre 1773.

O N doit regarder, sans doute, Monsieur, comme une très-belle institution, l'exposition

des Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, qui se fait tous les deux ans au Sallon du Louvre. (*) Inviter ainsi les Artistes d'y montrer leurs productions, c'est établir entr'eux une émulation louable qui devroit, ce semble, contribuer au progrès des Arts. C'est former à la fois des Amateurs, qui puissent par leurs suffrages récompenser dignement ceux qui seroient enflammés de l'ardeur d'une gloire, la vraie & la seule récompense du génie. Par quelle fatalité donc, malgré la multitude de Peintres qui se forment aujourd'hui chez nous, l'Art de la Peinture, non-seulement n'avance-t-il plus, mais dégénere sensiblement, s'abâtardit, & à chaque nouveau Sallon fait, par une comparaison humiliante, regretter les essais des grands hommes qui ont paru les premiers dans cette lice moderne ? La complaisance trop grande du Gouvernement à ménager l'amour-propre des concurrens, en étouffant ou émoussant les critiques utiles qu'on pourroit faire de ces ouvrages mis sous les yeux du Public, n'est pas, à coup sûr, une des moindres causes du dépérissement dont on se plaint. Les louanges ex-

(*) Elle commence le 25 Août, & dure un mois. La première exposition a eu lieu en 1737. Elle revenoit autrefois tous les ans. La difficulté de remplir le Sallon dans ce court intervalle d'ouvrages nouveaux, & les plaintes des Artistes molestés par les Critiques, ont engagé le Ministère à le relâcher de cette institution, & à prolonger le tems du Concours : depuis 1745 il n'y a de Sallon que tous les deux ans,

cessives & sans choix , dont on les enivre successivement dans les divers ouvrages périodiques répandus sous ses auspices , ne peuvent que gâter les talens naissans , encourager la médiocrité , perpétuer le mauvais goût. Jamais exemple n'en fut plus frappant que cette année , où les circonstances pouvoient enrichir le Salon de plus de morceaux du grand genre , & où la rivalité plus particuliere , proposée entre les meilleurs Peintres , auroit dû exciter une fermentation noble , occasionner des efforts sublimes & faire enfanter des chef-d'œuvres.

En effet , Monsieur , le désir d'orner plutôt l'Ecole militaire , construite récemment , a fait imaginer de donner à traiter les onze Tableaux qui doivent décorer cette Eglise , à onze Peintres différens. Dix ont déjà terminé leur ouvrage , & sans cette bonne fortune le genre de l'histoire auroit été bien pauvre. Mais dans ce nombre même , à peine deux ou trois excitent l'attention des connoisseurs & fixent leurs regards. Faute de mieux cependant , nous allons parcourir ces diverses productions.

M. *Doyen* est en possession de s'emparer le premier du Spectateur , & c'est par lui que nous allons commencer. Il a fait le plus grand Tableau , celui du Maître-Autel. Voici comme il expose lui-même son sujet.

„ *Saint - Louis* est attaqué de la maladie épidémique qui regnoit dans son camp de Tunis , occasionnée par les sables brûlans que les Sarrafins remuoient avec des machines

„ sur le haut des montagnes , & que les vents
 „ pouſſoient ſur les Chrétiens. Il demande le
 „ Saint Viatique, qui lui fut apporté par *Geof-*
 „ *froy de Beaulieu*, ſon Confefſeur, de l'Ordre
 „ des Freres Prêcheurs. Ce Saint Roi étoit ſi
 „ foible qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir ; mais ſa
 „ ferveur & ſon profond reſpect pour le Roi
 „ des Rois le ranimerent : il ſe jettâ en bas
 „ de ſon lit ; *Philippe*, ſon fils, & ceux qui
 „ entouroient le Roi, le couvrent de ſon
 „ manteau Royal ; il reçoit à genoux le Sa-
 „ crement de l'Euchariftie, avec la dévotion
 „ la plus exemplaire, & recommande à ſon fils
 „ ſa famille, dont une partie étoit préſente.
 „ On fut enſuite obligé de le reporter ſur
 „ ſon lit. Il mourut ſur le rivage de *Tunis*,
 „ près de *Carthage*, le 25 Août 1270, âgé
 „ de 59 ans.

En voilà, ſans doute, beaucoup plus que
 n'en exprime le Tableau. *St. Louis*, à genoux
 au bas de ſon lit, reçoit le Viatique. Son fils,
 derrière lui, l'entoure de ſon manteau Royal.
 A côté de celui-ci, ſur un plan inférieur, eſt
 une Princeſſe qui ſe couvre le viſage, ſigne de
 la plus profonde douleur. Le Célébrant eſt
 dans l'attitude du moment de l'adminiſtration
 du Sacrement ; il eſt entouré de ſes acolytes,
 & l'on voit dans le fond du Tableau les flam-
 beaux, le daïs & autres inſtrumens du cérémo-
 nial ſaint. Voilà la compoſition de cet ouvra-
 ge, ſimple, bien ordonné, où l'on reconnoît
 une tête forte, une conception heureuſe & fa-
 cile, ſecondée d'une verve abondante.

Saint *Louis*, comme le personnage principal, se présente le premier aux regards; il a le visage exténué d'un mourant, & ses chairs plombées, flasques, livides, caractérisent le genre pestilentiel de sa maladie. La vivacité de la foi semble ranimer ses yeux éteints. Cette figure, certainement, est d'une expression grande & vraie; elle est hors de toute critique. Il n'en est pas de même de celle de *Philippe*: le Peintre, d'abord, lui donne un air presque aussi vieux qu'au moribond; il semble plutôt regarder qu'écouter son pere: ce qui se détermine encore mieux par l'attitude du Roi, derrière lequel il est, qui ne se retourne point vers lui, & qu'on juge uniquement occupé de la grande action qu'il va faire. D'ailleurs, le fils de Saint *Louis* ne pouvoit-il pas être occupé d'un emploi plus auguste? Malgré la piété filiale qui ennoblit tout, il ne joue qu'un rôle subalterne. Il n'est pas assez caractérisé comme le second personnage du Tableau. Mais le grand défaut qu'on reproche à M. *Doyen*, c'est une touche trop ardente, une affectation de répandre beaucoup de couleur sans colorier, de fatiguer la vue, de la brûler pour ainsi dire par un rouge prodigué sans choix, qui confond tous les objets & empêche les divers effets de la perspective. Le Spectateur repoussé par ce coloris dur & hagard, baisse les yeux en maudissant le Peintre & l'ouvrage. Les envieux de l'homme à talent s'en prévalent pour le déprimer & mettre son Tableau au dernier rang.

Voilà la raison de la différence des jugemens. Ceux pour qui l'entente du clair obscur, l'art de fondre les couleurs, de les varier, de les assortir, est tout, ne peuvent que rabaisser à l'excès cet Artiste. Ceux qui aiment une imagination féconde, une composition riche, la chaleur du Poëte & ses ressources étonnantes dans les sujets les plus stériles, l'admireront dans celui-ci, & préféreront son génie mêlé de grands défauts, à la composition sage & froide du Tableau, dans le même genre que les Grammairiens de l'art exaltent comme le premier. Il est question de M. *Brenet*.

C'étoit déjà une gloire suffisante pour ce Peintre, de sortir de la foule où il étoit confondu (*), de venir figurer parmi les grands Maîtres actuels de notre Ecole, de voir un de ses Ouvrages, assimilé aux leurs, lutter contre eux..... Mais l'emporter, les écraser, les laisser loin derrière lui, est un triomphe moins honorable pour M. *Brenet*, qu'humiliant pour ses rivaux. En effet, son Tableau est estimable ; il est correct, sçavant même à quelques égards : on n'y trouve cependant rien de marqué au coin du génie, rien

(*) M. *Pierre*, premier Peintre du Roi, & qui, en cette qualité, a distribué les sujets, ne vouloit point admettre M. *Brenet* au concours : ce n'est qu'à force de sollicitations & par des circonstances particulières qu'il l'a accepté. Il a promis à ce Peintre la première place d'Officier vacante à l'Académie, outre les 3,000 livres qu'il aura pour son Tableau, & qui est le prix de chacun de la même espèce.

qui annonce un Artiste sublime , capable de s'élever aux plus hautes compositions.

D'abord son sujet est sec , purement de décoration , nullement susceptible des grands mouvemens de l'éloquence pittoresque. Voici l'exposition du Peintre.

„ Les Tartares & le *Vieux de la Montagne*,
 „ Prince des *Assassins*, ayant fait une irruption
 „ dans l'Asie Mineure, envoyèrent en 1238
 „ des Ambassadeurs à la Cour de France, pour
 „ demander du secours à Saint *Louis*. Leur
 „ réception est l'objet de ce Tableau. ”

Le Prince est assis sur son trône; les Ambassadeurs sont debout en face de lui; l'un d'eux s'avance & présente au Monarque la Lettre dont son Maître l'a chargé. Il faut l'avouer, aucune noblesse dans le caractère de tête de *St. Louis*. Et quelle majesté pourtant n'eût-il pas fallu lui donner, dans un moment où il étoit si supérieur à un Brigand, qui avoit voulu le faire assassiner, qui, frappé de ses vertus, imploroit son secours & osoit lui proposer une alliance? La contenance de l'Envoyé n'est pas non plus assez humble, ne marque pas assez la distance immense qu'il devroit y avoir entre un vil chef d'assassins & un des Potentats de l'Europe le plus puissant. Le cortège de Saint *Louis* n'est pas aussi nombreux qu'il le faudroit un jour de cérémonial nouveau; les draperies sont mesquines, & il ne regne pas dans tout ce Tableau une magnificence proportionnée à la scène. A ces défauts près, il est bien ordonné,

les figures sont bien posées; il y a de la hardiesse dans celle du premier Ambassadeur; elle est en mouvement, son attitude est fièrement dessinée. L'œil se repose avec plaisir sur cette production pleine d'harmonie; il perce dans la Salle d'audience, il en développe toutes les parties: les teintes, les demi-teintes, les reflets sont distribués avec intelligence, & si l'Artiste est pauvre d'invention, il annonce une grande connoissance du mécanisme de l'art.

Le Lavement des pieds est le sujet qu'on trouve le mieux traité après celui-là. Suivant un usage antique, consacré à la Cour de nos Rois, tous les ans, le Jeudi-saint, ils remplissent cette pieuse cérémonie. Douze pauvres choisis reçoivent l'ablution de leurs augustes mains. *St. Louis* n'avoit garde de s'y soustraire. Le Peintre l'a représenté au milieu de l'action. Un Vieillard d'une figure vénérable, élevé & assis sur une espede de trône, tend la jambe nue; un Aumônier la soutient: l'eau est jetée, & le Monarque, debout, le linge à la main, se voit occupé à l'essuyer. Derrière lui est un second Chapelain, qui tient une aiguiere. Des Gardes entourent le Roi, pour contenir la foule qu'on ne voit point. Sur le devant du Tableau & à ses pieds sont des vases renversés: ils indiquent que ce n'est pas le commencement de la cérémonie, & que l'auteur, suivant les préceptes de l'art, est entré par le centre de son sujet. Un second mendiant, placé à côté du premier, semble attendre son

tour: quelques autres, plus loin, sont suppo-
 sés avoir exercé la charité de St. *Louis*. Telle
 est la composition de ce Tableau, estimé des
 Connoisseurs, malgré de grands défauts de bon
 sens. 1^o. Le pauvre, au premier coup d'œil,
 semble le personnage principal: il domine sur
 son siege; sa figure est la plus éclairée. 2^o. Le
 Roi ne se reconnoît qu'à son vêtement parse-
 mé de fleurs-de-lys; son visage n'est que
 d'un quart de profil, il est dans l'ombre, &
 l'Artiste s'est ainsi privé du seul moyen de jet-
 ter quelque intérêt dans cette scene froide &
 tranquille. 3^o. Le Page qui porte la robe du
 Roi, a l'air d'un *Savoyard*, le visage d'un Mu-
 lâtre, & au lieu d'égayer la cérémonie par une
 figure spirituelle, ou même par quelque espie-
 glerie qui n'eût pas rompu l'unité de l'action,
 il a un air maussade & boudeur. 4^o. Les phy-
 sionomies du Pauvre & des deux Aumôniers
 sont belles, mais se ressemblent comme s'ils
 étoient freres. 5^o. Les Mendians sont revêtus
 d'étoffes trop éclatantes, qui ne jettent pas
 assez d'ombre dans la partie du Tableau où ils
 sont. Enfin l'Artiste, qui entend l'harmonie
 des couleurs, n'a pas le talent consommé de
 les fondre: son coloris est encore crud. Du res-
 te, le matériel de l'action est rendu avec intelli-
 gence: la jambe du pauvre est bien dessinée,
 d'une anatomie savante, & il y a une grande
 précision dans tous les mouvemens des acteurs.

L'Auteur de cet ouvrage est M. *Du Ra-*
meau, Agrégé, qui dès son apparition au Sallon

en

en 1767, avoit donné des espérances. Il n'avoit rien exposé depuis, & l'on ne peut gueres estimer s'il a vraiment acquis, le sujet qu'il vient de rendre ne pouvant échauffer beaucoup son génie, ni lui donner de ces idées sublimes pour lesquelles on le croyoit destiné.

Il auroit fallu un pareil enthousiasme à M. Lepicié, afin de bien exprimer la matiere qu'il avoit à traiter: *Saint Louis rendant la Justice sous un chêne à Vincennes.* On sent combien elle lui devoit élever l'ame..... Point du tout, le Monarque n'a pas l'air plus auguste qu'un Bailli de village. A ses pieds rampe un malheureux, dont la tête semble rentrer dans le ventre; quelques autres levent les mains en supplians. Un groupe de spectateurs, sur un plan inférieur, mais assis à la droite du Roi, sans relever la simplicité de la scene, la rend plus mesquine & la dégrade.

En général, dans tous ces Tableaux, à celui de M. Doyen près, *St. Louis* a l'air d'un benêt. On sait que, suivant les effigies qui nous en restent, il n'avoit pas la figure très-relevée, & que la noblesse de son ame ne transpiroit gueres jusques sur sa physionomie. Mais puisque, par un défaut de vérité bien frappant, chaque peintre a jugé à propos de lui donner les traits qu'il a voulu, enforte qu'aucun de ces dix *Saint Louis* ne se ressemble, il pouvoit, par une licence mieux placée, imprimer plus de majesté à ce Monarque, surtout dans les momens où le sublime de l'action trans-

forme l'homme en quelque sorte, & l'élève au dessus de lui-même.

M. de la Grèze a du moins éludé la difficulté. Il a peint l'entrevue de St. Louis & du Pape Innocent IV. La figure du Pontife lui paroissant plus belle à rendre, il a voilé celle du Roi sous les caresses du St. Pere. Il l'a fait d'autant plus adroitement, qu'il s'est conformé au trait historique qui lui sert de texte.

„Lyon, dit-il, fut le lieu indiqué pour
„cette entrevue. Le Pape s'y rendit le pre-
„mier, accompagné de l'Empereur de Con-
„stantinople, de plusieurs Patriarches, Evê-
„ques & Cardinaux. Aussitôt que le Pontife
„sçut que le Roi arrivoit, accompagné de
„la Reine Blanche sa mere, de son frere
„& de leur Cour, il fut au devant de lui &
„l'embrassa très affectueusement.”

C'est cette embrassade affectueuse qui est proprement l'objet du Tableau, & que le Peintre a très-bien caractérisée. Le reste des détails est traité en habile homme, sauf le Ciel, dont le bleu ressemble fort à celui de la robe de St. Louis. Celle-ci est d'un éclat trop uniforme, qui obscurcit les autres parties & leur donne un ton grisâtre.

La sagesse de M. Vien se fait reconnoître dans la composition de son sujet. C'est St. Louis qui, à son avènement à la Couronne, remet à la Reine Blanche de Castille, sa Mere, la Régence du Royaume, sous l'emblème d'un Gouvernail parsemé de fleurs-de-lys. Cela se

passe en présence du Cardinal *Romain*, Légat
 du St. Siege. Le point historique & le costume
 sont exactement suivis. Le Roi avoit alors
 douze ans, & porte sur sa physionomie toute
 la candeur de son âge. La Reine, en deuil de
Louis VIII, son Epoux, est vêtue de blanc,
 parceque c'étoit alors la couleur affectée aux
 veuves; & comme le chapeau rouge & le vê-
 tement pareil ne furent donnés aux Cardinaux
 qu'au Concile de *Lyon*, vers 1246, celui-ci est
 en violet. Mais l'orgueil françois voit avec
 peine le Légat jouer en quelque sorte le pre-
 mier rôle dans cette scène, dont il occupe le
 milieu, à laquelle il préside, & qu'il semble
 autoriser par son approbation: l'insolence du
 Prélat, qui est couvert, & qui perce à travers
 sa physionomie bonasse, ne contribue pas peu
 à révolter le spectateur indigné, auquel une pa-
 reille cérémonie rappelle le joug ultramontain.

Saint-Louis, âgé de douze ans, présenté par
 la Reine *Blanche sa Mere*, pour être Sacré, est
 le Tableau composé par *M. Amedée Vanloo*.
 » *Jacques de Bazoché*, Evêque de *Soissons*, fait
 » la fonction, le Siege de *Reims* étant vacant;
 » le Duc de *Bourgogne* porte la Couronne,
 » l'Evêque de *Laon* tient la sainte Ampoule,
 » le Sceptre est tenu par l'Evêque de *Langres*:
 » derriere le Duc de *Bourgogne* sont les Com-
 » tesses de *Flandres* & de *Champagne*, repré-
 » sentant leurs maris absens. Dans le fond
 » sont le Chancelier & le Cardinal de *Saint-*
 » *Ange* ». Telle est la composition de cette

action, où l'on ne remarque qu'un personnage. C'est le Duc de *Bourgogne*, désigné ci-dessus, dont l'attitude basse, jointe à une figure dure, ne désigne qu'un esclave insolent ; caractère assez distinctif des courtisans d'aujourd'hui, & qu'il falloit se donner de garde de peindre sur la physionomie d'un Souverain, vassal, il est vrai, du Roi de France, mais faisant quelquefois la guerre à son maître.

La Cérémonie du Mariage n'est pas mieux rendue par M. *Taraval*. Elle nous paroît fournir aussi plusieurs contresens. D'abord St. *Louis* avoit dix-neuf ans, lorsqu'il épousa *Marguerite*, fille de *Raimond Berenger*, Comte de *Provence*, qui n'étoit que dans sa quatorzième année, & tous deux n'ont l'air que de marionnettes. Le Roi ne paroît pas plus avancé que la Princesse. La cérémonie se fait dans l'Eglise de *Sens*, par *Gauthier*, Archevêque de cette ville. Au bas des marches de l'Autel, à droite, sur un prie-Dieu, est *Blanche de Castille*, Mere du Roi. Le Cardinal *Romain de St. Ange*, Légat du Pape, est près d'elle & lui adresse la parole. Il est vêtu de pourpre, défaut de costume évité par M. *Vien*. On ne fait pourquoi le Peintre a choisi de mettre le Prélat dans cette attitude, qui n'est ni nécessaire, ni placée, ni édifiante. L'air gaillard du Cardinal induiroit les prophanes à croire qu'il conte fleurette à la Reine, & il faut éviter ces mauvaises plaisanteries.

A combien de cette espece le Tableau de

M. *Hallé* n'a-t-il pas déjà donné lieu ? Il a choisi de peindre *Saint-Louis* portant en procession, de *Vincennes* à *Paris*, la sainte Couronne d'épines. Il eut été difficile, sans doute, de mettre beaucoup de sublime dans cette action du Saint Roi, exaltée dans le calendrier & qu'il y faudroit laisser. Mais le Peintre l'a rendue plus puérile encore par son exécution. C'est un amas de petites figures rouges, blanches & jaunes, entre lesquelles le Roi pygmée, les pieds nus, comme le reste du peuple imbécille, se distingue à peine. Il est précédé du Clergé où, par une adulation bien digne du génie de M. *Hallé*, il a figuré un Prélat caffard sous les traits de M. l'Archêveque de *Paris* d'aujourd'hui. Nulle entente, nul effet, nul coloris dans cet ouvrage, véritable enseigne à bierre.

M. de *Beaufort* ferme la marche. Ainsi que M. *Doyen*, il peint *Saint-Louis* au lit de la mort. Celui-ci a traité le spirituel, l'autre vague au temporel. Le Monarque, prévoyant qu'il ne peut revenir de la peste, remet à son fils qui lui succède, les instructions d'un grand Roi, d'un digne Pere & d'un Saint. Du moins le Peintre en avertit le Spectateur, qui s'en rapporte & ne peut distinguer ces diverses sortes d'instructions. C'est bien mal-adroit à cet Académicien de s'être exposé, non-seulement à concourir avec un pareil rival, mais à manier un sujet qui l'oblige de se rencontrer en beaucoup de choses avec lui. Tous deux ont renouvelé le trait de *Timante*; ils ont voilé la

figure de la Reine, comme ne pouvant en exprimer la douleur. Mais ce qui étoit un trait de génie dans le Peintre Grec, ayant déjà épuisé tout son art sur plusieurs personnages, n'est qu'une stérilité dans ces ouvrages-ci, où il n'y a pas assez de nuances à donner pour avoir recours à cette hardiesse: elle n'est plus qu'une imitation servile.

Nous ne pouvons mieux finir la description de ces dix Tableaux, que par l'exclamation d'un plaisant sérieux. En les voyant, il affecte d'ignorer ce que c'est: il le demande; on lui répond que c'est l'histoire de Saint-Louis..... *L'histoire de St. Louis!* répond-il, *c'est bon pour ce que c'est.* On n'a garde d'adopter la critique du Saint, mais on souscrit fort à celle des Peintures (*).

La suite de ces Tableaux nous offrira, Monsieur, pour la prochaine fois, des choses plus amusantes & plus gaies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 14 Septembre 1773.

IL est certain, Monsieur, qu'un Etranger,

(*) A l'occasion de ces Tableaux, on cite un Calambour de Mlle. *Arnoux*, en possession de dire des quolibets: „Ja-
„ mais (la fait-on s'écrier à leur vue) le proverbe, *Gueux*
„ comme un Peintre, ne fut plus vrai qu'aujourd'hui, car à
„ dix ils n'ont pu faire Saint (cing) Louis.

un Chinois, par exemple, qui viendrait pour la première fois en France, qu'on transporterait au Salon, & qui n'ayant jamais entendu parler de nous, en jugerait par le premier coup d'œil qu'il lui présenteroit, nous prendrait pour un peuple très-religieux; car, outre l'histoire de *Saint-Louis*, plusieurs autres sujets de l'Écriture Sainte y frappent les regards, & presque tous nos Tableaux volumineux ne sont que des Tableaux de dévotion. C'est que le grand genre n'étant plus gueres consacré que pour les Églises ou les Couvents, les Artistes n'osent s'y livrer, de peur de n'en avoir pas le débit. D'ailleurs, tous les traits de génie sont épuisés à cet égard. Nous ne parlerons donc ni du *Samaritain* (*), ni de *Saint-Michel terrassant le Diable* (†), ni du *Baptême de Jésus-Christ* (‡), ni de l'*Éducation de la Sainte-Kierge* (§); mais nous admirerons le délire de *M. Robin*, Agrégé, qui a pris pour son sujet de Tableau de réception, *Saint-Pierre, dans Jérusalem, guérissant les malades par son ombre*. La première question qu'on fait en considérant cette grande machine, c'est de demander où est l'ombre du Saint, qui n'en jette d'aucun côté? Car, il auroit fallu, pour exprimer cette action bizarre, surtout en peinture, prendre le moment où lever ou du coucher du soleil, lorsque les ombres sont très-pro-

(*) De *M. Jollain*.

(†) Par le même.

(‡) De *M. La Grèze* le jeune.

(§) De *M. Martin*.

longées; diviser les malades en trois plans, dont les guéris, plus éclairés, annonçeroient par leur joie, par leurs gestes de remerciement & d'acclamation, le miracle qui viendrait de se faire en eux; les autres seroient supposés dans le fort de l'opération, & les derniers attesteroient par l'état désespéré où ils se trouveroient, quelle va être la puissance de l'Ami de Dieu. Au reste, en blâmant l'extravagance & le défaut de bon sens du compositeur, il faut applaudir à son talent. Des plans bien distincts, de grandes masses & une touche assez large font dire aux Connoisseurs que cet ouvrage est dans le bon style.

Notre Chinois, Monsieur, en détournant bientôt ses regards de cette multitude d'ouvrages consacrés au Christianisme, prendroit une opinion plus juste de nous, s'il les portoit sur trois grands Tableaux de M. Vien, où des nudités accumulées semblent annoncer la nécessité d'irriter les desirs d'un peuple Sybarite.

Le premier est *Diane, accompagnée de ses Nymphes, au retour de la Chasse, qui ordonne de distribuer le gibier aux Bergers des environs*. Ce Tableau appartient au Roi, & est destiné pour *Trianon*. C'est, sans doute, pour se conformer au goût du Monarque, pour le flatter, en lui rappelant tout ce qui a trait à ce genre d'exercice, sa passion favorite, que l'artiste a choisi un pareil sujet, froid & dénué d'expression.

Les deux autres, destinés pour *Lucienne*, & appartenans à Madame la Comtesse Dubarri, sont

sont plus galans , plus analogues à celle qui doit les posséder. Dans l'un , deux jeunes Grecques font serment de ne jamais aimer , & se jurent un attachement éternel sur l'autel de l'*Amitié*. Le *Tems*, endormi, & sa faux brisée, dont les débris servent à entretenir le feu qui brûle sur l'Autel , indiquent que leur union sera durable. Mais l'*Amour*, qui se rit de pareils sermens , & qui favorise les vœux du jeune homme qu'on apperçoit dans le fond du Tableau , profite du sommeil du *Tems* pour allumer son flambeau à l'Autel même de l'*Amitié*. Les deux figures de femme , droites & sans chaleur , semblent plutôt converser tranquillement , qu'être pénétrées de l'enthousiasme d'une passion. La figure du *Tems* est fierement dessinée , & a plus de vigueur que n'en comporte ordinairement le pinceau de l'Auteur. Il y a de la finesse & de la malice dans le petit *Amour* : l'*Amoureux* n'est point assez caractérisé.

Le pendant de ce Tableau offre encore deux jeunes *Grecques* rencontrant l'*Amour* dans un jardin. Elles s'en approchent sans le connoître , & s'amuse à le parer de guirlandes de fleurs. Celui-ci , plus vague que l'autre dans son exécution , ne rend que très-imparfaitement l'idée du Poète.

On reconnoît dans les divers ouvrages de M. *Vien* le goût sain de l'antique. Il dessine correctement ; son trait est précis , ses contours sont moëlleux ; son coloris est peu vigoureux , mais frais , pur , harmonieux. Ses

figures sont toujours sveltes , au moyen des grandes proportions qu'il emploie ordinairement , qui donnent plus de noblesse à ses femmes , plus de légèreté , & moins de ces graces , de ces gentilleſſes , qu'on deſireroit ſurtout dans ſon dernier ſujet.

M. de la Grenée , peignant auſſi beaucoup le nud , mais plus voluptueuſement que M. Vien , n'excelle pas en ce genre cette année , comme les précédentes. Ses corps de femme ſont toujours beaux , leurs chairs bien animées , leur figure tendre exprime le deſir ; mais les amans n'y répondent point. Nulle énergie dans ſon *Appelle amoureux de la Maſtreſſe d'Alexandre* , dans ſon *Pygmalion amoureux de ſa Statue* (*), dans ſon *Orphée à qui Pluton rend Eurydice*. Une femme endormie ſur un lit parſemé de roſes , ne fait pas la ſenſation que devroit produire cette poſture imaginée par un génie lubrique. Rien de gracieux dans la figure , un peu ſtrapaffée , en terme de l'art , c'eſt-à-dire eſtropiée (†). Ses trois *Graces au bain* , mieux deſſinées , ſont d'ailleurs lourdes & n'ont pas beaucoup plus d'effet. Une d'elles jouant avec une Colombe qui tient ſon collier , eſt une image enfantine , vague , qui produit du mouvement dans le Tableau , mais ne caractérife pas

(*) On admire dans celle-ci l'art avec lequel la Statue ſ'anime : le ſang ſemble circuler , & ſ'arrêter aux cuiſſes , qui ſont encore de marbre.

(†) M. Vien n'a pas mieux réuſſi dans ſa *femme nue* , auſſi endormie , dont les extrémités , trop ſanguines , répugnent , bien loin d'attirer ,

assez le genre de la Déesse, ni le moment précieux de l'action où elle se trouve. *Diane au bain, se faisant rapporter son arc par un chien; Vénus nouant le bandeau de l'Amour*, sont des idées folles, mais sans intérêt. L'*Education de la Sainte-Vierge* est d'un pinceau suave, digne de l'*Albane*. La *Sainte-Vierge*, promenant l'*Enfant Jésus* sur un mouton, au passage duquel plusieurs enfans étendent leurs vêtemens, présente une scène vraie, mais où l'on ne peut reconnoître l'homme-Dieu, caché sous les traits de l'innocence, & son auguste Mère. La *Nymphé Salmacis*, du même Auteur, est son chef-d'œuvre, pour le sçavant dont il est traité. Elle est dans le bain: l'humidité de l'eau exhale des vapeurs, qui forment comme un nuage léger autour d'elle. A travers le transparent de l'élément liquide on distingue son pied, ce qui est la magie de l'Art. Mais malheur au Peintre qui n'excite qu'une admiration stérile; on ne revient gueres deux fois sur son ouvrage!

Il n'en est pas de même de *M. le Prince*. Presque tous ses sujets, pleins de vie & d'esprit, raniment & fixent sans cesse le spectateur, toujours excité par un nouveau plaisir. Ce Peintre, dont le *Médecin aux urines* avoit déjà fait une grande sensation au Salon dernier, est plus fécond encore cette fois en idées ingénieuses. Je remarque surtout trois de ses Tableaux que la foule entoure.

Dans l'un, une jeune fille se croit malade: elle consulte un vieux Médecin qui, en lui té-

tant le poulx, lui apprend que la maladie est dans son cœur. La gravité du Docteur y est bien conservée. Son pronostic est caractérisé par la main qu'il dirige vers le côté gauche de la jeune personne, intimidée d'une décision à laquelle elle n'ose souscrire & qui l'embarrasse. Un Eleve, dans un coin du Tableau, concourt à désigner la réponse de son Maître, & jette de la gaieté dans la scene. Des livres, des machines enrichissent cette composition, & peuvent satisfaire les Amateurs de la vérité des accessoires.

Dans le second, une jeune Femme fait essayer à son Epoux des lunettes qu'un jeune marchand vient lui offrir. Pendant que le premier a les yeux occupés à cet essai, le jeune galant en conte à la maîtresse. Le visage du mari est de la plus grande expression, par un sourire de malice & de bonté, comme s'il se doutoit de ce qui va se passer & vouloir bien ne le pas voir. La femme a la figure animée, les yeux pétillans : il est fâcheux que l'Amoureux n'ait pas tout le feu qu'il lui faudroit dans une situation semblable.

Le troisieme est d'une composition plus combinée, plus variée, plus difficile & plus savante conséquemment ; il représente une Mere qui, ayant surpris une Cassette, renfermant un Portrait, des Lettres & des Bijoux, fait les plus vifs reproches à sa Fille : Celle-ci, malgré l'apparence de son repentir, reçoit encore un Billet, qu'une Servante lui donne en cachette. Le Pere cherche à pénétrer les sentimens de sa Fille

dans ses yeux, tandis que la Grand' mere lit une de ces Lettres.

Tous les personnages de ce petit Drame jouent leur rôle convenablement à leur caractère, à leur âge, à leur qualité. La mere, comme de raison, a l'air le plus méchant; elle tient le Portrait surpris; elle lance un regard de courroux sur sa fille. Le pere, moins fougueux, apporte plus de sang-froid dans l'action; & veut s'assurer si sa fille est coupable, avant de la châtier. La grand' mere, indulgente, par cette raison qu'elle n'a plus de prétentions comme sa fille; chez qui le sentiment de curiosité, la dernière passion qui survive dans le sexe, domine, en lisant une de ces Lettres voudroit voir si l'amour se traite encore ainsi que de son tems. A travers l'air agnès & contrit de la jeune personne, la malice perce; on y démêle sa joie secrete, en recevant le billet doux que lui glisse la soubrette, avec la finesse, la souplesse qu'exige son rôle.

Au reste, il y a des défauts sensibles dans cette jolie composition. Le pere, qui pour se conformer au caractère que lui donne le Peintre, devoit fixer sa fille & dévoiler ses plus secretes pensées, ne semble la regarder que de côté. La jeune personne est aussi trop colossale. En général, on reproche à M. le Prince de faire ses femmes hommasses. Habitué à peindre la nature russe, il la voit partout. Ses draperies sont presque toujours dans le costume étranger; & cependant le lieu

le plus convenable pour placer des scènes de cette espèce, c'est la France; c'est à Paris, séjour de la galanterie, où se font les tours les plus ingénieux & s'attrapent si adroitement les maris & les mères.

Je voudrois pouvoir, Monsieur, vous détailler les divers ouvrages de cet Artiste. Partout il occupe, il intéresse, il donne à penser. Quelle vérité, quelle entente de la perspective & du clair-obscur, dans sa femme endormie, qu'un jeune homme veut éveiller au son de sa guitare! Quelle paillardise dans les yeux de son Buveur, qui présente de l'argent à une jeune fille! Quel recueillement, quelle onction dans sa Sainte Famille! Quelle douceur, quel repos dans une Mère allaitant son enfant, en écoutant une Vieille qui fait la lecture! Mais son Paysage d'après nature est un autre genre de travail, où il ne s'étoit pas exercé, & où son coup d'essai est un coup de Maître. Les sites sont beaux, riches & bien choisis; le devant de la scène est occupé par une pêche au filet, qui y jette un grand mouvement & lui donne lieu de lutter contre M. Vernet même.

Je n'ai garde d'oublier ce Peintre-ci, Monsieur, l'honneur de la nation Française dans son genre, & qui va de pair avec ce que les grands Maîtres y offrent de plus beau, avec les ouvrages de Guaspre, de Philippe Lauri, de Courtois dit le Bourguignon, de Claude le Lorrain. Ses quatre parties du jour, en paysages & marines, ressemblent beaucoup à d'autres

du même genre qu'il a exposés ; ce qui fait croire à bien des spectateurs que ce sont les mêmes. En voyant son *Soleil & son Clair de Lune*, on admire cet Art des reflets dans lequel il est si supérieur. Les deux autres ne sont pas d'un si beau faire : le ciel du premier, représentant la naissance du jour, est trop ardoilé.... Son chef-d'œuvre, cette année, c'est une *Marine & Paysage sur les bords de la Méditerranée*, terminé la veille même de l'exposition du Salon : composition immense, où une multitude de groupes forme autant de scènes, qui embellissent le Tableau sans en rompre l'unité.

Je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir vous parler de M. *Loutherbourg*, le digne émule de M. *Vernet*, & qu'on espéroit voir un jour l'égalier peut-être. Cet Artiste, actuellement en Angleterre, n'a rien exposé. On n'annonce qu'un seul Tableau qu'il a fait en commun avec M. *de Machy*. C'est un morceau d'*Architecture*, orné de figures & d'un embarquement d'animaux, éclairé du *Soleil couchant*. Il est très-beau ; la teinte en est seulement trop animée, & feroit prendre de loin l'action pour un embrasement. Puisque nous en sommes sur M. *de Machy*, cet Artiste continue à orner le Salon de ses Tableaux, presque tous imposans par leur magnificence, par des bâtimens d'une décoration noble & majestueuse. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine aux Tuilleries, allant vers le Pont-Tournant, le 23 Juin 1773, offrent un événement récent, passé sous nos

yeux, & dont les Spectateurs les plus grossiers peuvent admirer la vérité de la représentation. Elle est telle, que dans le groupe principal, si les ressemblances n'ont pas une perfection que ne peut comporter la petitesse des figures, le costume y supplée avec la plus grande exactitude, & chacun nommé successivement tous les personnages. Point de confusion même dans cette foule immense, dont la scène est enrichie. Le premier plan est parfaitement distinct, & l'ordonnance des diverses parties du Tableau, qui n'a que deux pieds cinq pouces de largeur, sur dix-huit pouces de hauteur, annonce un Artiste maître de son dessein, qui en a bien conçu & digéré l'ensemble & les parties différentes.

On ne peut gueres parler de *M. de Machy* sans faire mention de *M. Robert*, Peintre du même genre, mais d'une manière & d'une touche bien opposées. Le pinceau du premier est toujours riche, moëlleux, brillant; celui du second est plus sec, plus terne, plus pauvre. On prendroit l'un pour un Artiste fastueux, qui ne se plait que dans les Palais magnifiques, parmi les chef-d'œuvres du luxe, chez les Grands Seigneurs & les Princes; l'autre, pour un génie mélancolique, méditant dans la solitude, au milieu des ruines & des dévastations. Aussi est-on attristé en voyant les ouvrages de celui-ci, qui nous remet sans cesse les monumens dégradés de l'ancienne Rome, & nous atteste trop bien que rien ne résiste au tems destruc-

teur. Celui-là, au contraire, réjouit par le spectacle florissant des Arts à leur point de splendeur, par des Edifices imposans, qui semblent devoir être immortels. Tous deux, au surplus, sont d'un mérite supérieur. On a vu que M. de Machy favoit faire autre chose que l'Architecture: M. Robert prouve aussi son talent dans un autre genre. Une petite fille récitant sa leçon devant sa Mere; un enfant que sa Bonne fait déjeuner, sont des idées simples, exécutées avec naïveté; tandis que son rival, dans le Tableau dont nous avons parlé, aime encore les idées grandes & cherche à déployer la majesté de son pinceau.

Ces petits sujets de M. Robert sont dans le goût de M. Lépicié, qui soutient mieux sa réputation en ce genre que dans le genre historique. Il est du moins naturel, s'il n'est ni spirituel ni plaisant. On diroit pourtant qu'il a visé à l'épigramme dans sa *Politesse intéressée*: c'est un Chien qui fait la révérence, dans l'espoir d'avoir un morceau de pain que tient son maître. Celui-ci est un Rustre, un Porte-faix, à qui le bon sens vouloit qu'on ne donnât pas un petit gredin de Dame. Du reste, le Tableau est d'un bon ton de couleur. Dans les autres, à force de vouloir rendre les chairs vivantes, il les écorche & semble avoir oublié de revêtir ses figures de leur épiderme.

M. Huet, enchérissant sur son confrere, a proposé une espece d'énigme au public. Il lui présente un petit chien grignotant un ruban, & grattant avec ses pattes un arc, des

fleches, &c. Il prétend que c'est la *Fidélité*
 déchirant le bandeau de l'*Amour* & foulant ses
 attributs. Du reste, il n'est pas plus correct
 dans son exécution que dans ses pensées; ses
 Tableaux sans couleur ont l'air d'esquisses. On
 sent qu'avec un pareil pinceau il ne peut ren-
 dre le brillant des fleurs, la fraîcheur, le ve-
 louté des fruits, pour lesquels M. *Bellengé*
 a infiniment plus de talens, mais où triom-
 phe Mlle. *Valayer*. Cette fille admirable a
 une vérité, un savoir unique, & toutes les
 productions de la nature semblent éclore sous
 son pinceau. On remarque en outre une vi-
 gueur mâle dans son *Portrait de Madame B****,
 & une intelligence merveilleuse du clair-ob-
 scur dans son Bureau chargé d'une figure de
 marbre & de différens attributs de musique
 & de géographie. Partout sa touche est sûre,
 libre, facile & gracieuse.

Nous voilà parvenus insensiblement, Mon-
 sieur, à nos grandes richesses, à une foule de
 Portraits qui ont exercé les talens sublimes de
 nos Artistes. Deux personnages en pied, peints
 par M. *Aubri*, attirent d'abord les regards.
 L'un est *Madame Victoire*, dont la tête n'est
 point ressemblante, qui est mal assise, mais
 Tableau précieux par la vérité des étoffes.
 C'est surtout dans le second, de feu M. le Duc
 de la *Vauguyon*, Gouverneur des Enfans de Fran-
 ce, que l'Artiste a déployé toute la richesse de
 son pinceau à cet égard. L'or & l'argent y
 brillent de leur éclat: ce riche vêtement de-

dommage le spectateur, qui voit avec indignation le Portrait d'un Courtisan abhorré même par ses Eleves. Heureusement, à côté se présente celui de feu M. le Comte de Clermont, aussi en pied. Les yeux le contemplant avec intérêt, & je les ai vu mouillés de pleurs à plus d'un patriote. Il est d'ailleurs d'une ressemblance parfaite, à la taille près, un peu trop grande, à moins que l'auteur n'eût voulu caractériser par-là combien ce Prince s'étoit élevé au dessus de lui-même dans ses derniers momens. C'est le chef-d'œuvre de M. Drouais, qui a échoué absolument dans le Portrait du Roi, trop flatté, trop rajeuni, dont il a rétréci les yeux, & qu'il a dégradé par une position peu spirituelle; dans celui de Madame la Dauphine, peinte en Hébé; de Madame la Comtesse de Provence, peinte en Diane. Ces deux derniers n'ont aucun relief, & les étoffes ne font nulle illusion. Il a raté encore une fois celui de Madame la Comtesse Dubarri, qu'il nous présente aujourd'hui sous les attributs d'une Flore, flétrie & presque fanée. Il lui a donné un regard plus propre à exciter la compassion que le desir. Mais au dessus de celle-ci est un *Bambin*, caricature dans le genre de M. Drouais, & où il réussit aisément; c'est le *Cent-suisse Jules*: on appelle ainsi le fils du Duc de Cossé, que ce Seigneur avoit fait recevoir à un an dans la Compagnie des *Cent-suisse*s, dont il est Colonel. M. Duplessis se distingue toujours par des figures vivantes, qu'anime

son coloris vigoureux. L'Abbé Bossut, de l'Académie des Sciences, prend du relief sous son pinceau : il respire, & sa tête semble s'élancer hors de la toile. Des teintes trop claires sur sa soutane, lui donnent un éclat blanchâtre, qu'elle ne peut jamais avoir. Nous n'omettrons pas son Portrait de M. Boulogne, l'Intendant des finances, qui a eu la modestie de ne vouloir pas être nommé, mais qui par son nom seul mérite les hommages de la Peinture (*). Cet exemple a été suivi par M. Marmontel, qui a voulu aussi rester confondu dans la foule. On le reconnoît pour un Ecrivain, à la plume qu'il tient, plus qu'au feu dont ses yeux sont animés ; ce qui donne de l'esprit à cette tête, mais en ôte la ressemblance, l'Académicien ayant, au contraire, l'air extrêmement froid.

Une dissimulation plus prudente avoit engagé les originaux de deux Tableaux à garder l'inconnu, & même de se faire placer dans un coin obscur : mais la curiosité maligne du public les y a démêlés, & l'on a déchiffré avec surprise Me. Etienne, ancien Bâtonnier des Avocats, & M. Lucker, ci-devant Chanoine, Grand-Chantre de Notre-Dame, aujourd'hui Conseiller du nouveau Tribunal : le premier, avili par sa foiblesse, de donner lâchement, à la rentrée de son Ordre, un exemple funeste, & le second par son empressement coupable à

(*) Il descend de Louis Boulogne, Peintre illustré par Louis XIV.

prendre sur les fleurs-de-lis la place de ses Confreres. Quant au Peintre, *M. Robin*, on lui trouve la touche dans le genre de *M. Perronneau*, c'est-à-dire, grave & pesante, propre à sillonner un front de rides, à rendre les physionomies dures, maussades & rembrunies.

De tous les portraits, celui qui a le plus occupé l'attention des penseurs, c'est le *Roi de Suede*, par *M. Roslin*. Il est dans l'uniforme des Gardes du Corps, qu'il portoit au jour de la révolution, le 19 Août 1772, où il avoit donné pour signal à ceux qui lui étoient attachés, un mouchoir blanc au bras. On critique cependant l'expression de la tête, qui paroît moins libre que vuide, & ne caractérise point le génie d'un Prince qui changeoit en ce moment les destins de son Etat. Son frere, le *Duc d'Ostrogotbie*, est plus militairement figuré dans son armure guerrière. Le Comte *Stroganoff*, dans son Cabinet d'étude, est un chef-d'œuvre sorti du pinceau de cet Artiste, toujours étonnant dans son genre.

Je passe sur une quantité d'autres portraits, pour ne pas trop m'appesantir ; mais je ne puis omettre le Tableau historié de *Mlle. Coste*, Maîtresse de *M. le Maréchal Prince de Soubise*, qui fixoit les yeux par son ridicule rare. Cette Courtisane étoit représentée en Nymphé couronnant l'*Amour*, après lui avoir arraché les ailes. Son attitude en l'air, les jambes écartées, désignoit l'espece de la Nymphé ; mais les plumes sanglantes du petit Dieu dégoûtoient les amateurs, que son attitude

lubrique auroit pu exciter. Cette idée, au fond ingénieuse & très-mal rendue, est du Sr. *Renou* qui, après avoir été sifflé au Théâtre comme Poëte, vient de l'être au Salon comme Peintre. On a trouvé son ouvrage si indécent, qu'on l'a ôté depuis le jour où *Madame* est venue voir les Tableaux.

M. Pasquier, *M. Hall* & *M. Courtois*, Peintres en émail, ont chacun des partisans; mais le second l'emporte assez généralement par des carnations plus animées, des airs de tête plus ressemblans & des étoffes plus vraies.

Tel est le résultat des jugemens des Connoisseurs impartiaux sur les Peintures du Salon, auxquels j'aurois ajouté beaucoup d'autres critiques, si je n'avois voulu éviter de paroître un détracteur outré des Arts. Les éloges dont je vais combler les Sculpteurs, bien supérieurs aux Peintres, prouveront que j'aime à louer avec non moins de sincérité & que je ne suis pas moins susceptible de l'enthousiasme du beau, que du dégoût pour le mauvais & même pour le médiocre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 21 Septembre 1773.

IL est certain, Monsieur, que la Sculpture gagne prodigieusement à chaque Salon, & console de la décadence de la Peinture. Il faut

convenir aussi que celle-ci est infiniment plus difficile. Outre les parties de la perspective, du clair-obscur, du coloris, qui manquent à la première, elle est rarement dans le cas de grouper beaucoup de figures, & d'appliquer son génie aux grandes compositions des vastes machines de sa rivale. Mais son Art a ses difficultés, sans doute, & ce même coloris dont est dénué la Sculpture, sert merveilleusement aux illusions du Peintre, que soutiennent & perfectionnent la perspective & le clair-obscur bien entendus. Celui-là n'a que son ciseau pour échauffer, faire respirer, animer un marbre froid & monotone. C'est pourtant avec ce seul secours que M. Pajou lutte contre le Sr. Drouais pour le *Portrait de Madame la Comtesse Dubarri*, & l'emporte de beaucoup au gré de divers connoisseurs. Rien de si beau que ce Buste, d'une vérité, d'un charme & d'une expression uniques. Il frappe les plus ineptes par un air de volupté répandu sur toute sa physionomie: le regard & l'attitude secondent l'intention du Sculpteur: il n'est personne qui, en voyant cette figure céleste, ne lui décerne, sans la reconnoître, le rang qu'elle occupe, ne s'écrie avec M. de *Voltaire*:

L'original étoit fait pour les Dieux !

L'Artiste ne se voue pas seulement à peindre les graces, son ciseau fier atteint aux traits mâles du génie; ce qu'il prouve par le *Portrait de M. le Comte de Buffon*, où l'on re-

trouve la noblesse & la vigueur de la tête de ce Philosophe, vraiment pittoresque.

Je ne suis pas également content du *modelé* de la Statue du *Vicomte de Turenne*, qui doit être exécutée en grand pour l'Ecole Royale Militaire. Ce grand homme est dans une attitude triviale, & qui ne caractérise ni ses vertus guerrières, ni ses vertus pacifiques: d'ailleurs, sa chevelure plate peut être dans le costume du tems, mais ne contribue pas à donner un air de distinction à la figure d'un héros si mémorable.

Trois autres concurrens en ce genre n'ont pas mieux réussi. Il étoit question de faire quatre Statues pour le même lieu, propres à rappeler à la jeune Noblesse qu'on y élève, les plus fameux guerriers du siècle dernier, ou de celui-ci; & toujours, pour jouir plutôt, quatre Artistes différens ont été chargés de l'exécution. Nous venons de parler de celle du *Maréchal de Turenne*, par M. Pajou; M. d'Hués a malheureusement eu à traiter le *Maréchal de Saxe*, & le moyen de réussir après M. Pigale! de soutenir quelque comparaison avec le chef-d'œuvre de ce rival! Il peut, en échouant, se consoler par la difficulté de lutter contre un génie qui devoit nécessairement étonner & confondre le sien.

M. Mouchy paroît encore resté au dessous de son sujet, quoiqu'il n'eût pas les mêmes raisons & de craindre & de trembler; mais le *Maréchal de Luxembourg* portoit en lui-même des difficultés pour la représentation, qu'il n'a

pu

pu
Fle
pro
un
hab
de
L
ge a
son
mieu
deur
font
voit
thou
quatr
par le
née à
dans
élans
roient
L'A
d'une j
remplie
nées à
doiven
d'abon
rer le v
Dubarr
que ces
ger d'ap
tôt des
a mis b
Tome

pu surmonter. Le vainqueur de *Mons*, de *Fleurus*, de *Steinkerque*, de *Nerwinde*, plus propre à être chanté qu'à servir de modele à un Artiste, ne pouvoit que désespérer le plus habile. On remarque plus de méchanceté que de magnanimité dans sa figure.

Le *Grand Condé* prêtoit infiniment davantage au talent de *M. le Comte*. On eut cru que son ciseau, plein de force & de feu, eût mieux rendu un guerrier qui brilloit par l'ardeur, la fougue, l'impétuosité, qui caractérisent principalement notre nation; mais on ne voit pas que l'Artiste se soit pénétré de l'enthousiasme de son Héros. En général, ces quatre statues, presque toutes ressemblantes, par le costume, l'attitude & l'air de tête, tournée à droite ou à gauche, paroissent jettées dans le même moule: aucune ne se ressent des élans du génie, des sublimes hardiesses qu'auroient dû suggérer de tels hommes.

L'Académicien a mieux réussi dans sa statue d'une jeune fille, qui tient une Corne d'abondance remplie de fleurs. C'est une des *Torcheres* destinées à décorer le pavillon de *Lucienne*. Elles doivent être quatre, & du milieu de ces Cornes d'abondance sortiront des flambeaux pour éclairer le vestibule du Palais. Madame la Comtesse *Dubarri*, à qui le château appartient, a désiré que ces figures lui ressemblassent. On peut juger d'après un tel modele si ce ne sont pas plutôt des *Graces* que des *Torcheres*. *M. le Comte* a mis beaucoup de naïveté dans un petit gar-

çon qui pleure son oiseau : la douleur de cet âge y est répandue avec un charme inexprimable, & la contraction des muscles des membres indique un sentiment de colere, mêlé communément aux chagrins de l'enfance.

Deux groupes de M. Caffery détournent bientôt de ces sujets simples, & donnent à penser profondément. L'un est l'*Amitié surprise par l'Amour*. Ne le connoissant pas, elle l'embrasse avec confiance; cet Enfant la caresse & saisit le moment de la blesser d'un de ses traits. On retrouve ici le beau faire de cet Artiste, qu'on avoit admiré il y a deux ans dans sa tête d'une jeune fille. Son ciseau est pur, doux & moëlleux : peut-être y a-t-il trop de finesse dans la figure de l'*Amitié*, à qui l'on est convenu de donner un visage long, caractère de la Franchise. Le geste du Dieu a une mollesse, qui exprime sa perfidie lente & sourde. Il y a beaucoup d'accord dans cette composition, d'où résulte le repos qu'on admire dans les chef-d'œuvres de l'antique. Le modèle d'un Tombeau, monument que M. l'Abbé de Voisenon se propose d'ériger à son irréparable amie, est le second groupe qui attire l'attention du spectateur. Il est du même Artiste.

Cet Abbé, désigné sous l'emblème de l'*Amitié*, parce qu'on n'a osé le figurer sous celui de l'*Amour*, pleure sur les cendres de son *Amie* & y répand des fleurs : l'*Urne cinéraire* est posée sur un Autel; une des Muses est appuyée sur une harpe, & couronne le médaillon, qui est attaché

à une colonne funéraire, surmontée d'une casquette : la colonne est en partie enveloppée & accompagnée de cyprès ; aux pieds de la Muse sont divers instrumens de musique, un livre & un masque. Si l'on ne reconnoissoit à la figure du médaillon l'Héroïne comique, à laquelle est élevé ce sarcophage, on ne pourroit plus en douter en lisant le vers suivant :

Graces, tendre Amitié, Talens, Favart n'est plus !

Cette composition, trop chargée, trop recherchée, doit être exécutée en marbre, de trois pieds de haut, pour être placée dans le boudoir de M. l'Abbé, où elle sera beaucoup mieux qu'au Sallon. Madame Favart n'étoit pas assez recommandable, ni par son état de Comédienne, ni par ses qualités très-médiocres d'Actrice & d'Auteur, pour fixer ainsi sur elle les regards du public, & les gens honnêtes seront toujours indignés de voir un *Prêtre* reproduire sans cesse à leurs yeux le spectacle scandaleux de sa douleur impudique.

On fait plus de gré à M. Caffery de nous ramener sur le Buste d'un Philosophe précieux à l'humanité, & fait pour honorer son siècle. Il est fâcheux qu'à travers la bonté, dont les traits brillent sur cette belle figure en marbre, on y trouve mêlé un air de dédain, vrai caractère de la philosophie des *Encyclopédistes*, mais qui n'étoit point celui de l'Auteur du livre de l'*Esprit*.

Un monument érigé en l'honneur de M. le

Prince Michel Michaelowitch Gallitzin, nous rappelle du moins un Héros étranger : il est d'ailleurs traité dans la grande manière, & peut, à ce double égard, figurer parmi les chef-d'œuvres de sculpture offerts à nos yeux. Il est d'une belle simplicité, qui fait honneur à M. Houdon.

Un Génie militaire appuyé sur une Urne cinéraire éteint un flambeau : à ses pieds est un Trophée du casque, de l'épée & du bouclier de ce Prince : Des palmes, des lauriers & différentes couronnes désignent les genres de victoires qu'il a remportées. La figure, de grandeur naturelle, est appuyée sur un fond formant une pyramide, qui doit être accompagnée de deux cyprès.

Le même Artiste a exposé aussi le Buste de *l'Impératrice de Russie*. Cette belle tête, plus forte que la forme ordinaire, semble annoncer que la Nature a fait un effort pour enfanter la Souveraine immortelle qu'elle représente.

Je n'aime point l'allégorie froide & trop énigmatique de M. Boizot, chargé de la *Statue pédestre du Roi*, pour la Ville de Brest. C'est un monument que les Officiers de la Marine de ce Département veulent élever à S. M. Voici le programme de l'Auteur.

„ S. M. emploie sa force à maintenir la paix sur la terre, ce qui est désigné par une branche d'olivier qu'elle ploie d'une main sur le globe terrestre, placé à côté d'elle sur un trophée de Marine. De l'autre main, le Roi présente la gloire de l'Immortalité aux Héros marins qui s'en rendent dignes ; ce qui est caractérisé par les cou-

ronnes de laurier, unies au cercle d'or, symbole de l'Immortalité. ”

Je trouve d'une adulation extravagante que le Poëte peigne le Roi comme le modérateur de l'Europe, comme y maintenant la paix, après celle honteuse que nous avons reçue, & qui fait l'objet des plaintes de tous nos Ecrivains politiques, dans un moment où nous ne pouvons tranquilliser le Nord, agité depuis si longtems, & secourir une République alliée dont on partage les dépouilles sous nos yeux.

Quand on éleva à *Louis XIV* le fastueux monument de la *Place des Victoires*, cet orgueil, insultant pour les autres nations, étoit au moins fondé sur la vérité. Celui-ci n'est qu'un mensonge historique, dont ne pourront être dupes les Contemporains ni la Postérité.

Et par une ineptie encore plus grande, suivant l'imagination de l'Artiste, ce seroit avec sa Marine formidable que *Louis XV* en auroit imposé, lorsque depuis longtems c'est notre partie foible, lorsqu'elle a été écrasée dans la dernière guerre, lorsque la diminution de nos Colonies ne peut que la laisser dans un état de langueur inévitable!

Que M. Boizot s'en tienne donc aux jeux d'un ciseau agréable & folâtre, tels que son Groupe représentant un sujet de Bacchanale; ses deux Groupes, dont l'un l'Amour & l'Amitié; l'autre Zéphyr & Flore soutenant des corbeilles. Tous deux sont gracieux; l'exécution en est libre, facile & légère.

C'est à M. Michel Clodion d'allier les idées les plus sublimes aux plus riantes. *Jupiter prêt à lancer la foudre*; le fleuve *Scamandre desséché par les feux de Vulcain*, implorant le secours des Dieux; *Hercule qui se repose*; le fleuve du *Rhin séparant ses eaux*, sont dans le premier genre. On admire la majesté de l'un, l'expression de l'autre, l'anatomie savante du troisième, la précision du dernier. Ses bas-reliefs, dans le second genre, reposent délicieusement le spectateur frappé de ces grands sujets.

Nos Sculpteurs n'ont pas moins bien réussi dans les matieres de dévotion. Le *Saint-Bruno en priere*, exécuté par M. Gois pour la Chartreuse de Gaillon, est digne de figurer à côté de ce que nos fameux Artistes offrent de plus beau en ce genre. J'ai vu nos petits-maitres, nos femmes vaporeuses détourner promptement leurs regards de cet austere pénitent, dont l'expression forte leur serroit trop le cœur. Il n'est pas possible de porter à un plus haut point la macération du visage, le desséchement des mains, le recueillement de l'ame, ainsi que celle des accessoires. Le sculpteur a eu soin d'éviter dans la robe la grandeur & la dureté des plis; il n'y a laissé que cette roideur essentielle à l'étoffe grossiere d'un pareil Cénobite.

Le *Martyre de St. Barthelemi*, morceau de réception de M. Bridan, lui fait infiniment d'honneur. Dans ce groupe en marbre, l'Artiste, pour ménager la délicatesse du spectateur, a choisi le moment où le Bourreau attache sa

victime. La souffrance de son attitude violente & forcée est déjà peinte sur la physionomie de la dernière, où l'on voudroit démêler davantage un air de résignation & ne pas le confondre avec celui d'un suppliant qui implore la pitié. Du reste, l'ame atroce du premier se peint à merveille sur sa figure ; les détails sont traités sagement ; la corde est parfaitement imitée, soit lâche, soit tendue ; l'effort de l'Exécuteur, la compression des chairs, tout cela est très-bien rendu.

Non loin de ce morceau est une vaste machine qui, au premier coup d'œil, paroît présenter un assemblage de massacres de la même espèce, mais qui ne sont que des amputations salutaires d'un Art auquel le monument est consacré. C'est un Bas-relief, qui doit être exécuté en grand dans la largeur de 31 pieds, aux modernes Ecoles de Chirurgie.

Le Roi en ordonne la construction. Sous l'emblème de la Santé, la Chirurgie, accompagnée de la Prudence, de la Vigilance & d'un Génie, présente à S. M. le plan du nouveau bâtiment. Autour d'elle sont Minerve & la Générosité. On voit au bas des groupes de malades & de blessés.

Ce grand ouvrage est de la composition de M. Berruer, & ne fait pas moins d'honneur à son génie qu'à son exécution. L'action principale attire d'abord les curieux ; l'allégorie en est simple, juste, riche & expressive. On auroit pourtant désiré plus de noblesse dans la figure du Monarque. Les groupes

accessoires sont plus ou moins dégradés, suivant les regles de la perspective. On trouve dans toutes de la netteté, de la variété, & il en résulte un ensemble, partie la plus difficile des ouvrages compliqués.

A la suite du travail qu'exige le développement de ce Poëme étendu, on se délasse de nouveau avec M. Monot. On rit de sa *Tête de Bacchante*, ornée de feuilles de lierre & de raisins, bien propre à inspirer la joie. Son Génie du *Printemps* qui enchaîne de fleurs le signe du *Eélier*, est une image aussi poétique & plus noble, plus gracieuse. *Vénus dérobant l'arc de l'Amour* est un sujet plus froid, d'ailleurs, entortillé & sans expression, du moins quant à la figure principale. Mais l'amateur admire la pureté du faire, les beaux contours du corps de la Déesse, les formes moins précises & plus molles de l'Enfant.

M. Tassaërt a exposé vers le milieu du Salon un groupe colossal & allégorique. C'est la *Population*, représentée sous la figure de *Pyrrha*. De petits enfans, éclos des pierres, qu'elle a jettées, l'entourent dans différentes attitudes. L'un d'eux élève les mains; il annonce les premiers besoins de la subsistance; il semble demander la pierre que la mere commune du genre humain va lancer derriere elle pour produire un nouvel être, premier instinct de la Nature affamée, qui se jette indistinctement sur tout ce qu'elle rencontre. Cette imagination est grande. Peut-être la figure de

de *Pyrrha* est-elle trop délicate, pour sa taille & pour le rôle qu'elle joue, mieux caractérisé par une femme vigoureuse.

Quatre Bustes terminent cette superbe collection, & par le grand intérêt dont ils sont, ne laissent point aller le spectateur sans lui laisser de quoi penser & réfléchir. Le premier est M. *Capperonnier*, de l'Académie des Belles-Lettres; Savant, dont l'Artiste, par une attention qui a l'air d'une charge, a voulu, sans doute, désigner le genre d'érudition, en le drapant comme un Empereur Romain.

M. de la Lande est à côté, & le Sculpteur a tourné à son avantage la figure de singe de cet Astronome; il l'a transformée en un rire spirituel & fardonique, très-analogue à la terreur générale qu'il nous avoit imprimée; en abusant de notre crédulité trop confiante dans ses connoissances du globe céleste, il semble se moquer encore du public.

L'Auteur du Buste de M. *Diderot*, en nous le reproduisant une seconde fois, veut peut-être nous dédommager de l'absence de ce savant & ne pas nous laisser refroidir sur son compte. (*)

On admire enfin l'air de tête de M. d'Au-

(*) Il est en *Russie*, & l'on ne sait s'il en reviendra. M. *Diderot*, en annonçant au Duc de la *Vrillière* le projet de son voyage en *Russie*, lui dit qu'il espéroit que S. M. ne le trouveroit point mauvais: „Point du tout,” lui répondit le Ministre; „on vous permet même d'y rester.”

vergne, un des Directeurs de l'Académie Royale de Musique, grand compositeur lui-même. Il est dans l'attitude d'un homme qui écoute, & l'on ne pouvoit mieux exprimer son genre d'étude. La tête, d'ailleurs très-pittoresque, est parfaitement ressemblante.

Vous voyez, Monsieur, par cette description de la Sculpture dont, pour ne pas être trop diffus, j'omets beaucoup de morceaux estimables, que nos richesses en ce genre augmentent journellement; que des Artistes célèbres s'y reproduisent en foule & réparent, autant qu'il est possible, le vuide des Peintres.

La Gravure monte considérablement aussi: une multitude de chef-d'œuvres de cette espèce orne le Sallon; mais comme ils sont presque tous connus, & par les sujets dont ils sont des copies, & par la publicité qu'ils ont déjà, nous ne ferons mention que des dessins destinés à être gravés, de M. *Beauvarlet*: ils n'en ont besoin que pour les multiplier autant qu'ils le méritent, il n'est pas possible que le burin fasse rien de plus doux & de plus fini.

Les Médailles de M. *Duvivier* sont un autre genre de travail, où la nation se distingue de plus en plus. Celles-ci, dont quelques-unes, allégoriques & composées, ont la légèreté, la netteté, la correction du dessin le mieux terminé.

Par une autre illusion, l'aiguille le dispute aujourd'hui au pinceau, & les connoisseurs trouvent les Portraits en buste du Dauphin,

de l'Empereur & de l'Impératrice-Reine, exécutés en tapisserie par le Sr. *Cozette* fils, bien supérieurs à ceux sur la toile du Roi, de Madame la Dauphine & de Madame la Comtesse de *Provence*, placés à côté d'eux.

J'aurois bien désiré, Monsieur, que les Architectes eussent présenté des plans pour la nouvelle Salle de Comédie (*). C'étoit un sujet d'émulation digne d'eux & d'un concours proposé à cette occasion. Le seul M. de *Wailly*, membre aussi de l'Académie de Peinture, a exposé le modèle d'un escalier, exécuté chez M. le Marquis de *Voyer*, aux *Ormes*, & appareillé en petit de toutes ses pièces en coupe, comme dans l'exécution. On en a admiré la grace, la légèreté, la hardiesse. On le diroit soutenu en l'air : il n'a d'autre défaut que d'inspirer au coup-d'œil une sorte de crainte d'y monter. L'Artiste est certainement un des hommes qui annoncent le plus de génie en Architecture, le

(*) Depuis les détails connus sur le projet du Sr. *Legon*, une autre intrigue l'a fait rejeter. Par Lettres patentes enregistrées au nouveau Tribunal le 19 Août dernier, la Salle de la Comédie Française doit être construite sur les terrains de l'ancien hôtel de *Condé*. C'est le Sr. *Moreau*, Architecte de la Ville, qui est chargé de l'exécution. Mais comme ce sont les troisièmes Lettres patentes expédiées sur cet objet ; que la Ville réclame contre l'augmentation de dépense énorme que doit occasionner cette construction ; que le Sr. *Moreau* n'a pas encore tracé une ligne de son plan & que le local offre des inconvéniens qu'on ne peut vaincre, on espère que ce n'est pas encore le dernier mot du Conseil.

plus propre à contribuer à ses progrès, sensibles aussi dans une foule de monumens qui s'élevent de toutes parts.

J'ai l'honneur, &c.

ANNÉE MDCCLXXV.

LETTRE PREMIERE.

Paris, le 7 Septembre 1775.

LE Salon, Monsieur, attire cette année la même affluence de monde que de coutume; mais c'est moins à raison des chef-d'œuvres qu'il présente, que par suite de la routine, de l'oisiveté & de cet empressement avec lequel la foule se porte toujours où elle en voit. En effet, dès qu'on est entré dans ce lieu, l'on trouve les Spectateurs froids & distraits se regarder, plutôt que les ouvrages dont il est enrichi, qui ne produisent aucune sensation sur leur ame. Il est rare que dans cette multitude de Tableaux, quelqu'un du moins ne charme pas l'ennui d'un peuple léger, ami de la nouveauté, à qui son excessive curiosité a mérité l'épithete burlesque & caractéristique de *Baudaud*. Ne pouvant donc juger cette fois des meilleures choses par celles qui fixent le plus l'attention générale, je vais suivre l'ordre des machines, dont les plus vastes ne sont pas toujours les meilleures, mais qui du moins en im-

posent au premier coup d'œil par leur volume. Tel est le Tableau de M. Robin, Agrégé, qui s'étoit distingué, il y a deux ans, par un début, dont la composition, défectueuse à bien des égards, annonçoit un Artiste dans les bons principes & doué d'un vrai talent. Il soutient aujourd'hui nos espérances, quoiqu'il ne les remplisse pas encore. Son sujet est *la fureur d'Atys*. Voici comme il l'explique lui-même.

„ Cybele ayant découvert qu'*Atys*, le Grand-
 „ Prêtre de ses Autels, lui faisoit infidélité
 „ pour la Nymphé *Sangaride*, suscite contre
 „ elle *Alecton* ; cette Furie secoue son flambeau
 „ & ses serpens sur la tête d'*Atys* & excite en
 „ lui un si furieux délire que prenant sa Ma-
 „ tresse il la poignarde. *Celenus*, Roi de Phry-
 „ gie, est irrité de cette vengeance horrible.
 „ Le Peuple, les Sacrificateurs sont effrayés :
 „ les Amours & les Plaisirs s'enfuient. ”

Ainsi, d'après cette exposition, la victime, sur laquelle le poignard est levé, doit marquer sur son visage, à la fois, la surprise, la tendresse & l'effroi : il faut que celui du Sacrificateur soit allumé de la fureur qu'excite le courage à la vue d'un ennemi cruel & menaçant : on s'attend à voir sur la figure de la Déesse une jalousie motivée, réfléchie, mêlée d'une secrète & affreuse joie, en contemplant le succès de sa vengeance. Quant à la Furie, elle brûle elle-même de tous les feux dont elle embrase le coupable parjure ; & le Monarque, dans son indignation, la manifeste à

coup sûr par quelque geste clair & expressif.

On peut reprocher au Peintre d'avoir manqué ces diverses passions ; elles ne sont qu'ébauchées, pour ainsi dire, sur les figures. Il a choisi le moment de l'action, où le délire du Grand-Prêtre devoit être le plus marqué, & il s'en faut que son sang soit dans l'effervescence bouillante d'un semblable état. Ses veines ne sont point gonflées ; ses cheveux ne se hérissent pas ; ses regards n'étincellent aucunement. L'attitude & l'air de la Nymphé sont mieux rendus : mais par un défaut de sens commun, ses femmes, entre les bras desquelles elle se rejette, bien loin de la soustraire au coup qui la menace, ou de chercher à le parer, semblent l'y présenter en la supportant. On voit quelque colere dans le maintien de *Cybele* excitant *Alecton*, bien éloignée, sans doute, de celle d'une femme & d'une Déesse outragée dans ce qu'elle a de plus sensible. La fureur, ame de cette scene atroce, n'est pas assez sentie, & le courroux du Monarque n'est que celui d'un simple spectateur, ému d'un crime qu'il voit commettre, & non d'un personnage puissant, obligé & capable de le réprimer. Je ne parle point des *Amours* & des *Plaisirs*, qui s'envolent en gambadant dans les airs, image puérile dans cette composition tragique, où tout respire le sang & l'horreur. Du reste, plan bien entendu, ordonnance nette. On y admire un Artiste, maître de son sujet, qui rend son esquisse avec la même précision qu'il

l'a conçue. La plus mauvaise partie du Peintre est, sans doute, le coloris. Les chairs de *Sangaride*, celles de *Cybele*, celles des *Amours* & des *Plaisirs* sont du même ton, c'est-à-dire jaunâtres & mollasses. Les accessoires ne sont pas mieux traités. Le fond, qui pourroit être enrichi d'une Architecture noble, grande & imposante, est triste, & ne présente aux yeux qu'un local mesquin, au lieu d'un temple immense ou d'un palais magnifique. Les draperies sont ternes, & le vêtement même du Monarque n'a pas cet éclat qui, au défaut d'autre acte plus auguste, devoit du moins le faire distinguer. Je pourrois m'étendre davantage sur ce Tableau; mais l'article étant déjà fort long, je me contenterai de justifier la sévérité du jugement sur le mérite de l'Artiste, digne d'être critiqué: ce qu'on ne peut pas dire de tous.

M. *La Grenée* le jeune doit être excepté de ce nombre. Je veux parler de son morceau de réception à l'Académie, dont il résulte déjà un grand préjugé en faveur de l'ouvrage. C'est en effet un chef-d'œuvre d'érudition pittoresque. On y admire, qu'on me passe le terme, tous les tours de force de l'Artiste. Aussi est-il plus propre à mériter à son auteur les éloges des gens du métier, des profonds connoisseurs, que du vulgaire, des amateurs délicats, ou des simples gens de goût. Son sujet donné ou choisi étoit *l'Hiver*: il a fallu le rendre poétique, l'animer par une fiction. Le Peintre a placé pour son

groupe principal, *Eole* déchaînant les vents; ce qui n'est que la cause & non l'effet de la saison rigoureuse, dont il avoit à décrire l'engourdissement & les horreurs. Afin de mieux développer cette idée génératrice, il a mis sur le devant du Tableau le *Temps* endormi, accessoire faux, puisque ce Dieu fugitif, toujours le même dans sa mobilité, ne s'assoupit jamais. Il prétend, par son inaction, indiquer celle de la Nature. Mais ces Divinités différentes dans la Hiérarchie du Paganisme, ont chacune leurs fonctions & ne peuvent se prendre l'une pour l'autre. C'est donc dérouter le spectateur, mettre son esprit à la torture & lui proposer une énigme à deviner, encore dont le mot n'est pas juste. La clarté est essentielle à tout ouvrage, & l'on se fatigue de regarder, comme de lire, ce qu'on n'entend point. Les autres accessoires sont plus vrais. Les fleuves, suspendus dans leur course, sont ingénieusement exprimés par les eaux qui se glacent en sortant de l'urne qu'un d'eux tient à la main. Des arbres, dont les branches n'ont plus de feuilles; des montagnes, dont les sommets sont couverts de frimats, perfectionnent & complètent le plan de cette scène sombre & silencieuse. Les vents seuls, en sortant de leur caverne, aux ordres du Dieu, y jettent du mouvement & la troublent, pas autant qu'il le faudroit, sans doute. Leur impétuosité qu'a si bien exprimée Virgile, le *quâ data portarum*, ne se distingue ici que par la bouffissu-

re des joues, image naturelle & devenue triviale à force d'être répétée. Il n'est point de barbouilleur qui ne l'emploie. C'est donc sur d'autres attributs que le génie devoit s'exercer; le développement du corps, les efforts pour s'échapper, leurs mugissemens, leurs chocs, pouvoient fournir des tournures plus hardies, des pensées plus élevées. Je desirois plus de majesté dans *Eole*, Dieu secondaire, il est vrai, mais relativement à l'action qu'il ordonne, à l'empire qu'il va exercer par ses esclaves fougueux sur la nature entière. A ces défauts de composition près, ce Tableau est bien supérieur aux autres, pour les connoissances de l'anatomie & de la perspective, pour le clair-obscur, pour les touches fortes, larges, savantes, les profils, les attitudes vraies & variées. Les arbres sont bien de la saison; l'œil s'enfonce dans la profondeur de l'urne, & le coloris morne de l'ouvrage imprime à l'ame la tristesse qu'on éprouve dans les jours nébuleux de l'hiver.

Il faudroit que le morceau en opposition de celui-ci produisît un effet contraire, puisqu'il représente l'*Eté*; que les yeux éblouis, brûlés des feux d'un ciel ardent, se reposassent sur une verdure douce, ou fussent rafraîchis par la vapeur des eaux; que la terre gercée, les plantes desséchées, les hommes languissans, les animaux halétans remplissent cette scene, où tout périroit sous les fureurs dévorantes de la canicule. Qui le croiroit! A ces grandes &

poétiques idées l'auteur a substitué un hiéroglyphe obscur, une allégorie platte & mesquine. Il représente ce signe malfaisant sous la forme vulgaire d'une *Canicule*, c'est-à-dire d'une petite chienne, dont la gueule vomit quelques traits de flamme enfumée. Au dessus est un gros vilain Zéphyr. Il lui darde, pour la rafraîchir, des jets d'une vapeur épaisse, qui ne semble gueres plus suave que celle exhalée par l'animal pestilentiel. Et l'on appelle cela de la Peinture ! Et l'Académie admet au rang de ses membres pour l'histoire, un homme qui n'a pas plus d'invention ! Car il est bon que vous sachiez que ce Tableau est aussi le morceau de réception de M. du Rameau ; preuve de l'indulgence des Maîtres, & que l'admission d'un Agrégé ne suppose pas toujours un chef-d'œuvre de sa part. Il y a pourtant de meilleures parties dans cette composition, dont tous les détails ne sont pas aussi pauvrement traités. L'auteur suppose que *Cérès* & ses compagnes implorent le Soleil & attendent, pour moissonner, qu'il ait atteint le Signe de la Vierge. *Pbébus* est dans son char ; il remplit son cours ; il y a de la légèreté, quelque chose d'aérien dans cette machine : mais ni le char ni les chevaux ne répondent à la description brillante & rapide qu'on en trouve dans *Ovide*. L'attitude de *Cérès*, l'ordonnance de ses Nymphes, couchées & rangées sur le devant du Tableau, sont ce que l'on aime le mieux. Les regards se promènent à travers cette multitude de têtes,

& nulle confusion ne leur forme obstacle. Pour le Ciel, dont les teintes étoient si essentielles dans un pareil sujet, il est du plus vilain jaune. Un mauvais plaisant a prétendu que le Peintre avoit certainement eu pendant son travail un débordement de bile, qui avoit gâté son ouvrage & dont il n'avoit pu effacer les vestiges. Il faut s'arrêter pour ne pas lui occasionner quelque nouvel accident.

C'est une chose remarquable, Monsieur, que le défaut général des Peintres, d'affectionner une couleur, au point d'en imprégner toutes leurs productions, & d'en répandre des nuances jusques sur les objets qui en seroient le moins susceptibles. En effet, si M. du Rameau semble disposé à voir jaune, on reproche depuis longtems à M. *Vanloo* un coloris ardoisé ou plombé, & ce goût se manifeste plus que jamais dans quatre grands Tableaux où il domine spécialement, quoique les lieux, les heures du jour & les scènes en soient très-différens; car ils sont destinés à former une suite, & peignent le partage de la vie d'une Sultane. Au premier, c'est la *Toilette*. Au second, elle est servie par des *Eunuques noirs* & des *Eunuques blancs*. Le troisieme la représente commandant des *Ouvrages aux Odalisques*. Enfin une *Fête champêtre*, donnée par les *Odalisques*, en présence du *Sultan* & de la *Sultane*, occupe le quatrieme. Ces Tableaux pour le (feu) Roi, & destinés à être exécutés en *Tapissierie*, avoient, à ce qu'on prétend, été commencés

sous les auspices de Madame la Comtesse *Durbarri*. La Sultane Française cherchoit à s'y reproduire aux yeux de son auguste Amant, sous un costume étranger, afin de fixer son attention de toutes manières. Auquel cas on pourroit reprocher au Peintre de n'avoir pas attrapé la ressemblance. Peut-être aussi regarde-t-on comme un défaut, un trait de politique de sa part : il seroit, au contraire, adroit à lui d'avoir soustrait aux regards de leurs Majestés actuelles, une tête qui ne pouvoit leur être qu'odieuse. Du reste, il remplissoit parfaitement les intentions de l'Ordonnatrice, en lui donnant cet air de langueur & d'abandon, si propre à inspirer la volupté. Malheureusement il s'y trouve mêlé un air de nullité & d'ennui, qui détruit en partie ce sentiment. Du reste, des figures charmantes réveillent de toutes parts l'attention dans ces diverses scènes, raniment les desirs du vieillard le plus flétri. On croit moins voir des *Odalisques*, c'est-à-dire des Esclaves, que des *Houris*, des minois célestes échappés du Paradis de *Mahomet*. On ne se lasse point de considérer ces beautés ; mais comme la Critique cherche à mordre sur tout, les dénigrans les trouvent toutes jettées dans le même moule, pour la physionomie, la taille, la carnation, pour les formes *Parisiennes*, que ne devroient point avoir des femmes *Grecques*, *Georgiennes*, *Circassiennes*, &c. Quoi qu'il en soit, & de quelque part qu'elles

viennent , j'ai observé qu'elles plaisoient fort aux Spectateurs , nationaux ou étrangers ; qu'ils en ressentoient une émotion vive , une forte sensation , & qu'ils ne quittoient qu'avec peine cet assemblage d'un sexe ravissant. Il est fâcheux que dans ces Tableaux , toutes les draperies soient manquées ; que les étoffes ne produisent aucune illusion , & que les détails n'en soient pas traités avec la magnificence de coloris qu'ils mériteroient.

M. *Vien* semble avoir voulu arrêter les desirs d'une concupiscence dangereuse à la vue des Tableaux ci-dessus , en offrant le sien de la *Magdelaine*. Il l'a représentée dans sa pénitence , le visage flétri par la débauche ou par les macérations , ne conservant plus que les restes d'une beauté usée : une tête de mort à côté d'elle , augmente les idées noires & affligeantes que fait naître la péchéresse. Je ne m'arrêterai point sur cette composition , la même au fond que celle du *Battoni*. Celui-ci l'a maniée trop supérieurement , & son ouvrage , exposé dans la superbe galerie de *Dresde* , est connu de tous les amateurs. Le morceau suivant , plus neuf , plus original , est digne de remarque à quantité d'égards. Il exige une notice circonstanciée.

Il s'agit encore de *Saint - Louis* , représenté en tant de façons il y a deux ans. L'Auteur en a imaginé une dernière. Je ne connois point assez la Légende , & surtout la *Légende dorée* , pour savoir d'où il a tiré son sujet. Mais il est question d'un miracle , qui n'est pas de la plus

grande espece. Aussi aucun des témoins n'en paroît-il étonné. Quant au Monarque religieux, cela devoit être. Il étoit, disoit-il lui-même, suivant ses pieux historiens, animé d'une foi si vive envers la sainte Eucharistie, que *Jesus-Christ seroit descendu en chair & en os sur l'Autel, qu'il n'auroit pu croire plus fermement au Mystere.* Son indifférence n'est donc un défaut qu'aux yeux des prophanes peu instruits de la vie du Saint Roi; elle est dans son caractère donné: ç'auroit été un trait de génie du Peintre, s'il l'eût fait contraster avec la surprise, l'enthousiasme des autres spectateurs, qui se réduisent pourtant à la Reine, à quelques Pages, à un Acolyte du *Thaumaturge*, à un Officier du Palais, au lieu d'une foule immense qu'auroit exigé la scene; car un prodige étant destiné à frapper les yeux stupides de la multitude, à convaincre les incrédules, ne sauroit s'opérer avec trop d'éclat: il doit se passer dans la plus grande publicité. Il est vrai que celui-ci est une faveur spéciale, une œuvre familière, pour ainsi parler, & de prédilection, intéressant uniquement le Prince & son auguste race; inintelligible en outre dans l'explication du faiseur. Quel est donc ce miracle? Le voici: „ St. Thibault (de la mai-
 „ son de Montmorenci) offre au Roi *St. Louis*
 „ & à la Reine *Marguerite de Provence*, une
 „ corbeille de fleurs & de fruits, dans laquelle
 „ il s'élève, *par miracle*, onze tiges de lys.
 „ Le Roi n'avoit pas encore d'enfans: St. Thi-

„ bault lui prédit par cet emblème qu'il en au-
 „ roit onze, & par la tige qui s'élève le plus
 „ haut, lui désigne *Robert*, Chef de la Mai-
 „ son de *Bourbon*. ”

M. Vien a grand soin d'observer que ces ti-
 ges s'élèvent par miracle, dans ce siècle des
Comus & des *Jonas*, où tant d'innocens ma-
 giciens nous montrent des choses bien plus in-
 croyables, où ce ne sont plus depuis longtems
 les Grands Seigneurs qui font des merveilles,
 mais les suppôts obscurs d'un parti qui veut
 béatifier quelque benêt de sa cabale. Quoi
 qu'il en soit, sans tourner en dérision le choix
 d'un sujet qui n'est point si gauche, puisque
 le Tableau est destiné à être placé dans la Cha-
 pelle du petit *Trianon*, sous les yeux de la
 branche regnante, qu'il doit flatter; il faut
 convenir que sa composition, quoique froide,
 est sage & bien entendue, comme tout ce qui
 sort du pinceau de l'auteur; qu'il y a du colo-
 ris, de l'harmonie dans son œuvre, un beau
 faire, une touche pure & correcte. On trou-
 ve un défaut de perspective dans le Page qui,
 portant la robe de la Reine, en doit être plus
 voisin, & semble, au contraire, dans un loin-
 tain trop dégradé, trop ombré. On voudroit
 que le Roi se remarquât par la splendeur de ses
 vêtemens. Mais outre que *St. Louis* étoit
 modeste, sans doute il voyage en ce moment
 & visite le couvent du Saint, qu'à ses entour,
 on juge un Abbé croisé, mitré, jouissant des
 titres honorifiques de l'Episcopat. Enfin le

matériel même du miracle, objet premier de cette peinture, n'est pas assez distinct. Les Lys, quoique bien dessinés, ne ressortent point autant qu'il le faudroit; on ne peut pas les compter, & la tige supérieure, le point éminent du prodige, ne se détache pas, ne s'élance pas superbement, ainsi que je le desirerois.

Un troisieme Tableau du même Peintre, qui n'est pas sans mérite, perd trop malheureusement à la comparaison de l'original. C'est *Vénus blessée par Diomede*. Mars la recueille & la fait monter dans son Char. Quand on tire un sujet d'*Homere*, il faudroit avoir son génie, & surtout sa chaleur, si c'est pour transmettre sur la toile le Dieu de la guerre. Je vois à sa place un jeune militaire, qui n'a rien d'imposant que son armure dorée & ses vêtemens éclatans. Ses chevaux n'ont rien de fougueux ni d'ardent. *Iris*, qui en tient légèrement les rênes, est contre le costume & dans l'in vraisemblance poétique, ainsi que les Amours, se jouant des Courriers; ce qui confirme combien ceux-ci sont doux, benins & maniables (*).

Les

(*) On pourroit croire que c'est le Char de *Vénus*: alors il devroit être enlevé par des Colombes & non par des Chevaux: autre défaut de costume. L'explication du Peintre même amphibologique ne leve pas le doute. Il s'exprime ainsi: „ *Vénus* blessée par *Diomede*, à la guerre de *Troye*, *Iris* descend du ciel pour la tirer du champ de bataille, & *Mars* l'aide à monter dans son Char pour la conduire sur l'*Olympe*”. On juge que, grammaticalement, le *on* devroit se rapporter à *Mars*.

Les Enfans aîlés ne devroient-ils pas au moins être effrayés de voir couler le sang de leur Mere, en admettant que le spectacle du combat ne les eût pas déjà mis en fuite, loin de ce lieu de carnage horrible. C'est ainsi qu'on sacrifie le bon sens à des idées riantes, à des images gracieuses, qu'on croit devoir faire contraste, & qui choquent sur le champ un esprit juste, saisissant les convenances du plan & de l'ensemble.

A ces premiers Maîtres de l'Ecole François actuelle dans le genre de l'histoire, il ne faut pas oublier, Monsieur, de joindre M. *Brenet* qui, sans exceller pour l'invention, remporta la palme au Sallon dernier, pour le mécanisme de l'Art, au gré des faiseurs les plus experts. Je passerai légèrement sur ses trois grands Tableaux de dévotion : sur son *Affomption de la Ste. Vierge*, où la Mere de Dieu, bien posée dans les airs, acquiert déjà cette légèreté, ce phantastique, cette pénétrabilité des corps divins : sur son *St. Pierre & St. Paul*, dont j'aime les têtes bien caractérisées, par l'air humilié du Rénégat & la confiance audacieuse de l'Apôtre des Gentils : sur la *Résurrection de Jésus-Christ*, remarquable par un des Gardes du Sépulchre, étendu sur le devant du Tableau, frappé, confondu, atterré de surprise, & dont la vérité, saillante dans la chute, l'attitude, l'immobilité, sautent aux yeux du passant le plus distrait. Ces sujets, maniés & remaniés cent fois, ne peuvent que

res être que des copies; il faudroit la hardiesse d'un génie unique pour les traiter aujourd'hui avec supériorité. Je m'attacherai au morceau de l'Artiste en question où il a pu briller davantage; je le suppose tiré de sa *Minerve* & il lui fait honneur, d'autant qu'il n'étoit point aisé à composer, par la confusion des objets à réunir & à grouper ensemble.

On peut se rappeler le trait de l'histoire naturelle de *Pline*, concernant un Affranchi cité à Rome devant un Edile. Il étoit accusé de magie, parce que ses récoltes étoient plus abondantes que celles de ses voisins. Il comparoit; il amène avec lui sa femme, sa fille, des bœufs gras & vigoureux; il étale ses instrumens d'agriculture: *Romains*, dit-il au Peuple étonné, *voilà mes sortilèges; mais je ne puis apporter avec moi dans la place publique, mes soins, mes fatigues & mes veilles.* Tel est le fait qu'a choisi l'Artiste pour l'exprimer sur la toile. Il faut convenir qu'il l'a bien digéré; qu'on y trouve une ordonnance nette, claire & distincte; qu'il y a de l'unité & que le personnage principal s'annonce parfaitement, quoique le Magistrat par son vêtement, par son tribunal élevé dût d'abord provoquer les regards, à raison de cet appareil imposant pour la multitude. Mais la noblesse, l'action de la figure de l'accusé, le mouvement qui regne en celle-là seule, réparent l'erreur qu'occasionne nécessairement le costume des fonctions & de la dignité de l'Edile. Il ne manque dans cette composition,

suivant moi, que les accusateurs, épars sans doute dans la foule du Peuple, mais que je voudrois discernar à la confusion dont leurs visages seroient couverts, tandis qu'on ne remarqueroit sur les autres que la surprise mêlée de joie, en voyant un innocent triompher avec autant d'avantage. Les gens minutieux s'arrêtent encore à un léger défaut de bien-séance, de propreté ; c'est que les animaux leur offrent le derriere. Du reste, trop de repos, point de coloris, pas assez d'empatement ; ce qui en ôte tout le relief, empêche les meilleurs effets de ce Tableau précieux pour le sujet, en ce moment surtout, où l'Agriculture & l'Economisme sont dans la plus haute vénération. On est fâché d'apprendre qu'il soit destiné à orner le Palais d'un Ex-Ministre abhorré, dont l'ame atroce n'est point propre à goûter les douceurs, à s'ouvrir aux leçons de cette scene instructive : il seroit infiniment mieux placé chez le Ministre actuel des finances, fait pour aimer la nature, en connoître les ressources, & favoriser un art utile, le premier des arts.

Il faut avancer, Monsieur, & je passe à M. la Grenée l'aîné, d'un pinceau moins fécond cette année, mais toujours suave, doux, naïf & vrai. Aussi n'est-il jamais mâle ni nerveux ; c'est ce qui l'empêche de bien rendre les grandes idées, les compositions fortes. Par exemple, dans son *désespoir d'Armide*, qui n'ayant pu se venger de Renaud veut se tuer,

la pâleur du visage du héros arrêtant le bras de son amante , annonce bien le spasme de son ame; mais j'aurois aussi voulu que pour contraster , le Peintre eût enflammé le visage de l'Héroïne au plus haut degré. Le sang paroît se retirer de ses veines , ainsi que chez son Amant. Ici , c'est la marque de l'effroi qu'il ressent , en lui voyant le bras levé pour se frapper : là , il pourroit être l'expression de la colere; mais dans les ames nobles , élevées & courageuses , cette passion se manifeste par la rougeur. La colere blême est l'indice d'une ame basse , vile , disposée à la trahison. Son *Apollon*, dont la *Sibylle* obtient de vivre autant d'années qu'elle tient de grains de sable dans sa main , est froid. On ne fait pourquoi il en fait un beau brun , ou plutôt , sans doute , il n'est pas assez ignare dans le costume pour commettre une pareille faute. Quant à l'*Amour* , qu'il nous peint roux , dans un de ses Tableaux de ce Dieu avec *Psyché* , il est plus difficile de l'excuser. Ces derniers sujets , vraiment amoureux , ont de l'expression. Sa *Pallas* en manque absolument : c'est un beau corps de femme galante , à sa toilette , vaine , oisive , distraite , ou plutôt ne songeant à rien ; c'est , en un mot , comme beaucoup de cette espece , un corps sans ame. Eh ! quelle noble pudeur , quelle majesté austere ne falloit-il pas imprimer sur le visage de la Déesse , dans un moment où elle punit de cécité la curiosité téméraire du fameux devin *Tiresias* ? Sa *Fidélité* , sa

Sincérité, groupées ensemble, font deux jolies figures. L'air futé cependant de celle-ci est faux, &, en lui donnant plus de piquant, contrarie le sujet. La *Candeur*, la *Douceur*, sont deux pendans vagues & de fantaisie, qu'on peut prendre indifféremment l'un pour l'autre & qui seront aussi justes. En général, tous les Tableaux de M. de la Grenée n'étant point caractérisés par des passions prononcées & variées, semblent d'une même palette. De superbes femmes, un peu lourdes, comme celles de *Rubens*; des corps d'hommes bien dessinés, mais participant trop aux formes gracieuses & arrondies des premières, rendent sa manière toujours agréable & jamais savante: tous ses détails sont traités avec la même grace. C'est un Peintre dans le génie françois, si jamais il en fût.

En voilà, Monsieur, beaucoup trop sur les Tableaux d'histoire, dont le Catalogue auroit été plus court, si je n'avois fait mention que de ceux admirables pour le génie, ou distingués par quelque partie perfectionnée à un certain point aux yeux des Artistes. S'il étoit permis de s'égayer aux dépens de ces Messieurs, il y auroit de quoi rire sans doute. Je vous parlerois surtout des Anges, répétés dans différens Tableaux, tous très-comiques, très-ridicules. Il faut que ce soit une Intelligence bien difficile à rendre. Je vous ferois voir celui de M. de *Taraval* dans son *Assomption de la Vierge*, qui semble donner galamment la main à la Mere de Dieu pour la conduire dans les

airs ; de celui de M. *Renou* dans son *Annonciation*, qui serre les fesses comme s'il étoit poursuivi par un Jésuite ; de celui de M. *Martin*, exhortant à la mort la *Magdelaine* d'une façon si persuasive, qu'on croit entendre ce Capucin, non moins éloquent, auquel le patient proposoit de vouloir bien prendre sa place au souper céleste, dont il lui faisoit la splendide description. Mais il faut ménager les talens, quoique médiocres, surtout lorsqu'ils sont modestes. D'ailleurs, le moyen de plaisanter sur des sujets aussi saints, & devant Nosseigneurs du Clergé assemblés ! Je pourrai me donner carrière sur maintes caricatures, qui vont s'offrir dans les Tableaux de genre & me fournir de quoi m'exercer sans craindre les Censures de l'Eglise, & peut-être me mériter son encouragement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 23 Septembre 1775.

ON doit exalter, Monsieur, la prudence vigilante de M. *Vien*, l'ordonnateur du Sallon. Il en a pros crit les ouvrages indécens, licencieux, impies, qui, auparavant, à la faveur de leur exiguïté, s'y glissoient comme furtivement, effarouchoient les regards de la pudeur alarmée, irritoient le zèle des dévots, & plus d'une fois ont provoqué les gémissemens

& les plaintes du Clergé. La réforme est dûe, sans doute, au nouveau Directeur, M. d'Angiviller, personnage sec, froid, nullement plaissant; ou plutôt tous deux n'ont fait que se conformer aux intentions d'un jeune Prince qui, dès sa plus tendre enfance, s'est distingué par son austérité, & depuis qu'il est Maître cherche à signaler son regne par le rétablissement des mœurs & de l'honnêteté publique. Aussi voit-on cette fois la foule du Sallon grossie par des Evêques, des Abbés, des Ecclésiastiques à grands chapeaux. Il n'est pas jusqu'aux Religieux & aux Moines qui y abondent, & dont les jaquettes de toute couleur en varient merveilleusement le coup d'œil.

Malgré la sévérité de l'examen, il est cependant resté un petit Tableau, dont l'action physique, très-décente en elle-même, ouvre carrière aux imaginations vives & libertines. J'ai vu les yeux de plus d'un Carme s'enflammer en le regardant, & vous allez juger, Monsieur, de la situation où il pouvoit être. *Le sujet, dit le Peintre, est un jeune homme qui demande pardon à une jeune personne de lui avoir arraché un bouquet.* On trouve effectivement sur le devant du Tableau des fleurs éparfées. Mais les sieges renversés, le désordre de la chambre, du lit, de la fille, du garçon, annoncent une fleur plus précieuse, ravie à cette dernière, dont le bouquet n'est que le signe allégorique, comme dans la co-

médie du *Magnifique* (*). Autrement , que signifieroit tant de tapage pour quelques roses , aisées à retrouver plus fraîches & plus vermeilles ? Tout est donc malin dans cette composition , excepté la figure de l'Amant trop dolente , à moins qu'on ne suppose que ce soit de douleur de ne pouvoir recommencer ; auquel cas elle est trop enluminée : il lui faudroit de la pâleur , signe de l'abattement. Quant à l'offense , on sait que l'acte sous-entendu ne procure qu'un plus d'éclat aux figures de femmes. Au reste , on reproche à l'Artiste d'avoir sacrifié la vérité des détails à ce groupe principal , de les avoir ensevelis dans une masse d'ombres trop forte. Il ne faut point perdre de vue la nature , qui n'outré rien & dont les dégradations ou les progrès de lumière insensibles , bien imités , forment la magie du clair-obscur , partie essentielle pour donner la vie à un Tableau. En général , M. Théaulon , nouvel Agrégé , auteur de cette jolie composition , vise à une manière noire , qu'on remarque également dans ses autres ouvrages & qu'il fera bien d'éviter.

C'est aussi le défaut de M. Bounieu , qui ne l'a pourtant pas si outré. Il s'exerce , comme son confrère , & depuis plus longtems , à reproduire les scènes de la vie privée ; mais il feroit bien d'en choisir de plus intéressantes.

Dans

(*) Aux Italiens.

Dans ce genre il ne suffit pas de parler aux yeux ; le grand mérite est de plaire à l'esprit ou d'émouvoir le cœur. Une Mere engageant sa fille à prendre une médecine ; une Famille faisant des confitures ; une Blanchisseuse de bas de soie ; un Galetas , &c. ne peuvent fixer longtems l'attention, que par un faire supérieur qu'il ne possède pas. Toutefois sa touche est assez agréable pour exciter l'amateur à discuter ses ouvrages, quand il y aura de l'action ou que la curiosité sera piquée par quelque attrait particulier. Par exemple, on aime à voir M. Bignon faisant lire son fils. On connoît le Bibliothécaire du Roi, dont la figure est ressemblante, & d'ailleurs cet acte de tendresse paternelle plaît à tous ceux qui en goûtent ou en soupçonnent la douceur. D'où vient qu'une petite fille, du même Auteur, récitant sa leçon à sa Mere, est plus froide & n'arrête pas le spectateur ? C'est que dans le premier sujet on juge que le Pere se complait réellement à ce qu'il fait, qu'il s'en occupe tout entier. Au lieu que dans le second, le Peintre ayant mis la femme à sa toilette, une fonction si essentielle pour le Sexe est censée en faire le fond ; l'acte maternel n'est que l'accessoire & comme un désennui qu'elle prend pendant qu'on la frise. L'autre a encore le mérite d'être mieux entendu pour la couleur locale. Il y a des accidens de lumiere qui en éclairent convenablement toutes les parties & produisent un effet naturel. La bibliotheque, entour nécessaire à

l'état du personnage, contribue à aider la reconnaissance qu'en fait le public & complete sa satisfaction.

Un autre Agrégé, M. Aubri, serré de plus près M. Greuze, & auroit envie de le faire oublier. Sans penser aussi profondément, il fait trouver des sujets attrayans. C'est sur-tout dans sa *Bergere des Alpes*, ce Conte touchant de M. Marmontel, qu'il a cherché à lutter contre son redoutable rival. Que d'intérêts divers, naissant du même objet & s'y rapportant, il falloit rendre ! Il est fâcheux qu'en ombrant trop les visages du Pere & de la Mere, il ait préféré de plaire aux Artistes par un méchanisme savant, plutôt que de passionner le vulgaire par les expressions de l'ame.

M. Wille n'a point cet amour-propre mal-entendu dans son *Retour à la vertu*, vrai poëme bien conçu, bien développé. Toutes les têtes, au nombre de sept, ont leur caractère prononcé & concourent à l'unité de l'action. Une Villageoise, échappée à l'autorité paternelle, cherche à rentrer en grace : l'accoutrement brillant dans lequel elle est, annonce le motif & le fruit de son évasion. Le Ravisseur, derriere elle, comme le plus coupable, augmente l'intérêt, en ce qu'il désigne un véritable repentir, des vues honnêtes pour réparer, en épousant, le tort qu'il a fait à cette famille. Le premier mouvement du Pere est de repousser ; la Mere, plus indulgente, veut le calmer. Derriere sont les deux Soeurs : la plus

grande supplie & seconde les efforts de la femme, mais d'une façon respectueuse ; la plus jeune, étendant les mains, marque sa surprise : elle ne connoît pas assez les conséquences de l'événement, pour en être aussi affligée que son aînée. Enfin, le Frere, encore enfant, n'a que cette émotion que tout être sensible sent machinalement, lorsqu'il voit chez des autres une sensation de douleur ou de tristesse. Un petit chien, qui reconnoît son ancienne Maîtresse & témoigne la joie de son retour, avec les caresses d'un animal, symbole de la fidélité, sans faire perdre de vue le sujet principal, en corrige l'impression trop affligeante & la tempere. Il est fâcheux, Monsieur, qu'on ne puisse guere louer que la composition de ce Tableau, qui manque de relief, de coloris, & conséquemment sans aucun effet pittoresque.

La Danse Villageoise, du même Artiste, prouve qu'il entend le mécanisme de son Art, & le poussera, quand il voudra s'y livrer, au plus haut degré de perfection. La figure saillante du Vieillard en branle, dessinée avec beaucoup d'aisance, n'en est pas moins correcte. Quoique dans une attitude très-difficile, elle est agencée supérieurement. Il y regne une souplesse, peut-être trop grande pour cet âge, mais qui fait honneur à la facilité du talent de l'Artiste. Il y a en outre certaines parties d'un coloris très-vrai & du ton le plus vigoureux. On a d'autant plus lieu d'espérer de M. Wille, qu'il est jeune & ne fait que d'entrer

à l'Académie. C'est, sans doute, le fils du Graveur distingué dans son Art, & par une belle émulation il cherche à surpasser son père, en quittant le burin pour le pinceau.

Il faut ranger parmi ces Peintres de genre, M. *l'Epicié*, qui s'élève aussi jusques à l'histoire, & feroit bien de se circonscrire dans les mêmes bornes, en corrigeant sa manière trop crüe & ne heurtant pas ses figures. Son idée du Duc de *Chartres* entr'ouvrant les rideaux du berceau du Duc de *Valois*, son fils, est bonne, mais d'une exécution plate. (*) Son *Atelier d'un Menuisier*, quoique d'une couleur fausse, a longtems attiré les passans par des détails vrais & à portée du peuple. Sa *Douane*, d'un plus grand dessin, a rappelé la foule, en lui présentant une variété plus multipliée d'objets, quoique moins piquans. Les connoisseurs y trouvent ce repos, cet accord, cette harmonie, qui manquent à ses autres productions.

Un Auteur qui se distingue entre ceux-là, brillant, abondant & vraiment original, c'est M. *le Prince*. Il imagine toujours des sujets nobles, spirituels, galans ou philosophiques. Son costume est riche, magnifique, imposant; son exécution ferme & décidée. Le caractère de *l'Avare* est fortement exprimé par son ac-

(*) Le Peintre a corrigé depuis le commencement du Salon le Duc de *Chartres*, dont les jambes de coton, l'habillement trop uniforme & un air déglingandé excitoient les reproches des Amateurs. Il est mieux aujourd'hui; mais en changeant la position du personnage il l'a rendu gênée & même forcée.

tion. Il est entouré de sacs remplis d'especes; il en serre un d'une main, il compte de l'argent de l'autre, il semble en ramasser avec les pieds. J'aurois désiré qu'il l'eût couché dessus, qu'il l'eût enterré dans son or. Pourquoi le vêtir si bien? lui donner une tournure corpulente & replette? La pâleur de nos financiers, symbole de l'*auri sacra fames*, de cette soif de l'or dont ils sont tourmentés, auroit mieux convenu à ce personnage. Cependant, ses mains sont desséchées, son visage est macéré, malgré trop de rondeur & d'enluminure, & les soucis en ont sillonné les rides.

Il manque aussi quelque chose dans le *Négromantien*, dont l'ensemble est admirable; mais je ne vois pas sur la physionomie de la femme qui le consulte, l'inquiétude, suite & compagne ordinaire d'une semblable curiosité. Du reste, elle est charmante & pleine de graces. Quant au troisieme personnage, qu'on suppose être un Eleve de l'Imposteur, je ne crois pas sa figure assez décidée. J'aurois voulu lui donner, ou l'air de la plus profonde admiration, ou celui d'un fourbe déjà participant aux secrets du Maître.

Le *Jaloux* est plus précis: il porte même sa moralité avec lui. Tandis que le mari tient sa femme enchaînée, il s'endort, & le galant vient baiser la main de la Belle par derrière. Vous observerez, Monsieur, que cette scene ne se passe point en France; ce qui auroit été trop pécher contre les vraisemblances: elle est

en *Russie*, où l'Artiste continue à placer ses acteurs. Il y va chercher jusqu'à ses paysages. Auquel cas on souhaiteroit qu'il les décidât davantage par une nature plus étrangère; qu'il nous exposât les effets outrés de l'hiver dans un climat terrible. Les Virtuoses entrant dans les détails les plus minutieux du mécanisme de l'Art, prétendent que ses ombres sont trop prononcées; qu'il répand ses lumières par couche, ce qui les fait papilloter; qu'il ne détache pas assez le feuillage de ses arbres; qu'il n'y a point une variété assez décidée de tons entre les différentes parties de son ensemble; que ses ciels sont d'empois. Je néglige ces observations, bonnes pour former des Eleves, dont vous vous embarrassez peu, & je m'attache principalement à la poésie du Tableau, c'est-à-dire à sa composition, dont le monde peut juger en connoissance de cause.

Le genre de Paysage continue à être fort à la mode parmi nos Peintres, comme le plus aisé, comme celui de plus prompt défaire & qui assujettit moins le génie à des regles précises. Je ne parlerai point de M. *Milet Française*, toujours assidu à exposer ses productions, & toujours, pour ainsi dire, en incognito au Salon; les Journalistes les plus flatteurs ne daignent pas même en faire mention: de ceux de M. *Huet*, plus spécialement voué à peindre les animaux, au point que voulant s'élever jusques à l'histoire, dans sa *Sainte famille avec les Pasteurs*, les quadrupedes y jouent le

premier rôle, & l'Ane sur-tout y brille par l'air le plus spirituel. J'omets les têtes d'Anges aîlés qui volent dans les airs.

Je passe à M. Houel, nouveau débutant dans la carrière. Plus de trente Tableaux annoncent sa facilité à exécuter, quoiqu'il ne soit pas d'une exécution facile, qu'elle soit même dure en général. Il donne surtout dans le genre héroïque, s'attachant à ce que l'art & la nature ont de plus majestueux. Il a mis à profit ses voyages d'Italie; il y a fait des études des beaux monumens de ces contrées; il s'est agrandi l'ame avec eux, & nous les reproduit sous toutes sortes de vues. Il seroit à souhaiter qu'il y eût acquis cette touche large, moëlleuse & brillante des grands Maîtres, ou que, sans aller si loin, il prît des leçons de M. Machy, toujours correct, noble, riche & élégant. Cette fois-ci, ce dernier s'est plus rapproché de nous. Il nous donne les *Vues du nouvel Hôtel de la monnoie, du Louvre, du Quai, &c.* & nous met à portée, en admirant la beauté de son pinceau, de reconnaître la vérité & la justesse de son dessin.

On ne peut parler de cet habile homme sans faire mention de M. Robert, son digne émule. Ses *Ruines du Palais des Césars* offrent une percée capable de reproduire à nos yeux la merveille du Tableau de Zeuxis, & de tromper les oiseaux essayant de passer à travers la toile.

Son *Décintrement du Pont de Neuilly* excite

surtout la curiosité. Chacun aime à parcourir en détail cette multitude de têtes innombrables & à y retrouver sa place. On y distingue dans le groupe principal le Roi ; M. le Comte de la Marche, donnant la main à Madame la Comtesse Dubarri ; le Chancelier avec sa simarre, ornement si étrange à de pareils spectacles ; l'Abbé Terrai, le Duc de la Vrillière, le Duc d'Aiguillon, M. de Boisnes, tous ces Ministres du feu Roi, tombés dans la disgrâce & si redoutables alors ; & l'on sent une joie secrète en songeant à la révolution qui les a culbutés. Le Peintre a choisi le moment le plus intéressant du spectacle, celui où les cintres ont tombé. L'effet de cette chute dans la rivière est rendu avec une grande magie de couleur. On voit les ondulations, l'écume de l'eau ; mais on saisit surtout l'attention générale des regards portés vers le même objet & qui forme cette unité précieuse dans les ouvrages de tout genre.

C'est ainsi que M. Vernet, dans son Tableau de la construction d'un grand chemin, malgré la variété prodigieuse de ses figures, les fait concourir toutes à l'action principale, même M. Perronnet, le premier Ingénieur des Ponts & Chaussées qui, étant à cheval, est censé faire sa tournée, & lisant un papier, recevoir quelque Mémoire relatif à sa mission. Cette partie de l'ouvrage est admirable, & je la préfère à son Pendant représentant les abords d'une Foire, où il y a moins de mouvement,

mais supérieure par un Ciel plus vapoureux, plus aërien, plus vrai, en un mot. Je trouve de la majesté dans son *Payfage montueux*, avec le commencement d'un orage: j'en admire les masses grandes & imposantes. Mais ses petits Tableaux d'une *Mer calme au coucher du Soleil*, d'une *Tempête s'élevant & submergeant un Vaisseau*, sont plus précieux pour ces couleurs fondues, dorées, rôties, qui donnent le sceau aux peintures & les font passer à la postérité.

Un homme admirable par cette magie de coloris s'étoit annoncé dans le *Catalogue des Tableaux*, pour quatorze morceaux dont je n'ai pu trouver un seul, malgré mes recherches. Si c'est une niche que M. *Casanova* a voulu faire au public, il mériteroit punition. Ses amis attribuent ce vuide à la sensibilité trop grande de l'Artiste, effarouché par le Sr. *Fréron*. Ce Journaliste ayant sur le cœur une vieille querelle avec le Peintre en question, l'a menacé d'une critique sévère & mordante. Quel pitoyable amour-propre, & que le génie est quelquefois petit!

En cherchant, Monsieur, les productions de ce Peintre, j'ai rencontré celle d'un autre qui n'étoit point annoncé & qui m'a causé une surprise agréable. C'est un *Coche Anglois*, de M. *Louthembourg*. On fait qu'il est depuis longtemps à *Londres*; on dit même que son inconduite lui y a procuré de fâcheuses aventures, car les gens à talent ont presque tous des écarts. Quoi qu'il en soit, il n'a pas entièrement perdu son tems. Dans ce morceau, piquant par

la circonstance, on le trouve toujours chaud de couleur, plein de fougue & de verve, incorrect, inégal, & tel dans ses œuvres que dans sa vie privée. Ce *Coche*, d'une construction singulière, rempli de monde, par devant, par derrière, &c. est fort considéré aujourd'hui, qu'il est question de réforme dans nos voitures, & que tout le monde parle & rêve de Messageries.

J'ai découvert encore M. *van Spaendonk*, qui n'est point sur le *Catalogue*, &, sans doute, comme Associé étranger a eu permission d'exposer avec les Académiciens. On dit cet Artiste jeune; il se destine au genre des fleurs. Sa couleur est belle & vive; il rend avec succès les choses difficiles dans le même genre, tels que les cristaux, les porcelaines, les fayences, mais pas si bien les fruits. Il est inférieur à M. *Bellengé*. Tout cela n'est rien auprès de Mlle. *Vallayer*, qui cette fois se distingue encore par un Portrait de M. l'Abbé le Monnier, d'une grande vérité, sans la moindre prétention, comme les ouvrages de cet Auteur. Nous ne dirons qu'un mot des dessins colorés de M. *Clerisseau*, bien traités, d'un goût sain, d'une exécution hardie, savante & annonçant une profonde connoissance de l'Architecture antique; des *Gouasses* de M. *Perignon*, c'est-à-dire des Peintures à l'eau délayée avec de la gomme; procédé mésestimé par les Peintres à l'huile, mais toujours bon quand il en résulte des ouvrages bien faits. Cet Ar-

tiste-ci, en opposition avec le précédent, s'attache à l'Architecture moderne, & en connoît aussi parfaitement les beautés, moins fières, mais peut-être plus difficiles à saisir que celles des bâtimens Grecs ou Romains.

Une autre réforme, Monsieur, qu'on remarque au Sallon cette année, c'est à l'égard des Portraits. Elle a lieu, non seulement pour le nombre, mais pour l'espece. On n'y trouve plus de ces effigies scandaleuses de Courtisannes, qui n'ayant pour but que d'allumer des desirs criminels, excitent l'Artiste à s'évertuer & à faire passer dans l'ame des spectateurs les feux impudiques qu'il a été forcé d'éteindre avant de prendre le pinceau vacillant dans sa main. On y voit même peu de ces physionomies obscures que, par égard pour le respect dû au public, on ne devoit pas lui présenter.

M. Drouais se signale par quatre Portraits de la Famille Royale. Celui de *Monsieur* est de la plus grande espece. Le Prince y est représenté en pied, en habit de l'Ordre du St. Esprit. C'est un Tableau d'apparat, & donné par S. A. Royale à la ville d'Angers, capitale de son Appanage. Elle a devant elle les privileges de la Province, qu'Elle semble promettre de défendre. On critique la figure poupine d'un Prince sage & réfléchi, dont ces qualités forment le caractère de tête distinctif. Les étoffes de son vêtement sont roides & sans graces; elles n'ont pas dans leurs plis cette souplesse, ce jeu, cette facilité de la nature. La ressem-

blance de Madame la Comtesse d'Artois, en habit de cour, est plus exacte : on y retrouve l'air triste & pensif de la Princesse. Mais on ne peut reconnoître sous la figure boudeuse de Madame Clotilde, Princesse de Piémont, pinçant de la guitarre, les graces, l'aménité, la bienfaisance identifiées avec elle dès son enfance. Et Mademoiselle, malgré la beauté tendre & naïve que l'Artiste a imprimée sur sa physionomie, est encore plus aimable & plus séduisante. Ses mamelons sont comme cloués, & sa Table, en terme d'anatomie, ne commence pas insensiblement à la clavicule pour former la gorge, cette partie délicieuse de la femme, & qui ravit ceux qui ont l'honneur d'approcher de la jeune Altesse.

Le portrait du Roi, par M. Dupleffit, d'un ton de couleur plus sévère, est infiniment mieux. En conservant la vérité de la ressemblance, il a donné à la tête un air plus auguste par son attitude noble & imposante. La main passée sous la veste est d'une grande correction; les étoffes sont d'une couleur vraie, mais n'ont point assez de grénu; ce qui leur donneroit le relief nécessaire pour faire illusion.

On voit que l'Auteur s'est complu à tracer celui de M. le Chevalier Gluck, tête de caractère, où il a voulu faire passer tout le génie de ce grand Musicien. Il le représente assis, devant son clavecin, au moment de la composition. Il ne lui donne point cet air d'énergumène, ces tons forcés & violens qui

annoncent plus l'impuissance que la véritable fécondité. Il a cette chaleur douce & soutenue, qui produit sans effort. Tout ce que j'y critiquerois, c'est la perruque, accessoire dans le costume, sans doute, mais non essentiel. Il n'auroit pas été contre l'usage de le montrer la tête nue, ou enveloppée simplement d'un mouchoir, attribut plus pittoresque.

On a du même Peintre, le *Portrait* de M. *Allegrain*, Sculpteur estimable, dont on aime à voir la figure au Salon, au défaut de ses ouvrages; celui de M. l'Abbé *de Veri*, Auditeur de Rote, dans le costume de cette fonction, & l'on contemple sur cette physionomie tranquille, l'ami du Ministre expérimenté, dont la sagesse invisible dirige notre jeune Monarque; celui de M. le Comte *d'Usson*, Seigneur distingué dans le Corps diplomatique; de M. le Marquis *de Croisi*: tous personnages connus, ou par leur naissance, ou par leur mérite.

M. *Aubry*, moins vigoureux, a choisi des sujets qui exigeoient moins de feu. Son *Portrait* de M. *Hallé*, le premier Peintre du Salon sur la liste & le dernier par ses œuvres, est ressemblant, mais blafard & d'un pinceau mou, comme les ouvrages de cet Artiste septuagénaire. Il y a cependant de la hardiesse dans celui du Sr. *Monnet*, cet ancien Chef de l'Opéra-Comique. L'air libertin de sa tête vraiment pittoresque semble avoir échauffé le pinceau de l'Artiste. Il a parfaitement caractérisé le personnage, d'une grande ressemblan-

ce. Il n'est point de fille qui , en entrant au Salon , ne le reconnoisse & ne fourie en Yonçant aux orgies qu'il lui a fait faire.

Celui de *M. Robert*, par *M. Hallé*, est mâle & nerveux, au contraire, comme le faire de cet Artiste, quoique simplement en pastel. Le talent de cet étranger est pour la peinture en émail & en miniature. Il s'est enhardi cette fois, & s'est élevé jusqu'aux têtes de grandeur naturelle; ce qui doit le perfectionner dans son genre, où il lutte contre *M. Pasquier*. L'Académicien est supérieur pour les têtes de femme. Il rend mieux les expressions douces, analogues à son caractère. L'Agrégé a plus de précision, le trait sûr, & paroît s'entendre parfaitement aux têtes d'homme. Celle du *Sr. Brizard* est cependant bien exprimée par le premier: c'est que ce Comédien, d'une belle figure, a dans l'ensemble des traits une harmonie suave, qui approche des contours faciles & moëlleux que *M. Pasquier* attrape merveilleusement. Le morceau qu'il a le plus travaillé, & dont il a fait une composition historique, c'est le Portrait de la Reine, que la Peinture personnifiée offre au Public. On est partagé sur cet ouvrage, où les uns reconnoissent Sa Majesté dans toute sa légèreté, dans toutes ses graces, dans sa fraîcheur, dans sa jeunesse, où les autres la prétendent enlaidie, dégradée, sans vivacité & sans ame.

Je ne terminerai point cette querelle, qui n'a pas lieu à l'égard des productions de *M.*

Weiler, nouveau concurrent, dont le pinceau brillant est surtout précieux par la vivacité du coloris & la vérité des étoffes.

Avant d'en venir aux Sculptures, je finirai l'article par *M. Chardin*, qui s'est amusé à se peindre lui-même avec sa femme. Il a sur les yeux ses lunettes, &, par une magie de son Art, son Portrait, de face, quelque côté qu'on l'envisage, figure toujours vis-à-vis du Spectateur & le regarde très-honnêtement. Je me réserve, Monsieur, à vous parler dans ma troisième Lettres des Sculpteurs, Graveurs, &c. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 29 Septembre 1775.

SI les Peintres, Monsieur, cette année ont été sobres de Portraits, nos Sculpteurs, à leur tour, ont été prodigues de Bustes, à en dégoûter les spectateurs fatigués de cette uniformité ennuyeuse, de cette abondance stérile. Au lieu de ménager le peu de terrain qu'on leur accorde au Sallon pour les productions du génie, ils l'ont rempli de ces monumens élevés à la vanité des propriétaires & ne pouvant guere satisfaire qu'elle. En effet, qu'importe au public de rencontrer une tête qu'il ne reconnoît pas, & qui, placée là, comme pour faire nombre, s'en va sans avoir été reconnue de personne & sans avoir mérité ni éloge ni reproche au faiseur ?

Je ne comprends pas dans la proscription les Bustes du Roi, de la Reine, des Ministres, des grands Auteurs, des Artistes célèbres, dont on ne sauroit trop multiplier les ressemblances, pour en donner au moins une idée à ceux qui ne peuvent voir ces Maîtres augustes, ces Personnages intéressans, ces Hommes fameux dans tous les genres.

La Sculpture, non contente de disputer aujourd'hui à la Peinture pour rendre la tête de notre jeune Roi, a excité une belle émulation entre deux de ses favoris, M. *Bridan* & M. *Pa-jou*. Mais celui-là l'emporte généralement, quoiqu'encore inférieur à M. *Dupleffis*, plus pénétré de la sublimité d'un Monarque qu'il fait mieux sentir au spectateur. On ne fait si c'est par modestie que le second n'avoit point désigné *Louis XVI* sur le livre, ou pour annoncer par cet incognito même la simplicité de son modele. Quoi qu'il en soit, on a trouvé indécent que le Monarque fût ainsi confondu dans la foule, & l'on a restitué la désignation au bas du Buste. Depuis quelques jours on a placé à côté du premier son auguste Compagne. Cette apparition a surpris merveilleusement le public, qui ne s'y attendoit pas. Il est revenu autour de ce chef-d'œuvre de M. *Boizot*. S. M. est représentée en *Diane*. Rien de plus naïf, de plus fin & de plus noble en même tems que la tête. Elle est grandement drapée, sans que cet accessoire diminue la légèreté & le swelte de la figure, que

l'on

Tom

l'on soupçonne du moins, par le col bien élan-
cé, par les épaules tombant avec grace, par
une gorge de la plus aimable proportion & par
une sorte de vivacité répandue dans cet ensem-
ble qui, à ne regarder que le haut du Buste,
feroit croire volontiers qu'il va marcher.

Quant au second, il est accompagné de deux
Ministres chéris, & les yeux se reposent avec
complaisance sur ces deux figures bénignes,
après avoir considéré celle du Maître, à la-
quelle elles sont parfaitement analogues, &
peut-être, par ce cortège, M. *Vien* avoit-il
cru l'indiquer suffisamment. On n'envisage
gueres *Sully* qu'on ne cherche *Henri IV* au
dessus. M. de *Miromesnil* est très-ressemblant,
mais lourdement vêtu; sa simarre a ces plis
roides & durs que l'art doit éviter si soigneu-
sement, & la perruque surtout est d'un volume
énorme; c'est un bloc de marbre, dont il est
écrasé, non encore dégrossi. Il est vrai que cet
ornement est tout-à-fait ingrat. La chevelure
ondoyante de M. *Turgot* est plus avantageuse
& aussi mieux rendue. J'en reviens aux expres-
sions de tête que j'admire singulièrement; car,
outre cette qualité éminente & commune de
bienfaisance & d'humanité que j'y remarque,
outre la vérité des traits qui les font recon-
noître au premier coup d'œil, j'y trouve ces
finesses de génie, auxquelles ne songent pas
même les Artistes vulgaires. Je vois dans le
Garde des Sceaux le recueillement profond,
l'exactitude minutieuse & vigilante du dépositaire.

taire des Loix, dont les fonctions ne sont que de conserver, de maintenir ou de remettre en vigueur. Dans le Ministre des finances, au contraire, je découvre l'homme actif, qui invente & qui produit. Il paroît que l'Artiste (M. Houdon) saisit avec une égale adresse les caracteres les plus opposés. Quelle beauté, quelle douceur, quelle onction dans Mlle. *Arnoux*, représentée en *Iphigénie* ! Elle a les bandelettes, les croissans & tous les attributs qui désignent le moment du sacrifice où il la peint. Que de force & de vigueur dans celui du Chevalier *Gluck*, où la Sculpture prend sa revanche & l'emporte sur sa rivale. On voit dans Madame la Comtesse *du Caylus*, la douce ivresse, la gaieté vive, l'abandon folâtre d'une Bacchante, au commencement d'une orgie, dans les premiers accès du plaisir, comme cela devoit être, pour lui accorder quelque noblesse & quelque décence.

Son *Oiseau mort* est d'une précision unique, du ciseau le plus pur & le plus gracieux, du dessin le plus correct. Sa *Tête* de jeune fille est précieuse par sa douceur & son ingénuité, par un faire d'une perfection accomplie. Puis cet Agrégé s'élève à des conceptions sublimes & d'un ensemble très-étendu. Il annonce le projet d'une *Chapelle Sépulchrale*, en mémoire de *Louise - Dorothee, Duchesse de Saxe - Gotha*. Voici l'explication qu'il donne de son modele.

„ Au fond de cette Chapelle est la porte
 „ du Temple de la Mort, qui, sous la figure

„ d'un squelette , leve , pour en sortir , les
 „ rideaux dont elle est en partie voilée , & se
 „ saisit avec précipitation de la Duchesse. La
 „ Duchesse , les cheveux épars , est couverte
 „ d'un linceul ; elle doit exprimer son atta-
 „ chement pour tous ceux qui lui étoient alliés
 „ & son affection pour le Peuple. ” Il est fâ-
 cheux que cette grande & belle idée rentre en
 partie dans celle du tombeau du Maréchal
 de Saxe , de M. *Pigale* , plus composée en-
 core & plus suivie. Malgré ce plagiat , l'exé-
 cution peut faire honneur à l'Artiste & lui
 rendre propre son monument.

A côté de ce *Temple de la Mort* , il n'est pas
 hors de propos de placer un de ses Ministres ,
 un Médecin , le Docteur *Poissonnier* , qui s'est
 fait connoître par des expériences pour desla-
 ler l'eau de la mer. L'on voit dans sa figure
 un sourire intérieur d'avoir dupé le Duc de
Choiseul , acceptant pour nouveau un projet
 pillé chez les *Anglois* , & le faisant nommer , en
 récompense de son invention utile & patrioti-
 que , Conseiller d'Etat. Sa cravatte de dentelle
 est parfaitement bien travaillée ; elle est légé-
 rement tissue & joue le point à merveille.

L'Auteur annoncé du premier Buste du Roi
 veut prouver aujourd'hui que son ciseau n'est
 pas toujours mâle & terrible. Il se livre à des
 pensées douces , mais vagues & sans caractère.
 Sa *Fidélité* , lisant une Lettre & caressant un
 Chien , est froide & ne signifie rien. Sa petite
Nymphe , se coëffant d'une guirlande de fleurs ,

dit encore moins. Il y a plus d'expression dans son *Hymen couronnant l'Amour*. Ce groupe est plein d'une belle harmonie. On y contemple le repos des figures antiques. Le Sculpteur a cru devoir adapter une draperie de linge mouillé, ici où il étoit question de rendre son principal personnage plus tendre, de lui donner des contours marqués & moëlleux. Sans admirer l'invention de son esquisse du tombeau du Marquis d'*Argens*, on aime à voir les Arts célébrer un homme qui les chérissoit passionnément, qui leur a rendu souvent hommage, distingué d'ailleurs dans la Littérature par beaucoup d'écrits, sinon de génie, au moins agréables & philosophiques.

M. *Mouchy* & M. le Comte ont exposé chacun une figure de la Sainte *Vierge* avec l'Enfant *Jésus*. La première, plus grande, modelée en plâtre, est destinée à être placée dans l'église de *Brunoy*. Elle est bien dessinée; la figure en est pure, mais sérieuse, mais sans l'air intéressant d'une Mère. Sa façon indifférente à porter le divin poupon caractériseroit plutôt une nourrice mercénaire, qui se charge d'un être étranger & s'occupe de toute autre chose en le promenant. La maternité, au contraire, est dans la seconde exprimée à ne pas s'y méprendre. Elle tient son Enfant avec grâce, mais elle le regarde tendrement, elle le couvre de ses yeux, &, en lui souriant, elle laisse entrevoir une crainte continue qu'un fardeau si précieux ne lui échappe. Les connoisseurs

donnent donc, sans contredit, la préférence au second. Il est vrai que son modèle en talc, de petite proportion seulement, exécuté en grand n'aura peut-être pas assez de majesté pour une Mère de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'aime toujours mieux son ciseau suave, agréable & touchant, que celui sec, austère & dur du premier.

Le talent de M. le Comte à rendre les douleurs tendres, le déploie & se varie dans les trois *Mariés pleurant Jésus-Christ mort*, dont le cadavre peche par le dessin outré, par une position contrainte, qui ne peut être celle d'un être inanimé. Son Bas-Relief, offrant *Bacchus & l'Amour endormi*, est d'un faire facile, gracieux, noble & léger.

On juge qu'il s'est surtout appliqué à former savamment le Buste de M. d'Alembert, dont il a débarrassé la tête de sa perruque en bourse, afin de mieux en saisir l'effet pittoresque. Il s'agissoit d'un effort extraordinaire pour plaire à l'amateur qui en faisoit l'acquisition, amateur honoraire de l'Académie de Peinture & de Sculpture, Membre de l'Académie Française & maniant tour-à-tour la plume, le crayon, la palette & le ciseau: je veux parler de M. Watelet. L'Artiste a surtout réussi dans ces plis & replis de la peau, attribut distinctif de la figure du Philosophe, qui ne sont point les rides de la vieillesse, mais les suites d'une contraction fréquente, à la vue ou à la seule idée des maux de l'humanité, affectant &

tourmentant sans cesse son ame trop sensible. Je n'entends lui reprocher que d'avoir donné une proportion peut-être un peu trop forte au buste, & conséquemment aux traits du visage, dont cela diminue la finesse.

Je reconnois M. Monot, à l'Amour déposant ses armes dans le sein de l'Amitié; composition douce, tout-à-fait dans son genre. Il représente encore cette Déesse, couronnée par le Temps, d'après les vers du gentil Bernard, dans son Opéra de Castor & Pollux :

Le tems ajoute encore un lustre à ta beauté.

Et le vieux Dieu semble rajeunir & se revivifier lui-même en prononçant ces paroles de l'Hy-men à l'Amitié. Il y a de la force & du feu dans la Diane qui terrasse un Sanglier.

A côté est le Martyre de St. Barthelemi, de M. Berruer, esquisse où je trouve une chaleur que j'exhorte l'auteur à faire passer dans son bas-relief en grand. Mais je ne remarque aucun esprit dans celles des trois figures à exécuter pour la nouvelle Salle de Spectacles de Bordeaux: Melpomene, Polymnie & Terpsicore. Nulle grandeur dans la première, nul enthousiasme dans la seconde, nul enjouement dans la troisième, dont les jambes lourdes ne sont point celles de la Déesse de la Danse. Je suis encore plus mécontent, s'il est possible, du modele de Thalie. Je ne la reconnois qu'à son masque & à ses brodequins: je cherche en vain

sur sa figure , où la gaieté bouffonne , où la vigueur satyrique , ou le rire malin de nos divers comiques du dernier siècle. Je n'y vois que la fadeur , la tristesse & l'ennui de nos modernes Dramatiques. C'est *Thalie la Chaussée* , dont Piron faisoit si si plaisamment.

Pour nous consoler , Monsieur , M. *Caffieri* nous fait respirer la véritable sous la figure du grand homme que je viens de nommer. Son Buste est admirable ; il s'élève au Sallon entre les autres avec cette supériorité que donne le génie sur tout ce qui l'environne. Il n'y a que cette maudite perruque que je serois tenté de lui arracher , & dont nos Artistes ne devroient affubler que les têtes faites pour la porter.

Le Groupe du Sallon qui exigeoit le plus de subline , est celui de *Prométhée*. - Il représente l'instant où l'homme éprouvant les premiers sentimens de son cœur , élève ses regards vers la Divinité. Le rival du Créateur admire le succès de l'entreprise. Le Génie de *Minerve* couvre le nouvel Etre de son Egide , symbole de la protection de cette Déesse. Telle est l'idée que M. *Boizot* nous donne de son sujet , au dessous duquel il est resté. Il y a pourtant de la verve dans son *Prométhée* , de la sensibilité dans l'homme ; les attitudes en sont belles & vraies. Il y a même dans son Génie une noblesse qui le décele pour un Sculpteur au dessus du vulgaire. Qu'y manque-t-il donc ? Un je ne sais quoi : encore plus d'élévation : ce mens divinior , qui forme & les grands Artistes & les grands Poètes.

En quittant ce morceau , mes yeux tombent par hasard sur un Buste isolé , rélégué en un coin , auprès duquel on passe sans le regarder , ou dont on se détourne promptement. Curieux , j'approche , je crois en reconnoître confusément les traits : j'examine de plus près ; je trouve un Prince , qu'à cette indifférence générale on prendroit pour un Roi de la seconde ou de la premiere Race. „ C'est vous , ô „ *Louis XV* ! vous , à qui l'on décerna le titre de *Bien-aimé* ! Et voilà comme se réalisent les noms prodigués par la flatterie ! „ Puisse cette leçon frappante parvenir à ton „ successeur , dont on entoure aujourd'hui les „ images ! Puisse-t-il craindre d'être ainsi délaissé par nos neveux , s'il ne se rend plus „ digne de leur amour , en imitant ce *Henri* , „ auquel on l'a déjà , trop tôt , sans doute , „ assimilé ; le seul de nos Monarques , peut-être , dont on s'empresse encore de contempler la Statue ; qu'aucun bon François n'envisage sans verser des larmes de tendresse „ & regretter son regne bienfaisant. ”

Pardon , Monsieur , de cet écart , auquel j'ai été entraîné par la circonstance. Je vous ramene au Sallon , ou plutôt je vous en fais sortir , afin de considérer un grand monument de *M. Gois* , réservé pour le dernier. C'est un Bas-relief immense de trente pieds de large , sur cinq pieds six pouces de haut. *Saint Jacques* & *Saint Philippe* , prêchant & guérissant des malades , étoient le sujet donné à traiter à l'Au-

l'Auteur. Il présentoit d'abord une grande difficulté: c'est qu'il étoit double & péchoit ainsi contre les premières règles de la composition. Le génie fait suppléer à tout: l'Artiste a réuni ce double sujet sous un seul point de vue, &, subordonnant l'un à l'autre, a sauvé le défaut. St. Jacques est la figure dominante: il annonce la toute-puissance de Dieu; il excite cette foi vive, sans laquelle les miracles ne peuvent s'opérer, & ce n'est qu'en faveur de ceux pénétrés de la parole divine, annoncée par celui-là, que son compagnon déploie les merveilles, dont le ciel l'a fait le dispensateur. Il faut un tems considérable pour détailler les diverses parties de ce poëme immense, où chaque personnage a son rôle, son caractère, son attitude différente. L'Orateur a plus de mouvement & d'action, il est dévoré d'un saint zèle, il a cette inquiétude empressée d'un Ministre de l'Evangile, qui sent ne pouvoir rien faire par lui-même, craignant toujours que le pécheur ne lui échappe. Le *Thaumaturge* est plus tranquille. Que dis-je? il a ce calme parfait, annonçant la certitude de ses succès, cette confiance qu'il veut transmettre aux malades & qui produit déjà la moitié de la cure. Un beau choix de têtes, un dessin correct & savant, une expression vraie & décidée, une dégradation admirable des figures se perdant insensiblement dans le fond, & suppléant aux lointains à la perspective de la Peinture, ne permettent pas de quitter cette vaste machine

sans appréhender d'avoir oublié quelque chose & sans desirer d'y revenir encore. Elle seule doit immortaliser M. Gois.

Il me reste, Monsieur, à vous parler de nos Graveurs. Vous savez que ce sont, pour ainsi parler, les Traducteurs des autres Artistes. Ils sont asservis à rendre scrupuleusement leurs pensées, leurs passions, leurs beautés & même leurs défauts. Quelques-uns, cependant, doués de plus d'invention, dessinent par eux-mêmes & sont originaux en ce genre. Tel est M. *Cochin*, Secrétaire de l'Académie. Il a aussi l'amour-propre de vouloir être homme de lettres, & il espère mieux y parvenir en identifiant en quelque sorte ses travaux avec les leurs. Depuis que nos Ecrivains ont cru donner plus de lustre à leurs ouvrages en les enrichissant d'ornemens étrangers, le Graveur leur est devenu d'un grand secours; il les fait pénétrer jusques dans les asyles les plus secrets, jusques sur les toilettes & dans les boudoirs: il est tel Auteur qui lui doit toute sa fortune.

M. *Cochin* offre au public, cette année, la suite de ses sujets des *Aventures de Télémaque*, plusieurs tirés d'*Homere*, un tiré de l'*Astree*, d'autres des principales pieces du Théâtre de M. de *Belloy*, enfin, des sujets sacrés, destinés à être insérés au *Missel* de la Chapelle de Versailles. On voit que son génie se ploye à tout: il est fougueux avec *Homere*, tendre avec *Fénelon*, galant avec le Romancier, tragique avec le Poète, enthousiaste dans sa Foi.

On admire son abondance & sa variété. Mais il est quelquefois confus , pour vouloir embrasser un plan trop vaste , & son crayon est toujours sec , dur & forcé.

Ce Graveur fournit encore au luxe typographique d'une autre façon. Il dessine les Portraits des Auteurs pour être mis à la tête de leurs ouvrages. C'est d'après ses dessins que M. de *Saint-Aubin* nous donne l'Abbé *Raynal*, si fameux par son *Histoire des Etablissmens des Européens dans les deux Indes*. On voit le feu de cet Ecrivain pétiller dans ses yeux. Il est très-ressemblant, ainsi que le persifleur *Beaumarchais* & l'égoïste *Linguet*. L'air roide de celui-ci le caractérise à merveille. En général, l'Eleve n'a ni grace ni douceur dans son burin; il prend trop de la maniere aride de son Maître.

C'est, au contraire, par le moëlleux & l'onction que continue à exceller M. *Beauvarlet*, dont les ouvrages causent une sensation, suave comme eux. C'est à coup sûr pour conserver ce beau fini, qu'il a mérité le reproche d'introduire la nouvelle mode de graver autrement que d'après le Tableau, c'est-à-dire de le réduire d'abord en dessin, pour le transmettre ensuite au burin. Il est certain qu'à travers toutes ces manipulations, si je peux me servir de ce terme, l'esprit de l'original s'évapore; il n'en reste plus que le matériel.

M. *le Vasseur*, sans être aussi soigné que son confrere, n'est pas moins agréable; il est

même plus voluptueux. Aussi choisit-il toujours des sujets & des Peintres analogues à son génie : c'est *la mort d'Adonis*, d'après *Boucher*; c'est *Mars & Vénus*, d'après *Carle Vanloo*.

Deux Agrégés débutent. *M. Molès* a de l'énergie dans son faire & semble destiné aux compositions fieres & vigoureuses. Le portrait est le genre de *M. Cathelin* : il a le burin ferme, hardi & beau. Son *Molière* est frappant.

Je finis par *M. le Bas*, par où j'aurois dû commencer, ou plutôt dont la réputation est trop étendue pour qu'il puisse recevoir aucun éloge nouveau. Ses Gravures sont dans les deux mondes, & ses ouvrages vrais & naïfs plaisent partout. C'est le *Teniers* de son Art. D'ailleurs, presque tous ses confreres celebres aujourd'hui sont ses Eleves, & leur gloire ajoute à la sienne.

Je ne vois que deux médailles de *M. Roettiers*, qui sont les Portraits de *Loke* & de *Newton*. On ne choisit pas ordinairement de pareils Bustes, lorsqu'on ne se sent pas en état de les rendre. Rien de mieux frappé.

Celles de *M. Duvivier* sont presque toutes historiques & composées. Il en annonçoit entr'autres une dont le sujet étoit : *Le Parlement rendu par le Roi aux vœux de la Nation*. On ne sait pourquoi on ne l'a pas trouvée. Les autres, heureusement terminées, nettes, précises, de la plus parfaite exécution, l'ont fait desirer davantage. On aime son portrait de feu *M. le Dauphin* entouré de ses sept Enfans,

dont les têtes doivent entrer dans un monument qu'on élève à l'hôtel de la guerre à l'honneur de *Louis XV.*

On regrettoit, il y a deux ans, de ne trouver au Sallon rien de relatif à la future Salle de Comédie Française. M. de *Wailly* a réparé cette omission. Il présente aujourd'hui le frontispice & la coupe intérieure de celle commencée à l'hôtel de *Condé*. La majesté de l'un, la belle forme de l'autre & le détail avantageux des distributions, font regretter que ce projet, ainsi que tant d'autres, ne soit qu'ébauché & reste sur le papier, sans se réaliser jamais.

A mon grand regret, Monsieur, je suis obligé d'avouer que s'il y avoit un prix fondé pour le morceau le plus parfait du Sallon, il seroit accordé à un ouvrage vulgaire, auquel le génie n'a aucune part, mais le chef-d'œuvre de l'adresse humaine. Au reste, l'auteur en a reçu un plus flatteur pour l'amour-propre par le concours non interrompu du public, le comblant d'éloges continuels. Il s'agit du Cadre d'un Sculpteur en bois, nommé *Boutry*, représentant les armes de France, des trophées, des guirlandes de fleurs, des feuillages, &c. Ce travail exquis est d'une si grande beauté, d'une teile délicatesse, qu'on ne l'a point doré ni vernissé, & qu'on le conservera dans toute sa simplicité. L'artiste a été trois mois à le terminer. Il appartient à S. M., qui a un goût particulier pour ces sortes de chef-d'œuvres.

& s'y connoît, s'occupant elle-même de pareils travaux dans ses délassemens.

Je l'ai insinué d'avance; je ne suis point en cela de l'avis du grand nombre. En payant au vainqueur le tribut d'admiration qui lui est dû, j'observe la distance qu'il doit y avoir entre les productions de la main & celles de la tête. Le *Sr. Boutry*, dans le rang des talens est inférieur, sans doute, au plus mauvais des Peintres qui ont exposé, & c'est beaucoup dire. Je désigne cette classe comme le cédant infiniment aux deux autres, ou peu de médiocre & rien de détestable.

Sachez au reste, Monsieur, que malgré la multitude d'Académiciens que je vous ai fait passer en revue, j'en ai omis plusieurs, & cependant j'en compte encore 33 qui n'ont pas jugé à propos d'entrer en lice. A voir le nombreux Catalogue de cette Compagnie, quelle Ecole fut jamais plus féconde en concurrens? Mais combien dont les noms ne figureront jamais ailleurs! Combien peu de ces Messieurs surnageront sur le fleuve profond de l'oubli! Combien déjà d'anéantis de leur vivant! Et c'est bien d'eux qu'on peut dire: *Apparent rari nantes in gurgite vasto!*

J'ai l'honneur, &c.

 ANNÉE MDCCLXXIX.

 LETTRE PREMIERE.

Paris, le 15 Septembre 1779.

LORSQU'EN 1737 M. Orry, Ministre des finances, Directeur Général des Bâtimens, ordonna, Monsieur, l'exposition des Peintures & Sculptures, qui depuis a lieu régulièrement, ce Ministre recueillit les éloges dûs à son heureuse idée; un Poète aimable (*) le chanta, l'appella le pere du génie, le restaurateur des beaux arts, le digne rival de Colbert; il reçut la brillante gratification de Vice-Protecteur de l'Académie. Les soins de MM. de Tourneheu & Marquis de Marigny, pour la continuation de ce Concours, leur ont procuré les mêmes applaudissemens; ils ont été regardés comme des Mecenes distingués, auxquels on a successivement prodigué à forte dose l'encens que l'adulation à sans cesse en réserve pour ceux dont elle attend des grâces. C'est maintenant sur M. d'Angiviller qu'elle se retourne, car le saint du jour est constamment le plus grand. Je ne veux point discuter lequel de ces Directeurs mérite davantage des artistes; mais en louant les bonnes intentions de ce der-

 (*) M. Gresset.

nier, j'observerai qu'elles ne sont peut-être pas aussi propres qu'on le croiroit à faire naître les talens & à leur donner l'effor. Ces statues, ces tableaux d'histoire qu'il commande régulièrement pour le Roi, doivent, il est vrai, former à la longue une suite de morceaux propres à attester l'existence d'une foule d'artistes au siècle où il aura vécu; mais s'ils ne peuvent soutenir la comparaison des chef-d'œuvres des grands Maîtres, si la médiocrité est le sceau de ces nombreuses productions, il n'aura pas pris, sans doute, le meilleur moyen d'illustrer l'Ecole Françoisse & de lui assurer la supériorité sur les autres. Plusieurs causes concourent à rendre infructueux tous ces efforts pour faire éclore le génie & le développer: des argumens donnés, des formes indiquées, un tems limité sont autant d'entraves dans lesquelles il est circonscrit, qui le gênent, le resserrent & l'étouffent. D'ailleurs, chacun veut avoir part aux bienfaits de la cour, & tel artiste quitte un genre, dans lequel il auroit excellé, pour un autre, auquel il n'étoit pas appelé; & puis le manège, l'intrigue, la cabale & peut-être la perfidie & la noirceur sont mis en jeu: les concurrens visent moins à se surpasser en mérite, qu'à se supplanter; ils deviennent des courtisans, au lieu d'être des hommes supérieurs. La Peinture, car c'est surtout d'elle dont je parle ici, est un art d'imitation: c'est en voyant les modèles, en les étudiant, en s'en pénétrant, que le Corrège se sent & s'écrie, *ed io*

sono pittore! Je crois donc, Monsieur, qu'en continuant de développer aux yeux du public les richesses immenses en ce genre, entassées dans les divers palais de nos rois, qui y restent inconnus, s'y gâtent & y dépérissent, on feroit éclore plus de talens, qu'en répandant une somme modique, accordée d'avance à la faveur, sans qu'on sache si le talent la méritera.

Ce qu'on voit au Sallon de cette année, fortifie mon assertion; c'est que le meilleur Tableau, celui qui réunit tous les suffrages & est regardé comme surpassant de beaucoup les dix ordonnés pour le Roi, est le fruit d'une composition libre, une conception de l'auteur même, s'enthousiasmant à la lecture d'*Homere*. Le sujet est *Hector qui détermine Pâris, son frere, à prendre les armes pour la défense de sa patrie*. Le Peintre est M. *Vien*, Directeur de l'Académie de France à Rome. L'action se passe dans le palais de *Priam*: le héros Grec accable de reproches le Prince efféminé; il étend la main & lui indique les murs de *Troïe*, où il devroit être, au lieu de languir aux pieds d'une femme. *Pâris* a les bras croisés, attitude d'une réflexion profonde & douloureuse; il porte le regard vers ses armes suspendues à une colonne du palais: *Helene* arrive les larmes aux yeux, fixe son époux & semble espérer pour l'attendrir qu'il ramene les siens sur elle. La Princesse est entourée de ses femmes debout, attristées & prenant part à son inquiétude. Un petit Amour entre elle & *Pâris* tire

celui-ci par son vêtement. Enfin Hector à
 près de lui Andromaque. Des suivantes por-
 tent Astianax & tant de personnages enrichis-
 sent la scene sans confusion. L'Architecture,
 du meilleur genre & d'une perspective bien en-
 tendue, remplit le fond du tableau, dont l'or-
 donnance nette & précise est relevée par un
 dessin correct & élégant. Il est, en général,
 sauf le ciel, d'un excellent ton de couleur,
 plein de vigueur & d'harmonie; on s'apperçoit
 que M. *Vien* a sçu profiter encore de son séjour
 au centre des Arts: rien de négligé dans les
 accessoires; enfin, c'est un chef-d'œuvre pour
 le faire; il n'y manque qu'une chose. Eh!
 quoi? Ce n'est pas le don de plaire, mais c'est
 celui d'attendrir, de remuer l'ame, d'y exci-
 ter les passions des personnages, d'imprimer
 du mouvement & de l'intérêt à son sujet.
 Qu'auroit fait M. *Doyen*, par exemple, à la
 place de M. *Vien*; car, quoique le premier
 soit détestable depuis quelque tems, on ne peut
 lui ôter la partie de l'expression, l'invention,
 la chaleur: il auroit animé toute sa compo-
 sition; en prononçant fortement le caractère
 d'Hector, il eut fait contraster la vigueur, le
 reinbruni de ses muscles, avec la blancheur, la
 délicatesse des chairs de Paris, & il auroit rom-
 pu l'uniformité de toutes ces figures droites,
 en représentant celui-ci ébranlé & portant la
 main à ses armes: au lieu d'un petit Amour
 allégorique & froid, il l'auroit placé dans le cœur
 du Prince, qui rencontrant les regards d'Helene-

eut bientôt perdu le courage momentané que lui eut inspiré son frere. Vous sentez, Monsieur, quelle différence eut résulté d'un tel changement, qui, en donnant plus de vie & d'action au principal personnage, l'eut rendu par-là nécessairement le premier objet de l'attention du Spectateur, empressé de voir ce qu'il va faire.

A côté de ce tableau est un de ceux ordonnés pour le Roi: M. la Grenté l'aîné en a été chargé. Voici comme il nous expose son argument. *Popilius envoyé en Ambassade à Antiochus Epiphanes, pour arrêter le cours de ses ravages en Egypte.* Il développe ensuite les diverses parties de son Poëme. „ Le Consul & ses deux Collegues joignirent Antiochus „ à Eleusine, bourgade peu éloignée de la ville d'Alexandrie que ce Prince alloit assiéger. „ Là le Consul lui lut le décret du Sénat, qui „ portoit, qu'*Antiochus cesse de faire la guerre à Ptolémée en Syrie.* Le Roi répondit au „ Consul, donnez-moi le tems d'en conférer avec „ mon Conseil. Le fier Republicain ne trouvant point la réponse du Roi assez prompte „ & assez décisive, l'environna d'un cercle, „ qu'il décrivit sur le sable avec la baguette „ qu'il tenoit à la main, en lui disant: vous „ ne sortirez pas de l'enceinte où je vous renferme, „ que je ne sache si je dois vous regarder „ comme ami ou comme ennemi; vous devez révé- „ rérer en moi l'autorité du Sénat que je représente. „ Le Roi cessa toute hostilité. „

Cette scene, plus tranquille que la précé-

dente, est cependant susceptible d'un sublime qui auroit sauvé le froid & la monotonie de la composition : au lieu de représenter le cercle tracé, Antiochus déjà circonscrit & Popilius qui le regarde avec moins de noblesse que de gravité, j'aurois voulu peindre ce dernier décrivant le cercle d'un air fier & menaçant, qui eut en quelque sorte exprimé le decret du Sénat ; le Monarque indigné s'efforçant en vain de franchir la ligne, retenu, ce semble, par une force supérieure, dont il auroit été enchaîné malgré lui. Un Liseur derriere le Consul, courbé, les mains à demi-ouvertes, comme pour attraper des mouches, est un accessoire ridicule, qui annonce combien peu les spectateurs d'une action aussi imposante y prennent part. Je ne puis mieux vous faire connoître, Monsieur, l'idée que les partisans de M. la Grenée ont de cet ouvrage, qu'en vous citant un de leurs Eloges ; ils disent, *qu'il leur semble d'un pinceau aimable & suave, quoique moins soutenu pour la couleur que ses autres tableaux (*)*.

On ne reprochera point, Monsieur, au frere cadet de ce Peintre le défaut de chaleur & d'expression ; il est vrai que le point historique offert à son imagination présentait toutes les horreurs dignes de nos tragédies modernes, suivies de la plus belle, c'est-à-dire la plus sanglante catastrophe : c'est la fermeté de Jubellus Tauréa. Il est tiré de Valere Maxime

(*) Voyez le *Journal de Paris*.

mérite d'être connu. „ Fulvius Flacus,
 Consul, dans le moment qu'il faisoit exé-
 cuter sous ses yeux les principaux Sénateurs
 de Capoue, coupables de révolte contre les
 Romains, reçoit des lettres du Sénat qui lui
 ordonnent de suspendre. Alors Jubellus
 Tauréa Campanien, s'avance vers lui &
 lui dit à haute voix : *pourquoi, Fulvius,*
n'apaises-tu pas la soif que tu as de répandre
notre sang? En versant le mien, tu pourrois
te vanter d'avoir fait périr un homme plus fer-
me que toi. Je le ferois, lui répond Fulvius,
si l'ordre du Sénat ne m'arrêtoit. Pour moi,
repliqua Tauréa, qui n'ai point reçu d'ordre
des Peres Conscrips, je puis te donner un spec-
tacle digne de ta cruauté & un exemple au des-
sus de ton courage. A ces mots, il poignarde
sa femme, ses enfans & se tue lui-même.”
 Ce sujet mal exposé, puisque ce n'est point
 la fermeté, mais la férocité de Jubellus Tau-
 réa, qu'il s'agit de rendre, est un de ceux
 qu'Horace recommande aux Poëtes d'écarter
 des yeux & que les Peintres, sans doute, de-
 vroient à plus forte raison s'interdire. Quoi
 qu'il en soit, il étoit digne de la touche la
 plus énergique, & malheureusement l'auteur
 n'y a mis que de la dureté, de l'atrocité: l'on
 ne peut lui refuser le secret d'exciter l'horreur
 au suprême degré, elle est répandue dans l'en-
 semble de son Poëme & il en résulte un des-
 ordre qui s'étend à toutes les parties. Nul
 clair obscur, un coloris généralement plombé,

des raccourcis pleins d'incorrection, des figures lourdes. La femme du Sénateur qu'il vient d'immoler, sur laquelle le cœur du Spectateur devoit s'épancher, se reposer en quelque sorte avec une compassion tendre, qui tempérerait le premier mouvement d'effroi & d'exécration, le repousse, au contraire, & lui fait détourner les regards, en n'offrant qu'un cadavre sans sentiment & exhumé de la tombe, où l'on l'auroit cru enseveli depuis plusieurs mois. Cependant, Monsieur, malgré ces énormes défauts d'intelligence & d'exécution, j'ai vu beaucoup de gens préférer ce tableau qui les remue, aux autres plus réguliers, mais froids & sans vie. Tel est celui de *Régulus*. » Il n'ignoroit
 » pas, ce grand homme, quels supplices lui
 » destinoient ses barbares ennemis ; cependant
 » il écarta sa famille qui s'opposoit à son passage & s'embarqua pour Carthage d'un air
 » aussi tranquille & aussi satisfait que si, après
 » avoir terminé les affaires de ses
 » cliens, il fut parti pour se délasser de ses
 » pénibles travaux dans les riantes campagnes de Tarente. »

Tout cela se trouve dans Horace, dont le passage est tiré, & nullement sur la physionomie du héros mal destinée. Sa robe, excessivement volumineuse sur le côté gauche, donneroit lieu de soupçonner un corps étranger caché dessous, un larcin fait à sa patrie, qui le déceleroit pour un contrebandier mal-adepte, que les commis des douanes de Rome n'eussent

sent pas manqué de fouiller, si les maltôtiers y eussent alors été connus. Je vous rapporte, Monsieur, cette mauvaise plaisanterie, comme une preuve du peu d'intérêt qu'excite Régulus & tout le tableau en général. Les différens personnages, assez nombreux, par le manque de distribution heureuse des clairs & des ombres, ne semblent qu'un seul groupe avec le principal & même avec la roche & les fabriques de *Ripa grande*, lieu où s'embarque le Romain: les détails de cette partie sont les meilleurs, quoique marquant une ignorance grossière de l'appareil d'un départ maritime: mais les figures Carthaginoises sont belles, frappantes & dans un costume de mœurs, de vêtemens & d'expression caractéristique.

La Mort de Calanus, Philosophe Indien, qui, las de la vie, âgé de plus de 80 ans, demande à Alexandre qu'on lui dresse un bucher pour ses funérailles, fait plus d'honneur à M. de Beaufort, que ses ouvrages précédens. Il y reigne une belle simplicité, cette unité d'action où se reconnoissent les plus grands Maîtres. Le costume y est parfaitement observé, jusques dans le Ciel, qui par sa pureté désigne le Ciel de l'Inde, lieu de l'événement. La figure du Philosophe en mouvement est noblement ajustée & bien drapée. La touche, en général, est assez ferme & le coloris point mauvais: mais des défauts sensibles s'y remarquent en même tems. L'action se passe au milieu de l'armée du Roi de Macédoine: elle étoit assez

curieuse pour attirer beaucoup de spectateurs, & quatre personnages seuls, le héros principal compris, composent la scène trop solitaire: le sujet n'est pas indiqué parfaitement; on ne remarque point le bucher qui devoit être allumé, & Calanus montrant le ciel à l'officier que lui envoie Alexandre pour recevoir ses dernières intentions, semble faire une menace, qui ne seroit pas l'expression de la reconnaissance dûe au Prince, son bienfaiteur.

M. Brenet a eu le troisième tableau à traiter pour le Roi : *Metellus sauvé par son fils*. Je remarque à cette occasion, Monsieur, qu'il est très fâcheux pour un Artiste, comme pour un Poëte, d'être obligé de donner le commentaire de son ouvrage; il faudroit toujours au moins que l'action principale fût une, précise, claire & s'expliquant aussi facilement à l'esprit qu'aux yeux. L'Artiste dont il s'agit ici, étoit chargé d'un de ces sujets compliqués, qui refroidissent inévitablement & le Peintre & le Spectateur. En effet, comment indiquer tout ce qu'il faut nécessairement savoir & exprimer dans ce Poëme? Vous en allez juger.

„ Octave tenant à Samos une séance pour
 „ l'examen des causes des Prisonniers du parti
 „ d'Antoine, Metellus, vieillard accablé d'an-
 „ nées, de misère & défiguré par une longue
 „ barbe, lui fut amené : le fils de ce vieillard
 „ qui étoit l'un de ses juges, après avoir avec
 „ peine démêlé les traits de son pere, court
 „ l'embrasser en versant des larmes & jettant
 „ de

» de grands cris; puis se retournant vers Oc-
 » tave: César, dit-il, mon Pere est ton enne-
 » mi, & je sers sous tes drapeaux: il doit être
 » puni & moi récompensé: sauve-le à cause de
 » moi, ou donne-moi la mort avec lui! César
 » attendri accorda aux prieres de son fils la
 » grace de Metellus, quoiqu'il le connût pour
 » un ennemi implacable. »

On défie le plus habile dans la pantomime
 pittoresque de rendre tous les points de ce ré-
 cit, de façon qu'un spectateur versé dans la
 connoissance de l'histoire & des tableaux en
 faisisse l'ensemble; il est donc du devoir d'un
 artiste d'éviter de pareils argumens: s'il est
 forcé de les traiter, il faut qu'il ait l'adresse
 en simplifiant le fait, d'en indiquer les détails
 par les accessoires. Par exemple ici, en s'at-
 tachant, comme a fait l'auteur, à l'essence de
 l'action, au centre du sujet, qui est la recon-
 noissance des deux Romains, suivie de l'apos-
 trophe tendre & fiere du fils de Metellus à
 Auguste, pour marquer que ce fils, du Tribu-
 nal passé dans les bras de son pere, de l'un de
 ses Juges étoit devenu son intercesseur, il fal-
 loit, au lieu de le vêtir pauvrement, lui don-
 ner la robe de Sénateur, ou même la Robe
 Consulaire, telle qu'on en voit aux autres res-
 tés près de l'Empereur; il falloit, pour indi-
 quer la conclusion, qui est le pardon d'Augus-
 te, amener Metellus chargé de fers, que le
 Licteur lui auroit ôtés; il falloit mettre Octa-
 ve moins dans l'ombre, & par un effort de gé-

nie sublime, qu'on vît s'éteindre sur son visage la colere, pour faire place à la clémence. Mais M. *Brenet* n'est ni un Raphaël, ni un Rubens, ni même un le Sueur, auquel on a voulu le comparer : c'est un compositeur sage, qui groupe bien ses figures : les trois du milieu, c'est, à dire de Metellus, de son fils & du Licteur, sont heureusement agencées, mais non sans quelques fautes de dessin ; car, pour avoir voulu rendre le vieillard décrépit, le Peintre semble lui avoir décollé la tête : du reste, il y a du feu & de la méchanceté dans les yeux du prisonnier, & le caractère vindicatif, implacable, de cet ennemi est, sans doute, ce qui est le plus fortement exprimé. Le Peintre a mieux colorié que de coutume ; il se soutient à côté de M. *Vien* : on eût désiré seulement qu'affectant moins une opposition d'ombres & de lumieres, il eût éclairé son ciel par le haut de quelques degrés, ce qui eût détaché davantage l'architecture du fond & répandu une clarté suffisante sur l'Empereur & les Juges.

M. *du Rameau*, dont les tableaux sont au dessus de celui de M. *Brenet*, donne dans le défaut opposé ; il est un des partisans du système introduit depuis quelques années dans notre Ecole ; c'est, au lieu de ce beau clair obscur, la magie de l'art, de substituer partout des tons clairs & brillans ; maniere propre à séduire les ignorans, mais contraire à la nature & à la vérité : c'est ainsi que dans son ta-

bleau du *Combat d'Entelle & de Dares*, où Enée sépare les deux athlètes, le héros, le vainqueur & le vaincu formant des groupes différens, sont tous également éclairés; il en résulte la même carnation, & assurément celle du vieux Entelle ne doit pas être du ton des chairs du jeune Dares. L'auteur a perdu encore le bel effet qu'auroit produit l'opposition du calme imposant d'Enée avec la fureur des combattans: ce Prince n'a qu'un air effaré, qui le dégrade. La qualité supérieure de l'Artiste, celle qu'on lui a toujours reconnue, c'est beaucoup de fougue; il ne laisse jamais le spectateur froid & cela compense bien des défauts; il est d'ailleurs savant anatomiste: des muscles bien prononcés, d'admirables raccourcis, des contractions hardies, sans être outrées, font le grand mérite de ce tableau. Quant à celui de la piété filiale de Cléobis & Biton, traînant le char de leur mere, il n'attire pas également l'attention; c'est que l'auteur n'est pas dans son genre. Les corps des deux jeunes gens plaisent aux yeux des Artistes qui en sentent le travail; mais ils n'ont point la noblesse qu'ils devroient avoir: ce sont deux Forts de la halle: mais la mere trop jeune, n'inspire pas la vénération profonde qu'on devoit ressentir en voyant cette action extraordinaire, & qui suppose dans le personnage envers qui on l'exerce, un caractère de supériorité imposante: mais l'essentiel du trait est manqué, c'est que la mere ayant demandé à Junon, dont elle

étoit grande - prêtresse, de donner à ses enfans pour récompense de leur piété filiale ce que le ciel peut accorder de plus heureux aux hommes ; le lendemain ils furent trouvés morts.

On remarque avec peine , Monsieur , dans tous ces divers tableaux ordonnés pour le Roi, qu'on n'ait pas suivi la convention pour les Statues , de choisir tous les sujets dans nos annales assez fécondes. Les Peintres auroient l'avantage d'éviter une comparaison humiliante , lorsqu'il s'agit de remanier ceux de l'histoire Grecque & Romaine , qu'ont épuisés leurs devanciers. Pour en venir aux morceaux de ce genre désiré par les François , je me hâte de passer sur l'*Agrippine* de M. Renou , débarquant à Brindes : l'urne de Germanicus , son Epoux , dans ses mains ; son attitude ; quelques personnages à genoux devant elle , & le recueillement général font demander à beaucoup de gens du peuple si ce n'est pas le viatique qu'on porte à un malade ? C'est que l'action n'est pas distincte ; c'est que l'auteur , sacrifiant le fond aux accessoires , a fait occuper le devant de son tableau par une galere , des rameurs , par tous les ustensiles de marine ; détails assez bien rendus , mais indiquant des idées vagues , une tête qui n'étoit pas profondément remplie de son sujet. Je ne dirai qu'un mot de M. Menageot , soutenant la réputation qu'il s'étoit ébauchée avec éclat l'année dernière. Sa *Peste de David* est vigoureuse ; mais le Roi sans noblesse n'a que l'air d'un Anachorete , &

l'Ange exterminateur, mal posé dans les airs ; celui d'un danseur de corde gauche. Il y a plus de caracteres dans la *Justification de Susanne*, où la paillardise d'un vieillard est surtout fortement sentie, où la chaste Juïve est superbe, mais le Daniel petit & mesquin. Je ne fais qu'indiquer la *Nativité* de M. Suvée, sa *Naissance de la Vierge*, deux grandes machines de cet Agrégé débutant, où il y a de la douceur, de l'harmonie, un faire agréable, tout ce qui annonce un artiste dans les bons principes & capable de les mettre en usage.

Je m'arrête à trois tableaux, dont les sujets françois piquent principalement la curiosité des Parisiens. Un étoit déjà connu : c'est le *Siege de Calais*, traité l'année derniere par M. Berthellemi : j'y trouve peu de différence ; la principale consiste dans le champ de l'action resserré, puisque le précédent étoit de neuf pieds de haut sur douze pieds & demi de largeur, & celui-ci n'est que de dix pieds quarrés. Mêmes beautés & mêmes défauts, peut-être un peu plus de confusion : autrefois la Reine tomboit à genoux sur un coussin, ce qui fit observer à un petit enfant, qu'on s'attendoit apparemment à cette attitude de sa Majesté ; cette fois elle tombe sur un marche-pied : il faut que l'artiste ait été forcé à ce travail ingrat, auquel répugne presque toujours la liberté du génie. J'aime infiniment mieux son *Martyre de St. Pierre*, d'un pinceau large & ferme & dans le meilleur style.

Le second sujet françois est un tableau ordonné par la ville, à l'occasion du rétablissement du Parlement & de la remise du droit de Joyeux avènement à la Couronne. Vous allez voir, Monsieur, comment l'auteur, voulant compliquer ce sujet simple, mêler de l'allégorie avec la vérité historique, en a fait un amphigouri, qui rend sa composition pitoyable & scholastique. Il a représenté le Roi entrant dans Paris par le quai des Tuilleries sur un char attelé de quatre chevaux blancs, auxquels il a oublié de donner du poil : la Vérité, transformée en postillon, tient les rennes & de son flambeau éclaire la marche ; la Justice, la Bienfaisance paternelle & la Concorde accompagnent sa Majesté. M. le Maréchal de Brissac, Gouverneur de Paris, lui présente M. de la Michaudiere, alors Prévôt des Marchands de cette Capitale & sa Jurisdiction.

Ce tableau n'a pas même, Monsieur, le mérite qu'y cherchoient ceux qui l'ont commandé ; celui de la ressemblance des personnages : les Echevins lui eussent pardonné tous ses défauts, s'ils eussent pu s'y reconnoître & se flatter, à la faveur du sujet, de faire passer à la postérité leur effigie. Je suis fâché pour M. Robin, qu'il ait été chargé de cet ouvrage dont, au surplus, si sa gloire en souffre, sa bourse s'est bien trouvée, car il a été payé plus cher que tous ceux commandés pour le Roi (*).

(*) On dit que M. Robin en a eu 8000 Livres, & que depuis son exposition, pour le dédommager, sans doute, des critiques, on lui a donné encore 2000 Livres de gratification.

Il faut convenir pour son excuse que la matière étoit ingrate, que ces énormes perruques, ces robes rouges, ces physionomies de bourgeois de la rue St. Denis, ne sont gueres propres à échauffer le génie & à faire rire l'imagination. Un autre dans ce genre, plus heureux par la nature de l'action, qui prête infiniment davantage, le dernier dont j'aie à parler, a été proposé à M. Vincent; c'est le *Président Mélé saisi par les factieux, dans le tems des guerres de la Ligue*; si d'un côté le costume n'en est pas pittoresque pour les accessoires, de l'autre, indépendamment du fond grand & sublime, il étoit susceptible de ces traits que l'Auteur a saisis, bien propres à enrichir sa composition & à en étendre l'effet: le mouvement, le tumulte, le desordre d'une sédition fournissent au pinceau une foule d'attitudes diversifiées, fieres ou attendrissantes, capables d'inspirer la pitié ou la terreur, ces deux ressorts tragiques, dont le Peintre a profité en Poëte; il est dommage que sa verve ne se soit pas assez allumée à la vue de son héros, & qu'il ne lui ait pas donné ce calme sublime, plus difficile à rendre que les passions violentes. Les défauts d'exécution de ce tableau, car il y en a dans les meilleurs ouvrages, sont presque aussi saillans que les beautés. On est frappé d'abord de l'écart forcé du Ligueur, qui ose porter la main sur le chef du Parlement: suivant les règles de la perspective, il est au moins de six pieds, & il n'est pas

d'homme qui en puisse faire un pareil. Faute d'avoir distribué convenablement les jours de lumiere, il regne une confusion dans les personnages, dont les têtes ne se détachent pas assez; enfin tous semblent avoir perdu leur assiette & poussés par un vent impétueux qui les fait fléchir d'un même côté. Malgré ces observations séveres, M. *Vincent* est regardé comme une des espérances de l'Académie & l'on doit l'encourager à rester dans la carrière du grand genre, où il fait des progrès marqués. Il faut reprendre haleine, Monsieur, & renvoyer à une autre Lettre quelques tableaux d'histoire moins volumineux, car le genre est si abondant cette année, qu'il absorbe presque toute l'immensité du local.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 22 Septembre 1779.

JE fors du salon, Monsieur, & vous transporte dans l'atelier d'un artiste qui jusqu'ici resté au rang des médiocres, s'élève cette année, franchit l'espace entre nos plus grands maîtres & lui, s'élève au-dessus d'eux & les laisse bien loin en arriere: M. *Bounieu*, Agrégé, dont il s'agit, Peintre de genre, se complaisant à traiter des sujets de la vie familiere, avoit cependant donné en 1777 quelques idées de son talent dans son petit tableau d'Henri IV:

en.

encouragé par cet essai , il s'est livré à sa verve & a composé un tableau historique de Betfabée, qu'il se proposoit d'offrir au Concours; le comité des Membres de l'Académie assemblés pour juger des morceaux à admettre, a rejeté celui-ci, sous prétexte qu'il étoit trop licencieusement traité : il a pris le parti de l'exposer dans son atelier, & c'est une affluence chez lui qui s'accroît à mesure qu'on y va : il n'est pas de Spectateur qui n'en sorte enchanté & n'avoue que les confreres de M. Bounieu ont bien fait d'écarter un rival aussi dangereux. On impute leur refus moins à leur honnêteté effarouchée, qu'à leur amour-propre allarmé : en effet, de l'aveu des connoisseurs impartiaux, il écrase tout le Salon, grands & petits; on est saisi d'admiration, dès qu'on entrevoit cet ouvrage, & s'il ne portoit les signes incontestables d'une production moderne & qui vient d'éclorre, on croiroit que c'en est une de van Dyck perdue & ignorée.

Dans ce tableau de chevalet, la Betfabée, de moyenne grandeur, sort du bain : son corps entier, de la plus grande beauté, est en proie aux regards du spectateur : son attitude, un peu courbée, a seulement fourni au pinceau de l'artiste occasion de déployer ces contours précis, purs, faciles & moëlleux, où brille le talent du dessinateur. Tous les membres de la jeune personne sont dans les proportions les plus heureuses; sa gorge est ravissante : des chairs d'un blanc animé & plein de vie, par

leur tendre incarnat manifestent en quelque sorte jusqu'aux extrémités de son corps le sentiment d'émotion pudique dont elle vient d'être atteinte, en remarquant qu'elle a été vue : mais c'est principalement sur sa physionomie & dans ses yeux, siége de l'ame, qu'est peint son embarras, par un caractère de tête expressif & auquel les plus ignorans ne peuvent se méprendre. Une vieille derriere elle lui couvre les épaules d'un voile, dont Betsabée dans sa frayeur s'empresse de s'envelopper. L'opposition du visage ombré, jaunâtre, sillonné de rides de la suivante, relève davantage la beauté ingénue de sa maîtresse. A travers sa sévérité inquiète, on prévoit d'avance que c'est elle qui recevra les premières propositions du Monarque épris & négociera le marché. Quant au David, c'est l'endroit defectueux du tableau; il est si rapetissé, si reculé, qu'au premier coup d'œil on le cherche vainement; il ne se découvre qu'à l'examen des diverses parties de la composition. Par le trop grand éloignement, non seulement l'auteur s'est ôté la facilité d'animer cette figure & de lui donner l'expression dont elle seroit susceptible, mais même il n'a pu la désigner avec les attributs qui devoient au moins entourer le Roi pécheur. Chacun demande comment, dans une distance énorme où, par la diminution de son corps, il doit être suivant les regles de la perspective, il a pu s'enflammer de luxure & même distinguer Betsabée ?

Quant aux détails du reste de ce morceau, ils sont très soignés & d'un fini précieux; le Peintre a parfaitement saisi la limpidité de l'eau; il n'a point omis ces gouttes, qui restent encore sur les jambes en sortant du bain & qui en découlent, ainsi que le transparent du flûde, à travers lequel on entrevoit le pied de la Belle; les draperies sont bien jettées; la verdure un peu noire & point assez détachée du fond, qui seroit un défaut dans d'autres circonstances, est ici d'un effet vrai, en ce qu'elle désigne l'épaissement du feuillage & l'obscurité du lieu choisi par une femme pudique, pour y dérober la nudité de ses charmes à l'avidité des passans indiscrets. . . . Mais je m'aperçois, Monsieur, que c'est trop vous arrêter sur un tableau que je ne me lasse point de regarder, dans lequel, ce qui est le sceau des excellens ouvrages, plus on le considère, plus on découvre des beautés.

Indépendamment de ce chef-d'œuvre, M. Bounieu a exposé au Sallon, où je vous ramène, huit morceaux capables de l'y faire figurer, sinon avec supériorité, au moins avec distinction. On aime surtout son *Supplice d'une Vestale*, sujet exigeant peut-être plus de vigueur & d'énergie, mais où, malgré la petitesse de l'espace, on trouve une exposition nette, un costume exact & un détail savant de toutes les parties de ce point historique. Sa *Naissance d'Henri IV.*, est un autre morceau atténué nécessairement par l'exiguïté des objets, qui empêche d'y mettre le sublime dont il seroit sus-

ceptible. *Dors, mon enfant !* est le tableau de la Romance si connue de M. Berquin, où une mere bourrelée de remords de lui avoir donné une naissance illégitime, peint par une sensibilité naïve le repos de l'innocence. L'auteur est encore resté au dessous du sujet, dans ces petits poèmes pleins de facilité & d'agrément. M. Bounieu ne s'est point corrigé du défaut qu'on lui reprochoit aux deux Sallons derniers, de lécher trop ses chairs &, à force de vouloir les rendre douillettes, de les rendre fades.

Malgré ma promesse, Monsieur, je ne puis sortir de l'histoire, je m'en trouve entouré, quelque part où je fixe les yeux ; les petits tableaux, les dessins, les esquisses, tout annonce une prétention générale au grand genre, & en même tems que d'efforts mal-adroits, que de médiocrité, que d'impuissance ! Faute du beau, égayons-nous du ridicule : que ne puis-je, Monsieur, vous mettre sous les yeux les logogryphes de M. Jollain, qui, pour marquer l'époque de nos succès sur l'onde, au lieu de peindre la France ressaisissant le Trident de Neptune, dont se seroit emparé l'Angleterre, imagine un personnage qu'il appelle le *Gouvernement*, auquel il fait relever une ancre par terre, qu'il nomme la *Marine* : à côté du premier sont une Colonne & un Coq, symboles de la Fermeté & de la Vigilance, & pour dernier accessoire à cette belle invention, dans le fond on voit des guerriers prêts à s'embarquer & un Génie qui distribue des récompenses. Il est

fâcheux que ce morceau relégué trop haut & dans l'ombre, ne se puisse pas assez discuter pour en découvrir toutes les finesse ingénieuses; on ne doute pas que dans la face du Génie on ne reconnût les traits de M. de Sartine.

M. Jollain a encore célébré à sa manière M. Necker; son argument est l'ordre remis dans les Finances. Comme cette opération étoit beaucoup plus difficile que la première, il y a introduit deux Génies, au lieu d'un: le premier démele un écheveau de fil d'or, dont la Sagesse tient les bouts; l'autre repousse des nuages.

Tout cela n'est rien auprès du grand tableau de M. Vanloo, Peintre du Roi de Prusse, qui embrassant les diverses parties du Règne actuel, en a formé un amas d'allégories énigmatiques, propres à desespérer tous nos modernes Oedipes. Il en expose ainsi la triple partition: *le Temps découvre les Vertus; la Sagesse détruit les Vices; le Soleil anime la Nature.* Il seroit superflu de le suivre dans ces données, dont le développement occupe plus d'une page & ne présente qu'un ensemble décousu, auquel il manque un point de réunion: on ne peut que gémir de voir cet Artiste, digne par son talent du nom illustre qu'il porte, l'employer aussi mal. Ses partisans le disculpent & prétendent que cet ouvrage n'est qu'une préparation, dont le résultat doit être, dans un certain point d'optique, d'offrir le portrait de Louis XVI. Comme il a déjà exécuté ce tour de force pittoresque à l'égard de Louis XV,

on peut ajouter quelque foi à ce bruit courant , mais pour l'honneur de l'Artiste on auroit dû en faire mention dans le livret.

En général, Monsieur, les tableaux de genre plaisent plus au grand nombre des Spectateurs, qui aiment à se retrouver dans ces détails domestiques , à leur portée. A chaque Salon il en est qui les occupent spécialement & attirent constamment la foule : tel est ici *le Seigneur indulgent* , ou *le Braconnier* , de M. *Ville* ; le sujet tiré d'un opéra comique donné aux Italiens, il y a quelques années, est simple & riche tout à la fois. Huit personnages partagent la scene & la remplissent. Deux Gardes-chasses amènent le coupable au Seigneur assis ; la Dame derriere lui , touchée des pleurs de la femme & de deux enfans intercédans pour le Braconnier, seconde leurs efforts & le détermine à la clémence : en sorte que l'unité du poëme est parfaitement observée. L'Artiste, en habile homme , a nuancé les diverses douleurs : celle du prisonnier est morne, silencieuse, mêlée de remords ; celle des enfans est ingénue , abondante en sanglots , crieuse & différenciée entre les deux , suivant l'âge & le sexe ; l'attitude de la villageoise , plus respectueuse , indique un mélange d'effroi ; enfin l'épouse du Seigneur a cette compassion analogue à son rang & à son rôle : quant au Gentilhomme, la figure principale, il n'y a pas assez de caractère sur sa physionomie ; on n'y voit que de la bonté , & l'on desireroit qu'il y fût resté quel

que vestige du premier sentiment de colere & d'indignation, dont il a dû être atteint. Belle exécution, du reste, dans le vêtement, les étoffes, le coloris, dans l'agencement des groupées. Cet Eleve de M. Greuze me paroît avoir fait beaucoup de progrès, & s'il ne l'égale pas encore pour la partie de l'expression, il le surpasse déjà dans les autres. Son *Fils Polonois* est surtout monté sur le plus haut ton de couleur; il est d'une maniere large & vigoureuse, telle que n'a jamais eu son maître.

Dans son *Fils repentant*, de retour à la maison paternelle, on est fâché de trouver beaucoup d'idées de ce même M. Greuze. M. Aubry devroit être jaloux de produire par lui-même & de ne pas se laisser soupçonner de plagiat.

Au Salon dernier un tableau d'histoire de M. l'Epicié me fit oublier de vous parler, Monsieur, de sa *Douane*; aujourd'hui je m'arrête avec complaisance devant sa *Halle*, qui me paroît bien supérieure à son *Régulus*: elle est faite pour servir de pendant à la première. L'invention du site est vaste, nette, ingénieuse; il seroit à souhaiter que nos grands marchés eussent une pareille décoration: l'architecture est belle, noble & un peu lourde, comme elle doit l'être en pareil lieu; la perspective est exacte & l'œil pénètre aisément à travers les colonnes massives dont elle est soutenue. Une variété étonnante, une grande vérité dans toutes les attitudes des personnages qui composent la foule immense de ce con-

cours tumultueux, occupent longtems les spectateurs & en réveillant sans cesse leur curiosité, la satisfont successivement. On trouve cependant que le compositeur a omis une scene, par sa fréquence essentielle à la représentation d'une halle; c'est celle d'une querelle entre de pareils acteurs: il répond qu'il a cherché le naïf, sans donner dans le bas (*). C'est une mauvaise excuse, il auroit pu éviter ce dernier & le peuple dans ses combats présente quelquefois des athletes aussi intéressans que les arenes de nos petits-maitres spadassins. Je crois plutôt que M. l'*Epicié* ne s'est pas senti la vigueur qu'auroit exigée cette partie de son poëme: c'est par où peche l'artiste. Quant à son faire, il n'empate pas assez ses tableaux, il est avare de couleur; ce qui répand dans les clairs un blanc de farine désagréable: qu'il voie, revoie, étudie, médite l'inimitable Teniers, le grand maître du coloris dans ces sortes de sujets.

On pourroit donner le même conseil à M. *Farray*, Chevalier de Malthe (on a oublié *Servant*.) Il nous offre dans sa *Rue de l'Hippodrome à Constantinople*, le spectacle amusant du costume d'un assemblage innombrable d'étrangers, encore plus piquans par leur nouveauté que les personnages de M. l'*Epicié*; mais faute de fond, de perspective, de clair-obscur,

(*) Voyez le *Journal de Paris*.

on les prendroit pour autant de figures découpées & collées avec choix. J'ignore, au surplus, d'où sort ce *M. Favray*, qui déjà Académicien & même ancien, représente pour la première fois au Sallon.

Il seroit grand besoin, Monsieur, de pareils débutans & il en faudroit beaucoup de cette espèce pour remplacer *M. le Prince* que nous sommes menacés de perdre. Cet Artiste, à la fleur de l'âge, trop livré aux plaisirs & déjà recueillant les fruits amers d'une vie licencieuse, que favorise sa profession, est attaqué de vapeurs, de vertiges, est dans un état d'épuisement qui fait desespérer qu'il puisse jamais reprendre la palette. Sa fécondité lui a fait heureusement produire avant sa nullité de quoi nous amuser encore cette année, car il est toujours spirituel & piquant. Des Paysages rians, où le goût de la belle nature se retrouve sans cesse, occupent les connoisseurs, tandis que des scènes folâtres ravissent la multitude. On ne se lasse point d'étudier ses *Mariannes*, du plus joli détail, ses *Joueurs de boule*, ses *Joueurs de petit palet*. Dans son *Cabaretier qui vient avertir un Voyageur que son cheval est prêt*, un autre se seroit contenté de bien rendre ce sujet simple; *M. le Prince* y a jetté un incident qui le relève, & fixe les regards dès qu'on l'apperçoit; c'est que l'aubergiste trouve le cavalier caressant sa femme: saillie charmante, exprimée avec toute la finesse du pinceau de cet aimable Artiste.

Heureusement , Monsieur , tout se compense ; pour nous dédommager de la perte de *M. le Prince* , deux autres confrères qu'on regrettoit au Salon dernier reparoissent aujourd'hui ; il est à espérer que Paris fixera enfin leur légitimité : ce sont MM. *Casanova* & *Loutherbourg* : le premier , toujours plein de verve & de feu , ne peut être considéré froidement , il fait passer sa chaleur jusque dans l'ame du Spectateur : ses deux *Cavaliers dans le Costume Espagnol* sont d'une vigueur , d'une vérité rare ; le plus fameux Maître d'équitation ne les auroit pas mieux mis à cheval ; les Courriers semblent hennir. Mais ses deux tableaux faisant pendant , son *Coup de Tonnerre* & son *Coup de Vent* , faisoient surtout d'une terreur involontaire : ici la foudre sillonne des nuages noirs ; femmes , animaux , hommes se ressentent du desordre de la nature & de la colere du ciel : là le fougueux Borée renverse tout ce qui résiste à son passage & l'expression de ce tableau , d'une touche fiere , n'est pas moins frappante.

M. Loutherbourg n'a exposé qu'un morceau , représentant un *Port de Mer* , où l'on voit un *Embarquement* ; & il suffiroit pour donner une très haute idée de son talent , si sa réputation n'étoit pas faite. Aussi chaud de couleur que *M. Casanova* , aussi riche dans ses détails que *M. Vernet* , il pourroit nous empêcher de regretter celui-ci , s'il vouloit suivre la même carrière , & travailler avec autant d'affiduité : il entend mieux à rendre la vapeur de l'air , son

soleil couchant, heure du jour où il a peint son ouvrage, colore l'horizon des plus beaux feux; c'est ainsi que cet astre semble, déjà loin de nous, marquer encore sa présence par des reflets vifs & brillans.

Comme votre intention, Monsieur, est d'avoir plutôt l'historique du Salon, qu'un catalogue sec des tableaux qu'on y voit, je m'attache moins à vous les détailler qu'à vous faire connoître ceux qui peuvent piquer votre curiosité, par eux-mêmes, ou par leurs accessoires, ou par leur ridicule, ou par des anecdotes relatives aux ouvrages ou à leurs auteurs: c'est ce qui me fait omettre M. *Vernet*, toujours beau, toujours fécond, mais toujours monotone dans sa variété même; M. *Robert*, dont le genre plus circonscrit encore est moins vivant, si l'on peut s'exprimer ainsi; Mlle. *Vallayer* & M. *van Spaendonck*, ces deux rivaux pour les fleurs, les fruits, les vases, tous deux vrais, mais la première avec des touches plus précieuses, l'autre avec des touches plus mâles; M. *Huet*, Peintre d'animaux.... Je me trompe, Monsieur; cette fois il a pris un vol plus hardi, il s'est élevé jusqu'à l'histoire, il a fait un *Hercule* chez la *Reine Omphale*, tableau de dix pieds de haut sur huit pieds de large, & ce sujet le plus indécemment traité révolte la pudeur, sans éveiller le desir: la femme colossale, toute nue, n'est point une Reine voluptueuse; on n'y voit clairement que la dévergondée qui lui a servi de

modele, & dans le Vainqueur des monstres amolli, qu'un Satyre ignoble, sous les traits duquel on retrouve l'artiste paillard, songeant plutôt à assouvir sa luxure, qu'à enfanter les conceptions sublimes d'une pareille composition... Cette infamie scandaleuse, digne d'un corps-de-garde, exposée aux regards de tout Paris, confirme ce que je vous ai dit du motif qui avoit fait rejeter la *Betsabée*.

Une autre amélioration du Salon, Monsieur, c'est qu'au moyen de la multitude de grands tableaux il y a moins de portraits & l'on a choisi entre ceux-ci les plus dignes d'être offerts. M. *Dupleffis* a exposé celui de *Monsieur*, Frere du Roi, dont l'air de tête sage & le vêtement fastueux concourent à mieux exprimer le caractère physique & moral de son Altesse Royale. Celui de Madame la Duchesse de *Chartres* a plusieurs défauts de sens commun : la Princesse très ressemblante & bien drapée, mais à la françoise & dans le goût le plus moderne, puisqu'on croit lui reconnoître une levite, a les pieds nus ; ensuite elle est au bord de la mer. On voit un vaisseau qui vogue, ce qui annonce l'idée du Peintre & l'instant où il a pris son sujet, c'est-à-dire au moment où le Duc de *Chartres* vient de s'embarquer sur l'armée navale ; & le Peintre la laisse dans cet état de froideur, les yeux collés à terre, lorsqu'ils devroient se fixer sur les flots, suivre le vaisseau, tant qu'il est apparent, lorsque même longtems après que tous les au-

tres spectateurs l'auroient perdu de vue, une tendre illusion devoit le reproduire encore à l'imagination d'une amante cherchant à s'abuser. Le portrait de M. *Franklin* répond à sa courte devise, *Vir*: mais l'artiste auroit dû se dispenser de montrer M. de Fontanelle en Gilles, avec un air railleur, qui caractérise du reste à merveille ce politique rédacteur du *Mercur*, dans les paragraphes où, pour décrier finement les Anglois, il leur fait dire à l'article de *Londres*, toutes les sottises qui lui passent par la tête.

M. *Callet* a quitté cette fois le genre de l'histoire pour en peindre, il est vrai, un héros futur, M. le Comte d'Artois; il l'a revêtu de ses ornemens d'apparat, dans le tems où ce Prince vint rétablir la Cour des Aides. On est fâché que la tête peu ressemblante ne réponde pas à tous les accessoires, du plus grand goût & de la plus exacte vérité, & l'on invite sérieusement l'artiste à la refaire.

Dans les Portraits de Madame la Duchesse de Saxe-Teschén, du Prince & de la Princesse Orlow, du Comte de Panin, M. *Rossin* a scu prendre un pinceau plus mâle pour ces formes nouvelles d'une nature étrangere, dont il a saisi la hardiesse & la fierté; mais son chef-d'œuvre est le portrait du célèbre Linné, le Prince de la Botanique, auquel il a ingénieusement mis à la boutonniere une fleur, qu'a découverte ce savant. Rien de plus vivant que cette figure: du reste, les satins, les taffetas, les velours, les dentelles, les rubans, l'or, les pierreries,

les diamans, le désespoir des Peintres jusqu'aujourd'hui, rien n'arrête l'habile Artiste; il rend tout avec la couleur propre & locale: c'est une magie soutenue qui en impose également à ses confreres & aux ignorans.

Un Agrégé débute dans le genre de MM. *Dupleffis* & *Roslin*, mais non en imitateur servile: ses portraits de M. *Morand*, de M. de *la Blancherie*, de M. *Comus* font déjà plaisir & sont variés, comme les personnages que rend son pinceau. Le Docteur en médecine, à travers la magnificence de son vêtement, a la gravité qu'il doit avoir, & l'esprit qui est dans ses yeux est celui de son état, un esprit réfléchi & profond. Le caractère juif, empreinte de la figure du second, est saillant; & la gaieté fine de l'escamoteur brille sur sa face fleurie: entre ces deux charlatans le spectateur se sent disposé à rire d'être dupe de celui-ci; il seroit fâché de l'être de celui-là, dont la mine pédantesque trahit la nullité sous un air scientifique. M. *le Noir*, c'est le nom de l'artiste, se signale ainsi entre ses confreres, par sa finesse pour exprimer les pensées sur les physionomies: il ne sauroit trop cultiver cette qualité, la plus précieuse & la plus difficile du genre.

Il est tems, Monsieur, de finir cette portion de notre ouvrage: vous devez y avoir pris une idée suffisante des Peintures du Salon de 1779. Une seule œuvre de génie, c'est-à-dire produisant l'enthousiasme universel, qui maîtrise & subjugué l'ame de routes les classes

d'hommes; d'autres en petit nombre, admirables pour les faiseurs, plaisant aux autres, mais les laissant froids; beaucoup d'artistes donnant des espérances; quelques-uns, dont les débiles mains devoient renoncer à manier le pinceau; enfin une foule de membres luttant en vain pour sortir de leur obscurité: tel en est le résumé. Vérité dure pour Messieurs de l'Académie, mais vérité nécessaire à dire pour aiguillonner leur amour-propre trop engourdi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 28 Septembre 1779.

Je vous ai fait observer, Monsieur, & ma revue du Sallon doit vous en convaincre, que l'espoir de participer au choix du Comte d'Angiviller & d'être admis en concurrence avec nos meilleurs Peintres à la composition des tableaux d'histoire pour S. M., avoit l'inconvénient d'inviter à sortir de leur sphere des hommes de mérite qui, présument trop de leurs forces, se feroient siffler dans ce premier genre, tandis qu'ils auroient pu être applaudis dans d'autres. Il est arrivé le contraire à l'égard des Sculpteurs: comme le Roi ne veut que des Statues de nos grands hommes, tous se sont tournés de ce côté-là & retrécissant leur génie, au lieu de ces beaux groupes où il auroit pu se déployer, se

sont bornés à nous offrir des bustes. Il est vrai qu'il en est peu qui ne soient connus & intéressans, & que dans quelques-uns les Artistes s'élevant jusques à leur sujet, y ont mis un sublime digne des plus hautes conceptions. Il est fâcheux qu'une seule des quatre Statues ordonnées par le Gouvernement en 1777, soit marquée de ce grand caractère. C'est celle du grand Corneille, par M. Caffiery. Le tragédien est représenté dans une des plus importantes de ses occupations, dans l'instant où il enfante le plan de quelqu'une de ses immortelles œuvres, qui lui ont mérité en France le titre auguste de pere du théâtre. Le vulgaire & même des critiques n'ont remarqué en lui qu'un penseur profond, attribut trop général qui ne le distingueroit pas assez; mais il est assis, il tient une plume à la main, un cahier est à côté de lui; le voilà spécifié comme un écrivain: cela ne suffit pas; c'est sur sa physionomie, c'est dans le feu de ses yeux que respire le poëte: on y admire ce *mens divinior, cet os magna sonaturum*, auquel on ne peut se méprendre; c'est là qu'il est Corneille. Il est goûté de tout le monde, & dès que la cour est ouverte, il est entouré & la foule de ses adorateurs ne desemplit pas plus qu'à la comédie, lorsqu'on joue ses chefs-d'œuvres. Une hardiesses du Sculpteur, ç'a été de le rendre dans la vérité du costume du tems le plus exact, dans ce vêtement épais qui fait ressortir davantage l'esprit, le saillant de la physionomie. Il a ainsi sacrifié les finesses

nesses de son art à la partie essentielle de sa composition ; il s'y seroit livré davantage, s'il n'eut eu à rendre qu'un homme ordinaire.

A côté est *Montesquieu*, par M. *Clodion*, modelé en plâtre seulement : son exécution en marbre est remise au Sallon prochain, parce qu'il ne s'est point trouvé de bloc convenable, & tous les connoisseurs en bénissent le ciel. Cette Statue est absolument à refaire. L'Auteur de *l'Esprit des Loix* est assis, comme son voisin ; mais son air de tête est sans noblesse, c'est celui d'un charlatan qui vend sa drogue ; il a le doigt sur son livre & il semble dire aux spectateurs, *c'est moi qui ai fait cet ouvrage !* Le Sculpteur a affecté de cacher dessous le Temple de Gnide, dont on a peine à découvrir le titre, comme si le Président en rougissoit. Cette idée, que je crois fausse, a du moins quelque finesse ; du reste, on lui reproche d'avoir mélangé le costume antique avec le nôtre & surtout de nous offrir une figure *tourmentée* en terme de l'art, c'est-à-dire, pour avoir voulu trop rechercher son attitude, de l'avoir fait peu naturelle.

M M. *Pajou* & *Berruer* se sont épargnés bien du travail, en établissant leurs figures droites, comme l'exigeoit, au surplus, la qualité de leurs héros. Le premier avoit à présenter un Orateur sacré & véhément, un Controversiste profond & irresistible, un Prélat entêté, vindicatif, fougueux : tous ces caracteres n'alloient point à une figure tranquille & en re.

pos : il a donc mis la sienne debout ; mais elle n'en a pas plus de mouvement , elle est froide & vague ; on y reconnoît les traits physiques de *Bossuet* ; il y manque son ame. De la main droite il tient un livre , dont il semble retourner un feuillet avec l'index de la gauche ; conception foible , idée triviale , qui ne l'élève pas au dessus d'un régent , ou même d'un maître d'école. On est surpris que M. *Pajou* , qui à sa qualité d'artiste joint celle d'homme de lettres & n'a pas été jugé indigne de figurer dans l'Académie des Inscriptions , dont il est membre depuis quelques années , n'invente pas davantage & n'ait pas un ciseau plus spirituel : quant au faire , il est superbe ; la tête & les mains sont savamment dessinées ; les plis du vêtement , les jets sont larges & exécutés avec précision & vérité ; le rochet est transparent ; le camail ou *Pallium* riche & moëlleux : tous les détails sont précieux (*) ; mais il n'a fait qu'une statue , que les connoisseurs préfèrent cependant à sa première de *Descartes* , aussi pour le Roi.

Le second Artiste , dont le sujet étoit moins vaste , s'en est tiré plus adroitement , en érudant , il est vrai , une partie de la difficulté ; le personnage qu'il avoit à nous reproduire , étoit le Chancelier d'*Aguesseau* , Législateur à la fois

(*) Seulement on trouve qu'il les a trop multipliés pour faire valoir davantage son habileté , car enfin un Prélat au rochet n'a pas un manteau par dessus.

& Orateur. Un homme de génie embrassant le Magistrat sous ces deux aspects, se seroit efforcé par quelque tournure ingénieuse de les exprimer & de les concilier. M. Berruer ne se sentant pas la capacité de remplir une pareille tâche, a choisi la plus aisée; il s'est chargé du Législateur, & a cru avoir tout fait en lui imprimant un air imposant par la main droite qu'il étend: de la gauche, qui retombe sur sa simarre, il tient un rouleau de papiers, sur lequel est écrit *Ordonnances sur la Législation*. Il est à observer que le Spectateur envisageant la figure, ne voit pas ce que le Chancelier a en réserve; il est obligé de se détourner un peu pour en lire le titre: on est tenté de croire que ce n'est rien de bon, que ce sont des Edits Burfauts, que lui, & ses semblables depuis, nous ont tant apportés: c'est d'autant plus à craindre, que l'action est censée se passer en un Lit de Justice; elle est décidée par un pliant, dont se relève l'organe de sa Majesté, qui dans le costume devroit être couché aux pieds du Roi. Cette gaucherie de l'Artiste jette en même tems de l'odieux sur son héros & du ridicule sur sa composition. Ce sont des épigrammes qui ne finissent pas. Ses confreres s'attachant peu au fond, louent le Statuaire d'avoir surmonté l'ingratitude du costume & de l'ampleur même de la robe, qui presque toujours dissimule le nud de la figure, objet des recherches éternelles de l'art: ils en admirent surtout un pan grandement jetté sur le pliant;

mais ils ajoutent, que le travail de l'outil est un peu rond. En général, Monsieur, toutes ces statues sont lourdes & fatiguent les regards par leur masse volumineuse, sauf *Montesquieu*, ayant le défaut contraire, il a l'air d'un colifichet. J'ignore, Monsieur, pourquoi *M. Houdon*, déjà Académicien & d'un mérite fondé sur des succès brillans, n'a pas été préféré à l'auteur de la statue de *Montesquieu*, à *M. Clodion*, qui n'est qu'Agrégé, n'est point connu & débute par un ouvrage universellement réprouvé. J'ai interrogé cet homme modeste, dont le silence a répondu. Je me suis confirmé dans mon opinion que les fonds destinés par le Roi à l'avancement des Arts, ne tourneroient qu'à gratifier les sujets rampans, qui faisoient leur cour au premier Peintre & au Directeur Général. Quoi qu'il en soit, *M. Houdon* est bien vengé par la surprise de tous les amateurs de ne le pas voir employé. On aime dans ses bustes, de *M. de Nicolai* le pere, de *M. de Caumartin*, la ressemblance la plus frappante, la seule chose qu'on y pût exiger. Il n'en étoit pas de même de *M. Franklin*, de *Voltaire*, de *J. J. Rousseau*. Quelle élévation de pensées dans le premier, Législateur du nouveau monde ! Quelle finesse dans le second, Poète lu & relu toujours avec un plaisir nouveau ! Quel feu dans le dernier, dont les regards perçans semblent pénétrer jusques dans les plis & replis les plus cachés du cœur humain. Il est surtout, Monsieur, un certain

point de vue, où l'illusion est si complete & le coup d'œil si direct & si vif, qu'on croit voir ce buste animé, qu'on ne peut le soutenir & que le premier mouvement est de s'y soustraire. Il est en terre cuite, tandis que son voisin est du plus beau marbre blanc, superbement drapé à l'antique; contraste formé par le hasard & fidele image de la pauvreté où l'un a toujours vécu, tandis que l'autre nageoit dans une opulence fastueuse. Le Sculpteur a lutté contre lui-même sur ce dernier, il l'a reproduit dans un autre buste pour être installé au foyer de la nouvelle Comédie Française & je trouve plus de vérité dans celui-ci. Celui-là doit être placé dans le cabinet de l'Impératrice de Russie, qui n'ayant jamais pu jouir de la présence de cet homme célèbre, veut en multiplier partout les effigies dans son Palais. Elle doit en posséder encore une statue du même Artiste en bronze doré: c'est proprement ici le vieillard de Ferney, il est enveloppé dans sa robe de chambre, il est assis dans son fauteuil, les mains appuyées sur les bras; il revient de la promenade, il est fatigué, prêt à se coucher: telle est la scène familière que l'auteur a choisie; mais, malgré la lassitude de son corps, son ame veille, & le rire sardonique de la figure caractérise la moisson de ridicules que le Philosophe Satyrique a faite durant ses dernières méditations; il s'amuse en lui-même aux dépens des fots, des prêtres, des fanatiques, qu'il va livrer encore une fois à la dérision générale. Il

faut avouer que dans cette petite figure, de moins d'un pied de haut, il y a plus de génie que dans celles de la cour, le Corneille excepté.

Le portrait n'est pas le talent de M. Goiz, si l'on en juge par son Buste de M. le Comte d'Artois, absolument manqué. Il a voulu lui donner un air de finesse, qui n'est en rien aujourd'hui celui de la tête de S. A. Royale. Cet Artiste est appelé à de plus riches compositions : il excelle dans les bas-reliefs ; ses modèles de tombeau sont d'une belle simplicité & d'un très-bon goût. C'est surtout dans ses des-
 fins qu'on trouve une tête fortement organisée : la composition vaste de ses deux *Camby-
 ses* ne l'a point effrayé ; ces esquisses sont pleines de majesté ; son *Moïse qui fait renver-
 ser le veau d'or*, est fier, & *Tullie, fille de Tar-
 quin, faisant passer son char sur le corps de son
 pere*, est du plus vigoureux style.

Le *Méléagre* de M. Boizot a de la grace, de la vigueur même ; mais il est d'un caractère vague : ce n'est qu'un chasseur ordinaire, beau, bien conformé, & point le mâle héros de la fable, un fils de Roi, le vengeur de son pays. On trouve du nerf dans le *Gladiateur mourant* de M. Julien, malgré l'abandon du corps très-bien exprimé ; il possède parfaitement l'anatomie ; peut-être les mains sont-elles soignées avec trop de délicatesse pour sa situation ; car cet auteur a, quand il le veut, de la douceur & du moëlleux dans le ciseau ; ce que prouve sa tête de femme, coëffée d'un voile & couronnée

de fleurs , comme les jeunes filles dotées par le Pape & le Sacré College à l'église de la Minerve à Rome : elle est d'une suavité charmante. Les fleurs sont artistement travaillées & le voile a presque la transparence de la gaze.

Il seroit à souhaiter que M. de Joux , nouvel Académicien , eût choisi pour son morceau de réception un sujet moins rebattu en peinture & en sculpture que le *St. Sebastien* ; on est obligé , faute d'une expression neuve , de se rejeter sur les détails de nature qu'on parcourt avec plaisir.

M. Monot , ordinairement doux & dont le faire se retrouve dans un *Enfant qui joue avec ses pieds* , a voulu donner cette fois un ton tragique à son ciseau dans le Buste de Mlle. Duplan ; il a choisi le moment où cette Actrice , dont la tête est tout-à-fait pittoresque , faisant le rôle de *Clitemnestre* dans l'*Iphigénie en Aulide* , du Chevalier Gluck , dit aux soldats qui viennent saisir sa fille pour la conduire à l'autel :

Osez mettre le comble à votre rage impie ,
Barbares ! . . .

Ce vers , qui devoit se lire sur la figure de la Reine , est inscrit en légende au bas , pour l'intelligence du Spectateur.

L'Artiste a médité un sujet plus grand encore , l'*Amour qui , foulant aux pieds l'Aigle de Jupiter , semble s'applaudir de triompher de l'univers*. Ce sujet allégorique & d'une grande mo-

ralité, doit s'exécuter en marbre pour le Pavillon du Comte d'Artois à *Bagatelle*. Il ne pouvoit être mieux placé qu'à l'entrée d'un palais dont le nom seul annonce la destination futile. On ne fait si ce modele désiré ne s'est pas trouvé prêt, mais il n'est qu'annoncé & n'a point été présenté au Public.

On ne juge pas cette année que M. *Foucou* ait répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de lui précédemment: tous ses ouvrages, en petit nombre & de petite maniere, sont froids, même un Buste de *Regnard*. Puissé M. *Sergell*, Agrégé qui entre dans la carrière & le dernier aussi dont je ferai mention, mieux soutenir son essai! c'est un très beau sujet; » Othryacès, Lacédémonien, resté seul sur » le champ de bataille & blessé mortellement, » dresse un trophée à Jupiter, sur lequel il » écrit avec son sang." Il est à présumer que s'imposant une pareille tâche, on se sent la force de la remplir; tâche difficile, en ce qu'elle exige plus de tête que de main, que l'exécution en doit être simple & l'expression sublime. Il faudra voir le modele rendu en marbre, pour décider du degré de mérite du compositeur.

Je passe, Monsieur, sur les Graveurs, entre lesquels je ne trouve aucun nouvel athlete, parce que tous les morceaux exposés au Salon sont d'ailleurs depuis longtems connus du Public, annoncés, décrits, vantés dans diverses feuilles périodiques & que ces Artistes, en multipliant comme ils veulent une même production,

duction , la répandent partout & vous ont mis à portée de juger par vous-même de leurs œuvres. Un seul portrait par M. Miger exige que je m'y arrête, en ce qu'il fait anecdote & annonce une impudence rare: ç'auroit été, sans doute, déjà une grande audace à M. Vernier, un des suppôts du Chancelier, un de ces Magistrats du Grand Conseil, qui par une prévarication infame avoient eu la lâcheté de se prêter à ses vues, un de ces hommes voués dans les *Correspondances* au ridicule & à l'exécration, de se montrer en pareil lieu dans les circonstances actuelles; mais comment qualifier la dédicace qu'il s'est fait faire & qu'on lit au bas: *Viro Juslicia vindici integerrimo, egregiarumque artium sagacissimo cultori!* Comment s'est-il trouvé un complaisant assez bas pour s'y prêter! Il a rougi tellement lui-même de son héros, qu'il n'a osé se nommer & ne s'est désigné que par des lettres initiales.

Je reviens, avant de finir, sur deux Portraits dont j'avois omis l'un volontairement, ignorant son mérite, & dont l'autre n'est exposé que depuis peu. Le premier est remarquable par un nouveau procédé particulier à l'auteur, M. Loir, qui depuis nombre d'années ne s'étoit pas montré au Sallon; il a peint en Pastel sur cuivre M. Belle, son confrere. Cette manière moins agréable, peut être plus solide, mais surtout plus propre aux sujets exigeant de la vigueur & de Pénergie. Le second est le portrait de M. d'Angwiller, par M. Dupleffis. Il

est beau, mais froid, comme le héros : ce qui le rend remarquable, c'est un rouleau que déploie le Directeur des Bâtimens, sur lequel on lit : *Galerie du Louvre* : c'est l'annonce de ce superbe *Musæum*, où doivent se réunir tous les Talens, tous les Arts, où figureront toutes les Ecoles, où se formeront les grands Artistes en tout genre & qui rendra désormais le Sallon inutile, ou du moins insipide, & l'époque de l'administration de M. d'Angiviller à jamais immortelle. *O quando ego te aspiciam!*

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉMOIRES SECRETS

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE LA
RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN
FRANCE, DEPUIS MDCCLXII,
JUSQU'À NOS JOURS.

ANNÉE MDCCLXXIX. (*)

I Janvier. Les *Petites Affiches*, jalouses de plus en plus du *Journal de Paris*, qui à

(*) Pour témoigner ma reconnaissance au Public, du bon accueil qu'il daigne faire à cet Ouvrage, je le lui présente réimprimé avec des Augmentations intéressantes, distinguées des anciens Articles par un Astérisque *, placé à la tête des diverses Dates. *Avertissement du Libraire.*

la longue les auroit réduites à peu de souscripteurs , avoient déjà fait des efforts l'année dernière pour arrêter cette invasion ; elles en tentent de nouveaux aujourd'hui , qui doivent être plus heureux & rendront le dernier presque inutile , si le projet s'exécute , tel qu'on le trouve dans le *Prospectus d'un nouveau plan adopté par le Ministère , pour la composition & la distribution des Annonces , Affiches & Avis divers , ou Journal général de France.*

Si l'on en croit ce *Prospectus* , c'est dans un passage des *Essais de Montaigne* qu'on a puisé l'idée des Affiches ; ainsi aucun ouvrage périodique , tel qu'il soit , ne peut faire preuve d'une ancienneté aussi respectable. En outre , des pièces très authentiques apprennent que *Théophraste Renaudot* , sous le ministère du Cardinal de Richelieu , ayant obtenu de Louis XIII le privilège général de la *Gazette de France* , conçut le projet d'établir des *Bureaux de correspondance , d'adresse & de rencontre de toutes les commodités reciproques des sujets du Roi & de publier des feuilles intitulées , Conférences , Extraits des Registres des dits Bureaux , Annonces , Affiches & Avis divers , &c.* Ce Renaudot par succession de tems divisa ses feuilles en deux classes ; l'une , consacrée aux grands objets de la politique , au récit des événemens que font naître les intérêts respectifs des Puissances ; l'autre , affectée aux relations d'une moindre importance , aux annonces & avis , qui ont pour but l'avantage reciproque des particuliers.

C'est ce second ouvrage remis en activité, il y a près de trente ans, dont on a grossi considérablement le volume par nécessité vers 1761 & encore en 1777, qu'on intitule aujourd'hui *Journal général de France* & qui paroîtra chaque jour, en un cahier de huit pages in-8°. pour 30 livres par mois ; il embrasse tous les objets, & chaque feuille, loin d'offrir beaucoup de remplissage, comme le *Journal de Paris*, présentera de quoi satisfaire l'intérêt, la curiosité & le goût des lecteurs. Telles sont les promesses de la nouvelle compagnie qui a traité du privilège.

1 *Janvier*. C'est M. de Bretigniere, Conseiller de la troisieme chambre des Enquêtes, qui ayant fait au Parlement la proposition, sur l'état civil des Protestans, renvoyée au 15 Décembre, a fait à l'assemblée un discours sur ce sujet, par lequel il a demandé, non de favoriser l'exercice de la religion prétendue Réformée, non d'admettre aux charges ceux qui la professent, mais d'obtenir pour eux ce que l'on accorde aux Juifs dans toute l'étendue du royaume, ce que les Princes Protestans ne refuserent jamais aux Catholiques, ni les Empereurs Payens eux-mêmes aux Chrétiens qu'ils persécutoient, c'est-à-dire, un moyen légal d'assurer l'état de leurs enfans.

Les opinions ont été très-longues sur ce discours ; mais, quoiqu'il y ait eu différens avis, au fond le vœu des magistrats étoit unanime, de modifier les loix de Louis XIV. Enforte

qu'on ne doit pas conclure de l'Arrêté qu'il n'y a lieu à délibérer, qu'il ait décidé que cet objet ne méritoit pas qu'on s'en occupât ; mais l'addition de ces mots, *s'en rapportant ladite Cour à la prudence du Roi*, explique suffisamment les raisons de prudence qui l'ont déterminé.

On vient d'imprimer *Récit de ce qui s'est passé le 15 à l'assemblée des chambres du Parlement*.

1 Janvier. On apprend que Madame la Présidente de St. Vincent vient de mourir, au couvent où elle étoit enfermée.

2 Janvier 1779. Il se trouve aussi des plaisans dans la Société royale de médecine, & voici une facétie qu'elle répand à l'occasion de la cessation des assemblées de la Faculté. Elle est en forme de *Bulletin*, du 19 Décembre 1778.

„ La Faculté de médecine a passé une très
 „ mauvaise nuit ; sa tête est toujours très em-
 „ barrassée, les membres roides, le pouls dur,
 „ la langue mauvaise & noire, tout le corps
 „ plein de vent. Ce qui en sort, est mal digé-
 „ ré & de mauvaise qualité. L'affaïssement est
 „ général dans toute la machine, qui ne fait
 „ plus ses fonctions depuis hier au soir : tout
 „ ceci est la suite d'un mauvais régime.

„ L'usage des bains & de l'ellebore n'a rien
 „ produit de satisfaisant ; on craint d'être obli-
 „ gé d'en venir à des remèdes violens & que
 „ la crise n'entraîne une desorganisation né-

„ cessaire dans un corps sans action & qui languit depuis longtems. ”

(Signé) BON SENS.

Le Docteur Paulet, plus piqué au jeu que les autres, avoit offert de chançonner à son tour les facultaires dans un vaudeville; mais les sociétaires se sont refusés à cette vengeance, qui s'exécute & ne se propose pas en public.

3 Janvier 1779. La faculté de médecine fonde la clôture de ses écoles sur l'arrêté du Conseil qui dissout son comité; en conséquence elle n'a point obtempéré à la lettre de M. le Garde des sceaux, mais arrêté des représentations. On croit que l'université va intervenir pour cette fille molestée & vexée horriblement.

3 Janvier 1779. M. de la Dixmerie a eu beaucoup de peine à faire imprimer son *Eloge de Voltaire*, prononcé dans la loge maçonnique des neuf sœurs, dont il avoit été membre. Il a surmonté les obstacles du clergé & des ennemis de son héros. L'ouvrage paroît enfin. On ne peut se retracter à la lecture sur le jugement qu'on en a porté. En applaudissant au style, aux tournures, aux images, aux décisions, en général, assez saines de l'écrivain, on continue à lui reprocher de n'avoir donné qu'une analyse chronologique des œuvres de ce grand homme, & d'avoir négligé de l'enrichir de cette foule d'anecdotes, entre lesquelles il avoit à choisir. M. de la Dixmerie a ajouté quelques no-

tes, où il a réparé cette omission, mais bien foiblement; en sorte qu'on peut prononcer hardiment que l'*Eloge de Voltaire* reste encore à faire.

Celui-ci est dédié à Madame Denis, par une épître assez médiocre: on trouve à la fin une autre épître en vers aussi, que le poëte adressa au Seigneur de Ferney lors de son retour dans cette capitale. On y lit ces vers singuliers:

.... Mais dans le temple du Seigneur
Je suis un simple enfant de chœur
Et j'attache à l'autel ma chétive guirlande:
Envain j'essayai quelquefois
De joindre ma débile voix

A celles qui pour vous entonnoient des cantiques.

Cette comparaison, rapprochée des cérémonies de l'église, empêcha dans le tems le *Journal de Paris* d'insérer la pièce & les prétres en sont en effet scandalisés.

* 3 Janvier 1779. On n'a pas encore tiré au clair la querelle du Sr. Parent avec la Dame Roger. L'un & l'autre sont toujours à la Bastille. Quelques gens prétendent que ce n'est qu'une affaire particulière, qu'un abus de confiance de la part de la Dame, prête-nom du premier Commis.

4 Janvier 1779. Parmi toutes les tracasseries du tripot lyrique, il faut distinguer la querelle élevée entre les Demoiselles Beaumesnil & Rosalie. La première a écrit une lettre insérée au *Journal de Paris* du 27 Décembre, où elle se plaint que la seconde faisant valoir son

antériorité au théâtre de deux mois, accapare tous les rôles des opéra, tant anciens que modernes, quoique sa destination ne dût être à sa réception que de doubler Madame Larrivée, tandis que la sienne étoit de remplacer Mademoiselle Arnoux. Mlle. Beaumesnil a pour Chevalier le Bailli de la Tour, & Mlle. Rosalie M. le Comte de Merci-Argentau. Les amateurs du théâtre lyrique se partagent : il paroît cependant que celle-ci l'emporte, puisque sa rivale annonce sa retraite. On ne peut nier que Mlle. Rosalie n'ait infiniment plus de talent pour le tragique.

4 Janvier 1779. Une question assez curieuse en librairie & d'ailleurs intéressante pour les gens de lettres, se présente dans un *Mémoire pour le Sr. Boudet*, libraire, imprimeur du Roi, propriétaire du privilège pour l'impression des œuvres de Bossuet.

Contre Don Deforis, religieux Bénédictin du monastere des blancs-manteaux, éditeur.

Et contre les Sieurs Elmsley & Nicoll, libraires de S. M. Britannique, souscripteurs.

Vivement poursuivi par ceux-ci, le premier appelle en garantie son éditeur, seul coupable des retards qui excitent leurs réclamations.

Epuisé par des avances immenses que l'inexactitude de cet éditeur a rendu stériles, il demande la résiliation d'un traité dont l'exécution le ruine, en même tems qu'elle le déshonore.

Son adversaire, au contraire, représente

ces deux actions si simples & si légales comme des attentats, dont l'impunité seroit le signal de la décadence des arts & la perte de la littérature ; il ose annoncer au public que le sort des talens en France dépend du succès de sa cause, & que la barbarie est prête à renaître, si la justice ne lui accorde le droit de violer impunément ses promesses.

Tel est l'état de la question présentée par Me. Brouffe, avocat, & résolue dans une consultation du 12 Décembre, signée des plus habiles consultants du palais en faveur du Sieur Boudet.

* 4 Janvier 1779. On prétend que la Dame Roger avoit entre les mains les fonds du Sr. Parent, pour se rendre adjudicataire de gros immeubles ; ce qu'elle a fait, mais en voulant les conserver pour elle, & qu'elle s'est approprié ainsi pour plus de deux millions d'acquisitions. Il s'en suit que c'est une friponne, qui a trompé un autre fripon, qui vouloit vraisemblablement frustrer ses créanciers.

Cette femme d'un marchand de Lyon, est une vieille coquette, qui a eu des appas, mais sans fortune & y suppléant par beaucoup d'astuce & de manège.

5 Janvier 1779. Le morceau du *Panegyrique de Voltaire*, particulier au lieu & que l'orateur de la loge des neuf sœurs pouvoit rendre infiniment plus intéressant, c'est celui où il parle de la réception de ce grand homme comme franc-maçon. Mais, loin de tirer parti de

cette circonstance, pour faire une apologie vigoureuse, une digression historique sur l'aventure de Naples, un éloge glorieux de la Reine Caroline, la bienfaitrice des freres persécutés, il s'est contenté de repousser les sarcasmes, les mauvaises plaisanteries & la dérision des profanes étourdis, condamnant ce qu'ils ignorent. Ce paragraphe est tout-à-fait petit, mesquin & puérile.

On peut observer à cette occasion que les loges de France, plus sensibles à la bienfaisance de la Reine de Naples, ne manquent pas de porter la santé de cette Souveraine entre celles d'étiquette dans les banquets.

6 Janvier 1779. Les élèves pour la danse de l'opéra, ouvrent enfin leur spectacle demain & commencent par une pantomime, intitulée *la Jérusalem délivrée*, tirée du Tasse. Il y a eu aujourd'hui, suivant l'usage, la répétition des Ministres, qu'on fait devoir présider par tout & avoir la fleur de tout.

7 Janvier 1779. Le public n'étant pas content de l'édition de Bossuet en 12 volumes in 4°. faite en 1741, le Sr. Boudet avoit imaginé de lui en donner une nouvelle à lui seul. Il avoit choisi pour éditeur l'abbé Lequeux, moyennant une pension viagere de 500 livres. Cet homme de lettres s'étoit chargé de revoir, corriger, annoter, augmenter la collection annoncée. En moins de dix-huit mois le plan de l'édition fut tracé, la distribution des matieres établie, & cinq volumes imprimés presque en

entier, lorsque la mort vint l'arrêter. Le propriétaire du privilege eut recours à Dom Deforis, & le 24 Décembre 1768 ils signèrent une convention double, par laquelle le religieux s'obligeoit de faire le surplus du travail entrepris, & le libraire de lui accorder pour honoraires une pension de 1000 livres sa vie durant, outre plusieurs cadeaux utiles & agréables.

Un Prospectus du premier Août 1769 fut répandu par Dom Deforis, où il promit 25 volumes in 4°. dont six paroïtroient dans le courant de 1770, six autres environ un an après & le reste successivement d'année en année. Cependant, depuis & jusqu'à ce jour il n'a encore été livré aux souscripteurs que les six premiers volumes déjà préparés par l'éditeur défunt. L'imprimeur a envain sollicité le Bénédictin de tenir son engagement; celui-ci s'excuse sur ce que le terme de son enfanement ne peut être fixé comme celui de l'enfantement physique.

Le Sr. Boudet ayant été attaqué en indemnité par les deux souscripteurs énoncés, a son recours contre l'éditeur; il présente un tableau, par lequel il est à découvert de plus de 200,000 livres. Il demande que le traité soit réilié, sauf à payer au religieux ce qu'un censeur estimera devoir lui être dû. Tel est l'état de la question, sur laquelle on attend un jugement.

7 Janvier 1779. L'opéra d'Hellé, joué avant-hier, a eu un succès apparent assez con-

fidérable, si l'on en juge par des applaudissemens nombreux, soutenus, réitérés à tous les actes & par des *bravo* fréquens. Cependant, comme tous les *Gluckistes*, *Piccinistes*, *Bouffonistes*, *Ramistes*, *Lullistes* sont contre l'auteur, ils se réunissent à dire qu'il ne faut pas en croire les battemens de main, & qu'ils ne sont dûs qu'à une cabale gagnée.

D'un autre côté, comme l'exécution a été très vicieuse, les partisans du Sr. Floquet présumant & assurant qu'il ne peut que gagner avec le tems. Entre les acteurs, la Dlle. la Guerre faisant le principal rôle, a joué détestablement & tous ceux qui savent l'anecdote l'excusent. Elle avoit perdu le jour même son amant, le Sieur la Cassaigne, apothicaire, & que les camarades de l'actrice décoroient plaisamment du titre de premier commis de la guerre.

7 Janvier 1779. Les partisans du Maréchal de Richelieu affectent de répandre la rumeur que Madame la Présidente de St. Vincent, d'après l'impulsion de son confesseur, a déclaré publiquement avant de mourir, qu'elle étoit l'auteur des faux billets. Cet aveu, trop précieux à l'accusateur, n'est point assez authentique pour mériter quelque créance. S'il étoit vrai, la nouvelle en auroit déjà été annoncée dans tant de feuilles publiques qui paroissent journellement. La famille de l'accusée assure que ce bruit est dénué de tout fondement & qu'elle a, au contraire, protesté toujours tenir les billets, vrais ou faux, du Maréchal.

8 Janvier. Extrait d'une lettre d'Amsterdam du 1 Janvier 1779. Vous ne nous parlez point d'une fameuse ode qui paroît chez vous au sujet du démembrement de la Bavière, dans laquelle il regne la plus grande hardiesse & qui est dans le goût des *Philippiques* de la Grange-Chancel, comme vous en jugerez par la strophe suivante :

Frémissez, Bava-rois ! je vais nommer le traître,
Dont la main criminelle osa forger vos fers :
Le fourbe , à vos regards indigne de paroître,
Est l'infâme Richers.

On ne connoît point en effet cette ode dans ce pays-ci, & il est à présumer qu'elle a plutôt été composée en pays étranger.

8 Janvier. On a mis dans l'Almanach Royal, au devant du nom du Cardinal de Guemenée, ces trois lettres : S. A. E., qui veulent dire *Son Altesse Eminentissime*. Les Princes du sang, qui ne reconnoissent d'Altesse qu'eux en France, en sont furieux ; ils exigent qu'on mette un carton dans les exemplaires non délivrés, & qu'on annonce dans les papiers publics la fausseté de cette innovation. M. Pidansat de Maurobert, le censeur de cet almanach, a reçu de vifs reproches de l'avoir laissé s'y glisser. Ce livre, par cette raison, est un des plus vétilards, des plus difficiles & des plus ennuyeux à examiner.

8 Janvier. Simon Mathurin Lantara, de Fontainebleau, mort le 22 du mois de Décembre.

bre à l'hôpital, est un de ces artistes obscurs & malheureux, dont la réputation ne perce qu'après le trépas. Il étoit né avec l'instinct du génie. Dès ses plus tendres années il dessinait des paysages sur les portes des maisons, & par le seul effort de son talent, sans éducation, il étoit parvenu dans son art à un point de perfection étonnant. Il n'étoit occupé que d'un genre, pour lequel il avoit un goût irrésistible. On le voyoit souvent les yeux fixés sur un sombre orage, ou sur un brillant crépuscule, se pénétrer des jeux bizarres de la nature. Personne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour; il excelloit dans la perspective aérienne: la vapeur de ses paysages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain: ses matinées respirent une fraîcheur ravissante. On a de lui des soleils levans & couchans, dignes de piquer la curiosité des amateurs: ses clairs de lune sont d'un argentin, où l'on ne peut s'empêcher de reconnoître une vérité unique. L'indigence le forçoit à travailler à peu de frais pour exister, & des maîtres impérieux trafiquoient de ses ouvrages, se les attribuoient, &, non contents d'en ravir le lucre, s'en faisoient aussi une réputation.

On doit savoir gré à M. l'abbé Raby d'avoir fait connoître cet artiste presque ignoré, par une lettre insérée au *Journal de Paris* du cinq Janvier de cette année.

9 Janvier 1779. Le jour de l'an le Comte d'Artois & le Duc de Chartres, pour s'amuser

ser, avoient fait une liste à sept colonnes, dans chacune desquelles ils classoient toutes les femmes présentées, qui venoient faire leur cour à Versailles: ces sept colonnes étoient *Belles, Folies, Passables, Laidés, Affreuses, Infâmes, Abominables*. Une seule s'est trouvée inscrite dans la premiere colonne, & deux dans la seconde. Les méchans de la cour n'ont pas manqué de prendre des copies de cette liste & d'en faire part aux femmes étiquetées. Entre celles-là étoit la Marquise de *Fleury*, rangée parmi les *Abominables*. Si elle n'est pas partagée des dons de la nature à l'extérieur, elle a beaucoup d'esprit & du plus malin. Quelques jours après elle s'est trouvée à souper au palais royal. Le Duc de Chartres est venu causer avec elle; la Marquise l'a reçu bien froidement. Il s'en est suivi une explication; le Prince s'est assez mal défendu; Madame de Fleury outrée a fini par dire: *heureusement, Monseigneur, il y a à appeller de votre jugement; on sait que vous ne vous connoissez pas mieux en signalemens qu'en signaux*. Le Duc de Chartres est resté fort sot.

10 Janvier 1779. *Hellé* est une Princesse de *Colchos*, fille d'*Athamas* qui, en mourant, la confia à la Reine de *Thebes*, *Ino*, sa sœur: *Neptune*, sous le nom d'*Arsame*, est amoureux de la premiere & aimé de la seconde. Il revient vainqueur réclamer la main d'*Hellé*, qui lui a été promise par son pere. Sa rivale jalouse, outrée de ne pouvoir s'attirer les hommages du héros, a recours à *Elphingor*, magicien,

qui par ses prestiges persuade à *Hellé*, ou plutôt lui fait voir que son amant est infidèle; elle ne peut tenir à ce spectacle & malgré les protestations d'*Arsame*, se résout à quitter cette cour: *Elphingor*, pour calmer mieux les inquiétudes & la rage d'*Ino*, excite une tempête, qui fait périr la malheureuse fugitive. *Neptune* étonné d'un orage qu'il n'a point excité, en apprend la cause, se fait connoître à la perfide qui se tue de desespoir, & ordonne aux flots mutins de lui rapporter son amante, qui retrouve le Dieu de l'onde dans *Arsame*: il l'admet dans son palais à partager son empire, il lui donne celui de la mer, où elle a été submergée, qui doit désormais porter son nom & s'appeller l'*Hellespont*.

Tel est ce poème médiocre, dénué de bon sens en beaucoup de choses, mais qui a cela de commun avec tant de paroles d'opéra & même de tragédies, qu'on pardonne ce défaut & n'est pas aussi détestable qu'on le veut représenter: il offre des situations, il y a des ariettes, qui fournissent au chant & le dénouement en est des plus pittoresques qu'on puisse voir.

Il paroît que dans le principe M. de la Boulaye, Maître des requêtes, Intendant d'Auch, fol de la musique, aspirant au titre d'amateur, & protecteur du Sieur Floquet, avoit eu le projet de s'attribuer ce poème qu'il avoit acheté d'un inconnu, si personne ne le réclamait & s'il étoit goûté du public.

Depuis le Sr. le Monnier, ayant trouvé les paro-

paroles d'*Hellé* entre les mains de Floquet, a cru reconnoître un ouvrage qu'il avoit anciennement composé & laissé à l'écart, sur les jugement & refus de Mondonville, auquel il l'avoit confié.

Cet Opéra étoit d'abord en cinq actes: M. de la Boullaye en ayant fait l'acquisition, consulta Crebillon le fils; celui-ci le trouva susceptible de beaux effets en musique, pourvu qu'il fût retouché & élagué. Le Magistrat le mit en quatre actes, avec son blanchisseur, & c'est ainsi qu'il fût confié à Floquet: on prétendit qu'il n'étoit pas encore assez resserré, & le Sieur Alphonse, frere du Sieur de Vismes, l'a réduit en trois actes, tel qu'il est aujourd'hui.

M. & Madame de la Boullaye jettent les hauts cris & jurent que cette tragédie lyrique étoit infiniment meilleure avant; ils assurent qu'on l'a mutilée & massacrée horriblement, qu'on lui a ravi tout ce qu'il y avoit de mieux.

11 *Janvier* 1779. Les Ducs & Pairs interviennent dans le procès qu'excite à la cour l'usurpation du Cardinal du Guemenée. Celui-ci se défend & se prévaut d'un Mémoire, concernant le college de Louis le Grand, dont il est premier administrateur, imprimé, où le Prédident Rolland & l'Abbé d'Espagnac, membres du Parlement, lui ont prodigué ou du moins passé ce titre en très gros caracteres. Ce Mémoire a été présenté dans le tems au

Roi, au Garde des Sceaux & au Premier Préfident, sans aucune réclamation.

M. de Miromesnil a mandé le Sr. le Breton, l'imprimeur, qui s'est autorisé de ce titre & exemple. On attend que le Roi prononce & l'on instruit l'affaire par devant M. le Comte de Maurepas.

11 Janvier 1779. Il faut se rappeler le décret lancé par le Grand-conseil contre le Sr. Gudin. Cet auteur a été compris dans une sorte d'amnistie accordée à l'occasion des couches de la Reine & s'est trouvé maître de revenir à Paris. Mais outré de sa persécution, il n'en est pas plus sage, il répand aujourd'hui manuscrit, il est vrai, & sans le signer, un conte intitulé *Madame Hermiche*, apologue; bien propre à lui attirer une seconde fois l'animadversion de cette cour, si elle pouvoit acquérir les preuves nécessaires. Le morceau, comme littéraire, n'est point mal fait; il est assez lestement narré & très malin.

11 Janvier 1779. Si l'on en croit les diverses anecdotes rapportées sur le Roi, ce Prince, par une union bien rare, joint la finesse la plus galante à la plus aimable bonhomie. Voici deux traits récents dans l'un & l'autre genre.

On fait que les cours vont complimenter S. M. à l'occasion des couches de la Reine. La Cour des aides étant entrée chez le Roi, il n'a dit autre chose à ces magistrats, sinon : *sont-*

ce-là vos chaises ? Il regardoit en même tems les chaises à porteurs, dans lesquelles ils s'étoient fait porter au pied de l'escalier : sur la réponse affirmative, il s'est mis à ricaner franchement & a ajouté : *vous ne savez donc pas marcher à pied, vous autres ?* & ils se sont retirés.

On a lu l'éloge de M. Necker dans quelques discours tenus au Parlement d'Angleterre. Le Roi se les a fait représenter, en a été enchanté & la première fois que le Directeur général des finances est venu travailler avec lui, il lui a demandé s'il favoit l'Anglois ? Il a répondu que oui : „ moi, je veux l'apprendre, ” a continué le Roi ; „ j'en ai déjà même traduit quelque chose, ” & lui donnant en même tems un papier : „ faites-moi le plaisir de me dire, ” si c'est bien. ” M. Necker a trouvé ses louanges, que le Monarque sembloit ainsi ratifier.

Malheureusement, la première anecdote est rapportée par des magistrats, témoins oculaires & auriculaires : la seconde est un bruit vague de cour & de ville.

11 Janvier 1779. La seconde représentation d'*Hellé* n'a point été heureuse & l'on regarde déjà cet opéra comme tombé. Les connoisseurs admirent la musique du second acte, mais trouvent que celle du premier & du troisième ne sont pas du même jet. On continue à reprocher beaucoup de pillage au Sr. Floquet, auquel on accorde du goût & point de génie.

12 Janvier. On a remarqué une observation de *Monfieur*, au baptême de Madame, fille du

Roi. On fait que ce Prince tenoit l'enfant sur les fonts pour le Roi d'Espagne. Le grand aumônier lui a demandé quel nom il vouloit lui donner ? *Monsieur* a répondu : „ mais ce n'est „ pas par où l'on commence ; la première „ chose est de savoir quels sont les père & „ mère ; c'est ce que prescrit le rituel. ” Le Prélat a répliqué que cette demande devoit avoir lieu lorsqu'on ne connoissoit pas d'où venoit l'enfant ; qu'ici ce n'étoit pas le cas & que personne n'ignoroit que Madame étoit née de la Reine & du Roi. Son Altesse Royale non contente, s'est retournée vers le curé de Notre Dame, présent à la cérémonie, a voulu avoir son avis, lui a demandé si lui curé, plus au fait de baptiser que le cardinal, ne trouvoit pas son objection juste ? Le curé a répliqué avec beaucoup de respect, qu'elle étoit vraie en général, mais que dans ce cas-ci il ne se seroit pas conduit autrement que le grand aumônier : & les courtisans malins de rire. Tout ce qu'on peut inférer de-là, c'est que *Monsieur* a beaucoup de goût pour les cérémonies de l'église, est fort instruit de la liturgie & se pique de connoissances en tout genre.

12 Janvier 1779. Extrait d'une Lettre de Cambrai du deux Janvier 1779. . . . Il est bien fâcheux que cette ville n'appartienne plus aux Espagnols & que le Saint Office y soit aboli : notre Archevêque vient de tenir un *Auto-da-fé*, qui le prouve bien digne de jouer le rôle de Grand Inquisiteur. On faisoit l'an-

née dernière la vente des livres d'un chanoine, à laquelle ce prélat assistoit. Entre ces livres se trouvoit un exemplaire de *l'Histoire du Commerce & des Etablissemens des Européens dans les Indes*, par l'abbé Raynal. Quand on l'annonça, tout le monde fut surpris d'entendre Monseigneur enchérir & le pousser; il le poussa tant qu'il lui restât; alors le jettant dans le feu de la cheminée: „ voilà, dit-il, Messieurs, qui doit réparer le scandale que je vous ai pu causer: tel est l'usage que je voulois faire de cet ouvrage abominable.”

Le prédécesseur avoit dans son cabinet le portrait du Pape Ganganelli, comme un modèle qu'il ne vouloit pas perdre de vue: M. de Fleury, qui n'en fait pas tout-à-fait le même cas, a ordonné qu'on le plaçât dans ses lieux à l'angloise.

13 Janvier 1779. *L'état de la Marine* en forme d'almanach pour cette année, ne paroît pas encore. Le Ministre en a suspendu l'impression. On prétend qu'il veut y faire insérer des changemens; ce qui annonçeroit une promotion; on dit qu'elle n'aura lieu qu'au commencement de Février.

13 Janvier 1779. Il paroît que l'Académie se propose de rendre l'assemblée pour la réception de Mr. Ducis la plus brillante qu'il y ait encore eue, afin d'égaliser, s'il est possible, la gloire du héros défunt, qu'il s'agit de célébrer. M. d'Alembert a déclaré que ce jour devoit être consacré tout entier à sa mémoire

& qu'il s'abstiendrait de lire aucun éloge étranger. On se fait inscrire avec empressement depuis l'élection & tous les billets sont déjà retenus. Cela n'a pas empêché les plaisans de rire sur le compte du récipiendaire. Comme il a été admis dans ce corps précisément au tems où les divers spectacles de Paris, même les forains, donnoient *gratis* entrée au peuple en réjouissance de l'accouchement de la Reine, on a dit que les bateleurs du Louvre avoient aussi donné leur *gratis*: pur jeu de mot, car il y a la moitié des membres de la compagnie qui ne valent pas M. Ducis.

14 Janvier 1779. L'abbé de l'Attaignant, le fameux chansonnier, vient de mourir dans un âge très avancé, malgré ses débauches. Il s'étoit converti depuis quelques années & il faut se rappeler que c'étoit l'abbé Gauthier, le confesseur de M. de Voltaire, envoyé à ce poëte par son confrere, qui avoit opéré ce miracle. Il étoit difficile que dans le cours de ses vaudevilles l'abbé de l'Attaignant n'offensât personne. Un des mécontents voulant lui donner la rétribution ordinaire, se trompa & s'adressa à un autre, chanoine de Rheims comme lui, qui lui ressembloit beaucoup: le chansonnier en plaisantoit depuis & l'appelloit *son receveur*. On peut juger par ce trait combien l'abbé de l'Attaignant, d'une famille honnête & même distinguée dans la robe, avoit toute honte bue: il étoit aussi exclus de la bonne

compagnie, dont il auroit pû faire l'amusement par ses saillies & sa gaieté.

14 *Janvier* 1779. Par une lettre de l'Abbesse du lieu où est morte Madame la Présidente de Saint Vincent, en date du 9 de ce mois, elle rend compte à Madame de Castellanne, Dame pour accompagner Madame Victoire & parente de la défunte, des circonstances de cet événement. Il en résulte, que non seulement les bruits répandus par les partisans du Maréchal de Richelieu sur son aveu prétendu d'avoir fabriqué les billets, sont faux, mais que pendant une maladie de langueur qui a duré plusieurs mois & opéré chez elle une conversion totale, elle a persisté dans ses dire en justice.

15 *Janvier*. Quoique le Journal de Me. Linguet annonce une licence des plus extrêmes, il a cependant un censeur ici & il ne s'y distribue qu'avec son attache. Ce censeur est ignoré du public & vraisemblablement de l'auteur même, pour qu'il ne soit pas en butte à ses fureurs. Le N^o. 30 a été longtems à l'Index & l'on a exigé un carton, ce qui se remarque sensiblement. On assure que la lacune remplie concernoit le Chancelier; que l'apologiste de tous les monstres, à l'occasion de la lettre écrite par M. de Maupeou au Roi pour réclamer les honneurs de sa charge aux couches de la Reine, partoît de-là & en faisoit un éloge pompeux & digne du héros. Cela peut s'éclaircir par les exemplaires répandus chez l'étranger & non cartonnés, sans doute.

16 *Janvier* 1779. La loge des Neuf Sœurs s'enrichit chaque jour de l'acquisition de quelque homme célèbre : aujourd'hui ont été initiés Mrs. le Mierre & Vernet ; le premier est auteur d'un poëme sur la Peinture , & le second un Peintre célèbre. C'est ce qui a fourni matiere au Chevalier de Cubieres d'enfanter l'impromptu suivant :

Muses, ouvrez-leur votre temple ,
 A ces deux artistes chéris ;
 L'un imite *Linus*, l'autre égale *Zeuxis* :
 L'un donne le précepte en ses savans écrits ,
 Dans ses brillans tableaux l'autre donne l'exemple.

16 *Janvier*. Le Sieur Noverre, maître des ballets de l'opéra , a écrit une lettre aux auteurs du *Journal de Paris* , en date du 25 Décembre, où il leur apprend que ses camarades, tant du chant que de la danse, en réjouissance de l'heureux accouchement de la Reine doivent donner trente louis de dot à la première fille pauvre à marier qui leur sera indiquée par le bureau de la ville. Ils doivent faire les frais de la nôce & du banquet, qui aura lieu au Wauxhall d'hiver. Les nouveaux époux, ainsi que leurs familles, seront servis par les talens & les arts agréables : & il en doit résulter une fête très propre à exciter l'ardeur des curieux. En conséquence il annonce que l'on a ouvert une souscription chez le Sr. Rouen, notaire ; où les amateurs pourront déposer un Louis, le prix du billet d'entrée ;

trée; la somme résultant de cette souscription, sera consacrée à la première nourriture de l'enfant de ces époux.

Il a ajouté, que la dot sera déposée chez Mlle. Guimard, nommée trésorière de l'opéra. Un plaisant a fait sur cette qualité de la Terpsicore moderne le quatrain suivant:

C'est Guimard qu'on vient d'élire
Trésorière à l'opéra:
On a raison, car elle a
La plus grande tire-lire.

17 Janvier 1779. On a mis en épigramme le bon mot du *gratis* de l'Académie:

Le fauteuil à Ducis!
Eh! oui: l'Académie
Veut donner son gratis
Comme la Comédie.

Comme on parloit beaucoup des prétentions du Marquis de Condorcet à la place de M. de Voltaire & que ce candidat s'appuyoit sur les éloges du défunt, qui l'avoit en quelque sorte désigné ainsi son successeur, on a fait cette autre épigramme:

N'est-ce pas Condorcet, qui succède à Voltaire?
Voltaire l'a nommé: tant pis, dit un censeur;
Auguste aussi nomma son successeur,
Et ce successeur fut Tibère!

17 Janvier 1779. Le bon mot de la Marquise de Fleury sur le Duc de Chartres, a fait

la plus grande fortune à Versailles, & cette foule de femmes intéressées à se venger l'ont publié en profusion. Il n'est guere possible que ce Prince se releve du ridicule & de l'infâmie qui en réjaillit sur lui ; car il persiste à rester insensible : ce qui indigné les gens même de sa maison, convaincus qu'il n'est pas coupable.

17 *Janvier* 1779. Le Cardinal de Guemenée a enfin désavoué l'Imprimeur le Breton, qui a été vivement réprimandé par le Garde des sceaux. On sent bien qu'il n'a point fait de son chef une pareille addition ; mais son Eminence a été bien aise de s'en tirer ainsi. Cependant les Princes, les Ducs & Pairs ne l'en tiennent pas quitte, & veulent que ce désaveu soit authentique.

* 17 *Janvier* 1779. On fait la détention du Sr. le Bel. Il paroît éclairci que l'accusation formée contre lui est une accusation de faux dans l'a perception des droits des Domaines du Comte d'Artois. Il a subi plusieurs interrogatoires sur différens objets relatifs à des faits qu'il dénie. Il a demandé que son procès fût instruit dans la forme judiciaire, & l'on croit qu'il sera incessamment transféré au Châtelet, où il prétend se justifier. Mais comme il ne le peut faire qu'en inculpant de plus graves personnages, on doute qu'il obtienne cette justice.

18 *Janvier* 1779. La Faculté s'est assemblée le treize pour recevoir de nouveaux ordres du Roi, & S. M. ayant révoqué son interdiction

du comité, elle a repris la plénitude de ses fonctions. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait chansonnée & épigrammatisée. Voici une des meilleures pasquinades sur la circonstance :

Plus de mort ! plus d'enterrement !

Les médecins ferment boutique ;

Oh ! dit un curé, doucement,

Ils n'ont pas quitté la pratique.

18 *Janvier*. Le corps de la Librairie & Imprimerie de Paris ne cesse de réclamer contre les deux tarifs portant fixation des droits de réception des Libraires & Imprimeurs & des droits à percevoir pour les permissions d'imprimer ; ils ont de nouveau présenté des représentations à M. le Garde des sceaux à ce sujet , & ils y motivent les raisons de leurs réclamations en huit pages d'impression in-4°.

13 *Janvier*. Le Chevalier de Laurès vient de mourir. C'étoit un poète lauréat de l'Académie, couronné depuis trente ans. Il y avoit peut-être le même tems qu'il sollicitoit de faire jouer une tragédie aux François, & toujours inutilement. Il étoit auteur d'une traduction de Lucain, où il y avoit de beaux endroits & de superbes vers : en un mot, c'étoit un auteur malheureux, mais ayant autant & plus de mérite que plusieurs très prônés, très fêtés aujourd'hui.

19 *Janvier* 1779. Les partisans de M. de Voltaire cherchent aujourd'hui à se dédommager de toutes les manières du long silence que

leur avoit imposé le gouvernement. Après avoir répandu divers éloges particuliers, après s'être enhardis à en prononcer en public, en parodiant, en quelque sorte, les cérémonies de l'église qu'on lui a refusées, ils entreprennent aujourd'hui son apothéose au théâtre.

Il y a quelque tems que M. le Comte d'Argental, l'un des plus fanatiques partisans de ce coryphée encyclopédique, remit en grand mystère aux comédiens françois un petit drame, intitulé *les Muses rivales*. Il roule sur l'universalité des talens de ce grand maître. Chacune des neuf Muses prétend que l'illustre mort lui appartient, comme ayant excellé dans le genre auquel elle préside, & réclame l'avantage de le présenter au Dieu des Arts.

Comme ce secret étoit celui de la comédie, il a percé : ce qu'on ignore seulement c'est le nom de l'auteur de la piece, le Comte d'Argental paroissant seul & suivant même les répétitions. On attend avec impatience cette nouveauté, qui cependant peut être retardée par une autre, où l'à-propos n'est pas moins nécessaire : c'est une petite comédie de M. Rochon de Chabannes, intitulée *l'amour françois*. Elle est relative aux événemens du jour & de la politique.

19 Janvier 1779. On assure qu'on va faire exécuter enfin dans Paris la loi promulguée depuis nombre d'années, pour mettre les ci-metieres hors de cette capitale, & qu'avant la fin de l'année elle sera en pleine vigueur.

19 *Janvier* 1779. Les mutins de l'opéra ayant paru dociles un moment aux volontés du Roi, n'ont employé ce tems de calme que pour prendre de nouvelles mesures & cabalent plus fort que jamais. Ils offrent de rendre M. de Vismes du Valgai indemne & de lui faire un pont d'or de 200,000 livres pour en être débarrassés; ils esperent que, fatigué d'une résistance aussi opiniâtre, il cédera enfin.

19 *Janvier*. Comme on ne sauroit donner trop d'authenticité à la refutation des bruits calomnieux répandus par les partisans du Maréchal de Richelieu contre la mémoire de Madame de St. Vincent, voici une copie de la lettre de Madame l'Abbesse du lieu Notre Dame, à Madame la Vicomtesse de Castellanne, à ce sujet, en date du 7 *Janvier* 1779 & signée *Sœur de la Salle de Rochemore, Abbesse.*

„ Rien n'est plus faux, Madame, que les
 „ bruits que l'on répand sur Madame de St.
 „ Vincent. Non-seulement elle n'a laissé au-
 „ cuns papiers, ni fait de déclaration qui
 „ puisse prouver de la fausseté dans les Bil-
 „ lets; mais, au contraire, du moment qu'elle
 „ est entrée ici jusques à celui de sa mort,
 „ c'est-à-dire, durant l'espace de dix mois
 „ entiers, elle a toujours assuré que les Bil-
 „ lets lui avoient été réellement donnés par
 „ sa partie adverse, & que le seul reproche
 „ qu'elle pouvoit se faire, étoit de les avoir
 „ négociés sans son agrément.

„ Ce propos tant de fois répété & sur le-

„ quel elle n'a jamais varié, malgré la légé-
 „ reté ordinaire de son esprit, doit être, ce me
 „ semble, un fort préjugé en sa faveur; j'ajoute
 „ de plus, que les grands sentimens de religion
 „ qu'elle a montrés pendant cinq mois de ma-
 „ ladie & dans lesquels elle est morte, ache-
 „ vent de la tourner en certitude. Telle est,
 „ Madame, la façon de penser de toutes les
 „ personnes qui l'ont connue & suivie de plus
 „ près, depuis son entrée dans ma maison.

„ J'ai l'honneur de vous répéter, que Ma-
 „ dame de St. Vincent n'a rien laissé ni rien
 „ dit, qui puisse prouver contre elle au sujet
 „ de sa malheureuse affaire. L'on ne doit pas
 „ attendre non plus qu'il y ait rien en sa fa-
 „ veur, puisque tous ses papiers lui avoient
 „ été enlevés au commencement du procès,
 „ comme il est porté dans ses Mémoires.

„ Je voudrois, Madame, pour votre tran-
 „ quillité, pouvoir en effacer la mémoire, &
 „ vous faire oublier tous les chagrins qu'il
 „ vous a causés; c'est dans l'assurance de ces
 „ sentimens que j'ai l'honneur d'être, Mada-
 „ me, &c. ”

20 *Janvier* 1779. On est fort attentif au
 procès de Keppel, parce que toutes les pieces
 en devant être publiques, il en résultera par
 contre-coup beaucoup d'éclaircissemens sur le
 combat d'*Ouessant*, à charge ou à décharge.
 On a déjà vu dans les chefs d'accusation, qu'a-
 près avoir reproché à cet Amiral d'avoir des-
 honoré le jour même le Pavillon Anglois par

des manœuvres annonçant une fuite, on ajoute que le lendemain il n'avoit pas poursuivi les François qui fuyoient & dont plusieurs vaisseaux étoient encore à sa vue.

20 Janvier. On a lu dans la gazette de France que le Sr. Parmentier avoit présenté au Roi un pain fait en entier de pommes de terre, qui ne revenoit pas à plus de cinq liards la livre. Quand on a rendu compte du fait, on s'est abstenu de parler du prix, parce que ce bon marché étoit contesté. Il est éclairci aujourd'hui qu'un pareil pain reviendrait à plus de dix sols la livre, & l'on fait de graves reproches au Ministère d'avoir laissé insérer dans un papier, renommé du moins pour la vérité, un calcul aussi étrangement erronné.

21 Janvier 1779. *Hellé* est retirée, & il en résulte une contestation entre le Sr. Floquet & le Sr. de Vismes. Ce dernier avoit acheté l'opéra en question 10,000 livres, mais avoit pris des termes, dont les époques se marquoient par celles des représentations; en sorte que, *Hellé* n'en ayant eu que trois, le surplus du marché se trouve ainsi annullé indispensablement.

21 Janvier. M. le Garde des sceaux a eu la foiblesse d'écrire une lettre circulaire à tous les censeurs depuis quelques jours, pour leur défendre de rien laisser passer dans les manuscrits qu'on leur présentera, concernant directement ou indirectement l'ancien procès élevé entre la feue Présidente de St. Vincent & le Maréchal Duc de Richelieu. On voit clai-

rement que c'est une manœuvre de ce dernier, qui, après avoir fait répandre par ses émissaires dans le public que Madame de St. Vincent s'étoit rétractée à sa mort, voudroit que cette calomnie tint & restât sans éclaircissemens.

21 Janvier 1779. On ne fait à quoi aboutiront les cabales des sujets de l'opéra; mais on commence à craindre très sérieusement que sans réussir pour leur compte, ils ne dégoûtent M. de Vismes au moment où, après avoir surmonté la repugnance du public, cet administrateur commençoit à se concilier par son zèle. Jamais le théâtre lyrique n'avoit été si varié en nouveautés: dans un mois M. de Vismes a mis sept opéra sur pied.

Tout récemment encore il a fait exécuter il *gelofo in cimento*, ou *le jaloux à l'épreuve*, opéra bouffon en trois actes del Signor Anfossy.

22 Janvier. Une des parties de l'administration, sans doute, la plus difficile à bien conduire, c'est celle qui concerne les Enfants-trouvés. Trop de sévérité provoqueroit à des crimes qui font frémir la nature; trop de facilité & d'indulgence augmente le libertinage & l'indifférence maternelle, sources d'abus pernicieux.

On a observé qu'il vient tous les ans à la maison des enfans trouvés de Paris plus de deux mille enfans nés dans des provinces très éloignées de la capitale: ces enfans, confiés à des voituriers publics, distraits par d'autres intérêts, d'ailleurs dans toutes les saisons

& sans précautions, périssent en foule & l'on calcule qu'il en échappe à la population plus des neuf dixièmes.

En outre, le nombre de ces enfans-trouvés augmente chaque année, parce que les pere & mere, pour se ménager une plus grande aisance, sacrifiant les sentimens de la nature à ces vues fardides, usent de ce moyen de se débarrasser des leurs.

Le gouvernement a pris le parti d'user d'abord de la voie des exhortations & corrections pastorales, pour arrêter ce desordre, & comme vraisemblablement ce moyen sera peu efficace, il se propose d'en chercher d'autres.

En attendant, par un Arrêt du Conseil du 10 de ce mois, il cherche à obvier aux abus provenant des envois & conducteurs éloignés.

22 Janvier 1779. Les spectacles de Madame de Montesson ont recommencé depuis peu. On a joué avant-hier une piece nouvelle de cette Dame, en un acte & en prose, intitulée *le voyageur comme il y en a peu*, qui a paru charmante & a eu le plus grand succès. C'est un jeune homme de qualité, doué de tous les talens, qui en profite pour mieux s'amuser & s'instruire dans ses courses. Il joue tantôt le rôle d'un poëte, tantôt celui d'un peintre, quelquefois celui d'un musicien, & il change de nom suivant ces diverses professions. Il arrive dans une cour, où il reprend son véritable état & plaît à une femme distinguée: pour l'éprouver, il ménage plusieurs incidens, par

lesquels elle apprend ses différentes métamorphoses; ce qui le fait passer pour un aventurier: cependant ne pouvant vaincre son amour elle a une explication avec lui, où il lui avoue sa naissance, mais déguisée encore sous le nom qu'il porte, parce qu'il a été obligé de fuir après avoir tué un rival, précisément le parent de l'Ambassadeur de France en cette cour & parce qu'il seroit perdu si ce Ministre le connoissoit. Coup de théâtre frappant, en ce que cette Dame lui déclare qu'au contraire, ne pouvant tenir à sa curiosité sur son compte, elle a chargé ce même Ambassadeur de faire des recherches sur lui. Désolation des deux! il faut qu'il parte; il va le faire, quand l'Ambassadeur survient & par un procédé généreux lui apporte sa grace; ce qui termine heureusement le drame, dont le Chevalier de Boufflers a servi de modele pour le principal héros.

23 Janvier 1779. Le Roi, en réjouissance de l'heureux accouchement de la Reine, a consacré une somme de 100,000 livres pour marier cent filles: Chacune aura 500 livres de dot, 200 pour le trousseau en outre & 12 livres pour la nôce. Il y a aussi des gratifications proportionnées pour les premiers enfans qui naîtront & les mois seront payés plus cher à celles qui les nourriront.

M. le Noir, en faisant part aux curés de Paris des ordres du Roi, leur a insinué de choisir respectivement dans leur paroisse ce qu'il y aura de plus joli, parce que leurs Ma-

jestés pourroient bien avoir la curiosité de les voir. Tous ces mariages seront faits en conséquence à Notre Dame, où chaque pasteur conduira ses ouailles pour y recevoir la bénédiction nuptiale des mains de M. l'Archevêque, qui réclame cette fonction. Il en résulte une grande difficulté d'étiquette: il ne veut pas que les curés paroissent à cette cérémonie en étole: ceux-ci prétendent avoir ce droit & ne pouvoir s'en départir. On croit qu'il y aura du moins protestation de leur part.

23 *Janvier* 1779. Les freres Boucherie de Bordeaux ayant manqué, se sont évertués pour réparer leur fortune & ont trouvé une maniere de raffiner le sucre, de le rendre plus beau, plus salubre & moins cher que par la méthode ordinaire. Ils ont assuré le Ministre de la Marine qu'il y avoit 40 pour cent de bénéfice & M. de Sartine a jugé combien cette découverte seroit avantageuse. Il leur a promis une récompense considérable s'ils réussissoient; il leur a fourni tout ce qui étoit nécessaire pour commencer les expériences; que deux chymistes bien connus, les Sieurs Rouelle & d'Arcet, ont suivies, ainsi que d'autres commissaires & membres de l'Académie des Sciences. Enfin, après un an de travail, il a été absolument consommé samedi 16 de ce mois, par la confrontation avec nos sucres des plus belles qualités, & les inventeurs sont sortis victorieux. Il a été reconnu qu'ils se passoient de feu pour agent, & que dans leur procédé, ils n'em-

ployoient ni eau de chaux, ni sang de bœuf, & ils n'ont pas moins tenu parole sur la diminution des frais. Mais, aujourd'hui qu'il s'agit de payer ces négocians & d'assurer leur sort, le Directeur général des finances s'y refuse, il prétend que cela ne le regarde pas. C'est une suite de la mésintelligence qu'il y a entre ces deux Ministres, trop prouvée par cette anecdote.

24 Janvier 1779. *Epître à M. le Comte de Falckenstein, (l'Empereur) sur ce que dans son voyage en France il n'a pas vu M. de Voltaire, comme quelques gazettes avoient annoncé qu'il feroit.* On juge par ce titre que la pièce qui paroît imprimée aujourd'hui, est restée longtems dans le porte-feuille de l'auteur. Sans doute, il n'a osé la laisser paroître que depuis la mort du chef de la secte philosophique, qu'on y tourne en dérision, ainsi que son parti. Il y a de la poésie, de l'aisance dans la versification; c'est la manière de Gresset, quoique ne la valant pas. Rien de neuf & trop de diffusion empêcheront qu'on ne la lise avec un certain plaisir.

25 Janvier. La musique de l'opéra bouffon *il geloso in cimento*, a fait grand plaisir aux amateurs; le poëme est détestable, à l'ordinaire.

26 Janvier. M. l'abbé Maury, homme de lettres & prédicateur connu, a montré ces jours-ci une fermeté peu commune dans un Ecclésiastique & un Philosophe. Attaqué vers minuit près le palais par trois coquins, il s'est saisi d'un, a mis les deux autres en fuite en criant, & les a fait prendre. On ajoute qu'ayant sçu

que son captif étoit neveu de Moreau de l'hôtel-Dieu, il s'est abstenu de rendre sa plainte.

26 *Janvier* 1779. La cérémonie des mariages est fixée au huit. M. le Marquis de Dreux, grand-maître des cérémonies, est venu ces jours-ci faire mesurer sous ses yeux le chœur & la nef de Notre Dame, pour estimer le terrain nécessaire aux cent filles & aux cent garçons, ainsi qu'à leurs témoins, au nombre de huit cents & à la suite de leurs Majestés; parce qu'en cas que le chœur soit trop petit, on feroit une enceinte dans la nef, propre à la cérémonie.

L'Archevêque fort entêté persiste à vouloir célébrer successivement les cent mariages, quoiqu'on lui ait démontré physiquement l'impossibilité de les faire tous en peu d'heures & l'ennui inévitable qui en résulteroit pour leurs Majestés. Il s'obstine à vouloir que les Curés n'assistent point en étole à la cérémonie, quoiqu'ils lui aient prouvé que c'étoit un droit inhérent à leur qualité.

Comme ni les raisonnemens ni l'autorité ne peuvent rien sur M. de Beaumont, on croit que les Curés prendront le parti de céder, en faisant préalablement en corps une protestation.

27 *Janvier*. Les rivaux du Sr. Floquet se prévalent aujourd'hui de la chute de son opéra, pour le dénigrer & accréditer l'anecdote qu'il n'est pas même auteur de *l'Union de l'Amour & des Arts*; que cette musique avoit été composée par feu Trial, qu'il l'avoit achetée

de la veuve: tout cela est fort humiliant pour l'amour-propre du jeune compositeur, qui s'étoit aussi trop exalté. Son défaut est d'avoir gâté sa manière pour la perfectionner; en sorte que son voyage d'Italie, au lieu de lui être utile, lui a été funeste en corrompant son goût.

28 Janvier 1779. Le schisme entre les Facultaires & les Sociétaires s'accroît de jour en jour: les premiers affectent le plus souverain mépris pour les seconds; ils refusent de consulter avec eux toutes les fois que l'occasion s'en présente: ceux-ci s'en dédommagent par les grâces de la cour qu'ils recueillent & par l'animadversion du ministère qu'ils excitent contre leurs rivaux. On parle encore d'un pamphlet intitulé *la Procession*, ou *le Rêve*, où l'on recense les anecdotes les plus scandaleuses des membres de la société.

29 Janvier. Les élèves pour la danse de l'opéra donnent aussi avec leur grande pantomime de *la Jérusalem délivrée*, de petites Pastorales, dont les paroles sont plattes & les ballets plus que médiocres; mais on espère que cela s'améliorera. On admire les machines du premier spectacle. Quant à la Salle, qu'on avoit cru bien, on la trouve aujourd'hui incommode & manquée dans ses proportions.

Les autres spectacles forains sont jaloux de celui-ci, comme de raison, & le Sr. Audinot a fait composer une pièce intitulée *la montagne délivrée d'une souris*, parodie pantomime mêlée de dialogues, dont le seul titre annonce

son projet. On le trouve plaisant & l'on y rit.

30 *Janvier* 1779. La pusillanimité du gouvernement dans les moindres choses est incroyable : après la lettre ministérielle écrite au Sr. de Vismes & manifestée au tripot lyrique, on avoit lieu de regarder la chose comme décidée : les histrions de ce théâtre ne se le sont pas tenus pour dit, ils ont si bien intrigué, qu'ils l'emportent & forcent ce chef à se retirer, précisément dans le tems où le public commençoit à lui applaudir & à jouir des heureux efforts de ce novateur. C'étoit d'ailleurs le personnage le plus propre à cette direction par un sang-froid unique ; il étoit insensible à toutes les cabales, à toutes les injures & n'en rendoit pas moins justice aux talens, lors même qu'il étoit forcé de les punir. On lui compte en argent sec une somme de 100,000 livres ; on lui fait 9000 livres de rentes pendant chacune des huit années restantes de son bail, & tout cela, joint à environ 150,000 livres dont il aura bénéficié personnellement durant sa première année, formera un total de 322,000 livres.

C'est la ville qui se charge de nouveau de l'administration de cette machine & aura sous elle le Sieur le Breton. Ainsi les cabaleurs ont encore échoué dans leur projet, de se mettre à la tête & de régir leur spectacle à l'instar des comédiens : seulement, outre leurs appointemens, tous frais prélevés, s'il y a du reste, on le leur distribuera dans une proportion convenable.

31 Janvier 1779. Avant de quitter l'administration de l'Opéra, M. de Vismes se propose de remettre *Thésée* de Lully : il veut par ce dernier effort contenter toutes les diverses sortes de spectateurs & faire sa cour même aux partisans de notre vieille & bien vieille musique.

* 31 Janvier. La connoissance de l'affaire du Sr. le Bel est attribuée à la Grand-Chambre. On en attend avec impatience la définition, dont il doit résulter des accusations graves contre les principaux officiers du Comte d'Artois.

1 Février. L'abbé Mical est un homme né avec un génie naturellement tourné à la mécanique ; entraîné par son ascendant, il s'y livre pour son simple amusement & sans aucune prétention à la célébrité ; au contraire, il est si modeste que les louanges l'impatientent & le chagrinent. Il est fort dévot & craint toujours les suites funestes que peut avoir le talent, suivant cet axiome religieux, effrayant pour une ame timorée, *scientia inflat* : quoi qu'il en soit, il étoit parvenu à fabriquer une tête d'airain, qui articuloit une phrase entière ; quelqu'un étonné de ce prodige, l'a fait insérer dans le *Journal de Paris* : l'abbé Mical offensé de cette publicité, dans une sainte indignation a brisé cette tête. Ses amis ont été fâchés de son injuste fureur & lui en ont fait des reproches ; il les a consolés, en leur déclarant qu'il ne la regrettoit pas beaucoup, en ce qu'elle n'étoit pas au degré de

de perfection où il se proposoit de la porter. Il en construit une nouvelle actuellement.

1 Février 1779. Une querelle fort singulière s'est élevée entre deux petits auteurs : on connoissoit depuis plusieurs années une piece de vers très agréable, intitulée *Confession de Zulmé*. Comme elle est dans la maniere de M. Dorat, on la lui attribuoit ; d'autres la donnoient au Duc de Nivernois ; enfin M. de Pezay l'a réclamée dans le tems & on la lui a laissée. Un nommé Guinguené, mauvais poëte arrivé de Bretagne par le coche, s'est avisé de vouloir se faire une réputation & a fait insérer dans l'*Almanach des Muses* de cette année, différens morceaux de poésie pillés de côté & d'autre, entre autres celui-là. Un autre poëte, appelé Merard de St. Just, a crié au vol & a prétendu que l'ouvrage étoit de lui : il en a résulté une querelle très ridicule, où chaque partie a produit les preuves de sa propriété ; mais comme aucune n'a ébranlé la réclamation plus antérieure du défunt, tous deux sont reconnus pour plagiaires.

Ce Guingené a fait exécuter, il y a deux ans, à la cour un mauvais opéra-comique, intitulé *Pomponin*, qui est bien la plus détestable chose qu'on puisse lire & qui n'a pas reparu heureusement.

1 Février. Les élèves de la danse ne seront point dispensés d'aller à la foire & n'occuperont pas les boulevards en l'absence des autres jeux, comme ils l'espéroient.

Le Sr. l'Ecluse, qui se propoisoit d'ouvrir incessamment son spectacle dans sa nouvelle salle, sera par la même raison obligé de différer.

2 Février. *Esopé à la Cour* est une excellente comédie de Boursault, où se trouve une scène de courtisans, auxquels le roi permet de lui reprocher ses défauts; aucun n'en use, ils s'accordent tous à le louer outre mesure: un seul ose dire qu'il aime le vin, qu'il se grise & que ce vice dangereux dans tout homme l'est encore plus dans un monarque. Madame de Mailly avoit mis dans le train de boire Louis XV, qui voyant représenter *Esopé à la Cour*, crut que la Reine l'avoit fait placer à dessein sur le répertoire, trouva que c'étoit une vilaine pièce & défendit qu'on la jouât devant lui.

Depuis sa mort les comédiens avoient eu le projet de la reproduire; mais les gentilshommes de la chambre n'avoient pas voulu. Louis XVI trouvant ce titre dans un almanach ou ailleurs, a désiré qu'on représentât cette comédie, dont le titre l'a piqué; & bien différent de son ayeul, il l'a jugée admirable, pleine de morale, bonne pour les Rois & a demandé qu'on lui la donnât souvent, & en effet elle a déjà été jouée devant S. M. plusieurs fois.

2 Février 1779. On a joué hier à la comédie françoise, la petite comédie des *Muses Rivales*, en un acte & en vers. Cette apothéose de Voltaire ne pouvoit manquer d'avoir le plus grand succès. C'est une imitation de celle de Moliere, exécutée, il y a quelques

années, mais enrichie de scenes & de particularités relatives au héros.

Le singulier, c'est que, malgré son triomphe, l'auteur persiste à garder l'incognito. On ignore absolument son nom; ce qui donne lieu de l'attribuer à plusieurs qui s'en défendent.

On juge bien qu'il y a beaucoup de spectacle dans cette piece. Pour la compléter, on y a joint un ballet, trop médiocre pour ne pas lui faire tort.

3 *Février 1779.* Il y a un grand schisme à la comédie françoise relativement à la Dame Moilé, qui vient d'obtenir une pension du Roi vacante, préféablement à la Dame Préville, son ancienne. Celle-ci a d'ailleurs un talent bien supérieur. Les gentilshommes de la chambre se sont excusés sur ce que c'étoit un dédommagement de l'humiliation qu'avoit soufferte la premiere par sa captivité, il y a quelques mois. Mais, comme cette prison étoit méritée, ainsi qu'on l'a vu dans le tems, leur raison est pitoyable & sembleroit encourager la paresse & l'insolence des histrions.

4 *Février.* Le Docteur Carrere annonce un cours de médecine pratique, le premier de son espece; il sera en françois. Ce Professeur l'appelle pratique, parce qu'il cherchera, autant qu'il sera possible, à joindre la démonstration au précepte, en suivant avec ses disciples les maladies dont il parlera. Il expliquera d'abord tout ce qui est relatif à la connoissance de cha.

cune, à ses causes, à ses symptômes, à sa méthode curative : il fera ensuite un choix d'observations puisées dans les auteurs qui en ont écrit ; il les commentera : il choisira les plus rares , les plus intéressantes , les plus compliquées , même les plus contradictoires ; il mettra de la sorte ses auditeurs en état de les appliquer à la pratique.

5 *Février* 1779. Il paroît des *Réflexions*, imprimées de la part des fiacres & des remises, sur le privilege accordé pour ces voitures à une compagnie. Leur conclusion est d'offrir au Roi 100,000 livres par an, de rembourser les parties intéressées dans l'ancien privilege & de former une communauté. On y détaille les avantages qui en résulteroient pour le gouvernement. Mais c'est une résolution prise de la part de M. Necker, qui persiste dans son projet & assure que tous les inconvéniens sont prévus & levés.

5 *Février*. Il vient de s'établir à Sève une compagnie, qui a trouvé le secret d'épurer les huiles les plus crasses, de les rendre propres à toutes sortes d'emplois, en leur ôtant le goût & l'odeur ; en sorte qu'elles deviennent supérieures aux plus excellentes & sont à beaucoup meilleur marché.

6 *Février*. Le Roi vient de récompenser Messieurs de St. Priest & de Bouillié, cadets gentilshommes du Régiment *Vexin*, du courage qu'ils ont montré à l'abordage & à la prise du vaisseau Anglois la *Lady Sophie*, en les faisant Sous-lieutenans dans ce Régiment &

en leur accordant dispense de deux ans de service pour la croix de Saint Louis.

Voici la Lettre du Ministre au Capitaine Lamy, le capteur, en date du 9 Janvier. . . . J'ai mis sous les yeux du Roi, Monsieur, les témoignages avantageux qui m'ont été rendus de votre conduite dans la prise du vaisseau Anglois la *Lady Sophie*, que vous avez abordé avec un smuler que vous commandiez; S. M. voulant vous montrer sa satisfaction de l'intelligence & de la bravoure que vous avez montrée dans cette occasion, vous a fait don d'une Epée, qui vous sera remise par M. Porquet, commissaire des classes à Calais.

6 Février 1779. Le clergé n'a pas vu de bon œil qu'on se préparât à faire au théâtre l'apothéose de Voltaire, & l'Archevêque de Paris s'est remué en conséquence pour l'empêcher. Il a voulu piquer du moins l'amour-propre du gouvernement, qui, après avoir défendu même aux journalistes de parler de ce héros de l'impiété & d'annoncer sa mort, six mois après le laisseroit couronner en public. Le gouvernement, accoutumé aux inconséquences, n'est pas à celle-là près.

On ne fait si c'est pour éviter la fureur des prêtres que l'auteur, malgré son succès, persiste à garder l'incognito. M. le Comte d'Argental, pressé de le faire connoître, assure ignorer son nom. Il dit qu'il a reçu la piece avec une lettre, où l'on lui marquoit la lui adresser comme à un ancien ami & enthousiaste de Vol-

taire, qu'on la soumettoit à son jugement, & qu'on s'en rapportoit à son zele pour la mémoire du héros; zele qui, sans doute, procureroit, en cas d'approbation, une prompte exécution de cet ouvrage du moment. On le prioit d'excuser si l'on ne lui en confioit pas davantage.

7 Février 1779. M. Necker, jaloux de mettre les savans de son côté, vient d'obtenir du Roi pour l'Académie des Sciences une somme annuelle de 12,000 livres, uniquement destinée aux Expériences qu'elle jugera les plus importantes & les plus utiles.

7 Février. M. de la Blancherie n'a ouvert que le 20 Janvier ses assemblées, qu'il a transportées dans un local moins mesquin & plus convenable à sa vaste entreprise. Cet intrigant, qui s'est décoré du titre d'*Agent général de la correspondance pour les Sciences & les Arts*, va commencer aussi son Journal, sous le titre de *Nouvelles de la République des Lettres & des Arts*. Deux parties forment chaque ordinaire: l'une, sous le titre de *Nouvelles*, contient les *Nouvelles* relatives aux Sciences & aux Arts; l'autre, sous le titre de *Supplément* & sous le nom de différentes villes du monde, offre une notice des ouvrages en tout genre antérieurs à sa publication, & qu'il peut être utile de rappeler, &c.

7 Février. La Reine est enchantée de son voyage à Paris & dit à tout le monde de ne pas manquer de la venir voir passer. Comme

le Roi n'a aucun rôle à y jouer, il y fera en simple curieux & c'est la Reine qui le mènera. Les deux Majestés s'attendent à de grands applaudissemens.

Ces jours derniers le Roi avec sa gaieté franche a annoncé à ses courtisans qu'il avoit commencé à partager de nouveau la couche de la Reine, & qu'il espéroit avoir fait un Dauphin; du moins qu'il y avoit travaillé de son mieux. Cette nouvelle répandue exprès par les favoris de S. M. jette la joie dans le public & ne contribuera pas peu à procurer des vives *le Roi & la Reine!* à leurs Majestés.

8 *Février* 1779. On a enregistré vendredi dernier au Parlement des Lettres patentes concernant la cession du Roi à *Monsieur*, du palais du Luxembourg & permission d'ouvrir des rues & de bâtir sur les terrains que *Monsieur* pourra concéder, d'après des plans donnés.

On a enregistré vendredi aussi des Lettres patentes au sujet des Vœux des religieux, pour lesquels ils sont définitivement fixés à l'âge de 21 ans au moins pour les hommes, & de 18 pour les filles.

8 *Février*. Par une ordonnance de M. le Maître en la Maîtrise particulière des eaux & forêts de Paris, en date du 1 *Février*, il est ordonné que, conformément à l'exécution des ordonnances, arrêts, sentences, réglemens concernant la communauté des maîtres oïseurs de cette ville, chaque maître fournira par égale portion jusques à la concurrence de

400 oiseaux , aux syndics & adjoints d'icelle, pour être par eux lâchés en signe de joie & d'allégresse le lundi huit de Février, dans l'église de Notre-Dame, lors de l'entrée de leurs Majestés dans ladite église pour le *Te Deum* qui y sera chanté en leur présence, en action de grâces de l'heureuse délivrance & convalescence de notre auguste Reine.

8 *Février* 1779. Les rebelles de l'académie royale de musique autorisent leur complot contre le Sieur de Vismes sur son ingratitude. Ils prétendent que c'est à eux qu'il est redevable de son élévation & que, bien loin de les ménager comme il devroit, il a bientôt oublié leurs bons offices & s'est arrogé un despotisme qui ne lui appartient pas : ils veulent lui prouver qu'ayant eu le pouvoir de le faire nommer, ils auront celui de le faire destituer.

8 *Février*. Me. Voilquin, Avocat aux conseils, qui a signé les réflexions des fiacres, est interdit pour trois mois. Sa punition porte sur ce qu'il les a fait imprimer sans autorisation & sans litispendance; ce qui est contraire au nouveau règlement.

8 *Février*. L'*Eloge de Voltaire* par le Roi de Prusse, est infiniment rare encore. On n'en peut juger que sur parole; des gens de cour & de lettres qui l'ont lu, assurent qu'il est très médiocre; qu'il n'a de remarquable que son auteur & la circonstance de sa naissance, au moment où ce Monarque roulant les plus vastes projets & faisant les marches les plus

avan.

savantes, se délassoit, comme César, avec les lettres & produisoit cet écrit, qui lui fait honneur, surtout par une sensibilité peu commune chez ses pareils.

9 *Février* 1779. Hier les curés ayant fait, suivant l'arrangement, assembler leurs ouailles, les ont conduites à Notre Dame en carrosse de remise jusqu'au pont-rouge; là les futurs conjoints, avec les pere & mere, ont mis pied à terre & se sont rendus ainsi à la métropole, où chaque pasteur, revêtu de son étole, a célébré ces mariages : on a renvoyé les pere & mere, & les amoureux conjoints ont été menés à l'archevêché, où l'on leur a donné des rafraîchissemens : ils se sont trouvés de nouveau à Notre Dame & se sont rangés sur une double haie, à travers laquelle ont passé leurs Majestés, accompagnées de toute la famille Royale. Les Princes & Princesses du sang les y avoient précédées séparément.

Le cortège étoit de 28 carrosses; il étoit accompagné de détachemens des gardes du corps, gendarmes, chevaux-légers & des officiers de la fauconnerie.

M. l'Archevêque a donné le même jour une seconde bénédiction nuptiale à deux vieillards, unis depuis 50 ans; ils étoient entourés de leurs enfans, petits enfans & arriere-petits enfans.

Leurs Majestés ont été haranguées en route par le Gouverneur & le corps de ville, par M. Duval, Recteur de l'Université, par le Lieutenant Civil, par l'Abbé de Sainte-Ge-

neviée & enfin sur le pont-neuf par les marchandes d'orange, qui ont eu l'honneur de leur présenter une corbeille de fruits & une de fleurs.

Rien de plus beau que le coup-d'œil du peuple immense qui bordoit les chemins, les quais & les rues. M. le Comte d'Artois, en arrivant à la Muette, s'est plaint d'avoir le torticolis à force de regarder.

9 Février 1779. L'écrit qui paroît concernant la querelle de la Faculté avec la Société Royale, est appelé *Procession*, parce qu'on y passe en revue les divers membres de la dernière: le vrai titre est *Dialogue entre Pasquin & Marforio*.

On voit aussi *Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris à un de ses confreres, au sujet de la Société Royale*.

10 Février. La Reine, qui n'avoit déterminé le Roi à venir, que dans la pleine confiance de l'accueil le plus flatteur de la part du peuple, qui s'étoit rendue en conséquence à Paris avec la plus grande gaieté, n'ayant entendu que des *vive le Roi & la Reine* foibles & peu fréquens, est revenue au château de la Muette de fort mauvaise humeur.

On croit, que M. le Noir en aura reçu une réprimande du Ministre de Paris: il s'est imaginé que les Parisiens n'avoient pas besoin d'être excités, & il a voulu économiser une somme d'argent que la police a coutume de distribuer ces jours-là à ce qu'on appelle des *aboyeurs*, c'est-à-dire, à de fortes gueules,

qu'on répand dans les divers quartiers & qui mettent les autres en train. Son motif étoit qu'ayant éprouvé dans sa partie un retranchement de fonds, & se voyant privé de secours pécuniaires que lui procuroient les maisons de jeu, il n'avoit rien à sacrifier à ces choses de furrérogation.

11 Février 1779. Le nom de l'auteur de la piece des *Muses Rivales*, n'est plus un mystère; M. de la Harpe s'est annoncé pour l'avoir composée. Il a voulu par-là se justifier du reproche d'ingratitude envers son héros, & l'on lui fait aujourd'hui celui d'une adulation basse & outrée, au point de lui accorder au Parnasse le premier rang pour la tragédie, au préjudice de Corneille, dont on ne parle même pas. C'est ce qui a donné lieu à une épître à ce pere du théâtre, qu'on attribue à M. Dorat. Au reste, la production est médiocre, sans invention, fadasse & dénuée de cette critique, qui, en contrastant avec les louanges, lui auroit donné un piquant nécessaire partout & principalement dans la comédie.

12 Février. Les comédiens Italiens, obligés d'user de toutes sortes de ressources pour se soustraire à l'abandon dont ils sont menacés, ont recours à leur ancien répertoire & commencent à jouer les pieces françoises qu'ils avoient perdues de vue depuis longtems, ainsi que le public; ce qui leur donne presque la fraîcheur de la nouveauté: en outre, ils en cherchent & accueillent dans le même genre.

C'est ainsi qu'ils viennent d'exécuter mardi 9, les deux *Billets*, petite piece en un acte & en prose. On la dit de M. de Florian, neveu de M. de Voltaire & auteur connu par quelques romans & autres productions, jusques ici d'un genre très médiocre.

12 *Février* 1779. On annonce *Medée*, tragédie en trois actes de M. Clément, qui doit être jouée incessamment.

12 *Février*. On a annoncé à l'Académie des Sciences deux découvertes nouvelles; l'une est une soie galette, qui peut être filée par des enfans de six à sept ans; & l'autre un nouveau velours, dont elle forme entierement le tissu, d'une qualité qui le rend propre à remplacer avec avantage le velours soie, & le damas pour tentures, le velours coton pour habits & le velours poil de chevre ou d'Utrecht pour voitures & pour meubles.

Ces deux fabriques ont lieu à Paris sous la protection du gouvernement, qui les a regardées comme un moyen de prévenir la mendicité, en procurant aux pauvres un travail facile & fructueux.

On en a exécuté un tapis de parade ou couvre-pied, couleur de rose, destiné à couvrir le berceau de Madame, fille du Roi. C'est le fruit du premier travail des enfans pauvres rassemblés en atelier de charité par les soins du Curé de Saint Sulpice.

On doit ces découvertes principalement au Sr. du Perron, des Académies Royales de Rouen & de Caen.

13 Février. Le *Dialogue entre Pasquin & Marforio* est la satire la plus sanglante de toutes celles enfantées contre la Société Royale de médecine & ses membres. La scène est à Paris, rue du Sépulcre, demeure du Secrétaire Vicq d'Azir, chez qui se sont tenues jusqu'à présent les assemblées, qui vont désormais avoir lieu au Louvre, où S. M. accorde un logement à la nouvelle compagnie. Le jour est le mardi 12 Janvier.

L'auteur suppose que Pasquin voulant se faire Médecin, a recours à la Société; ce qui lui fournit occasion d'en peindre l'assemblée; il déploie dans cette description allégorique beaucoup d'imagination & encore plus de méchanceté: il parle de peintures emblématiques dont la salle est décorée. Dans une est représenté un jeune Roi, l'espoir & l'amour de ses sujets, jettant sur la médecine un regard plein de bonté: pour répondre à ses vœux, la médecine tend une main secourable à l'humanité affligée; le ministère la conduit, le dévouement la précède, le désintéressement la suit. Du côté opposé, on voit des hommes courageux s'exposer à tous les dangers des épidémies, arracher à la mort ses victimes, & porter leurs soins jusques sur les animaux qui partagent avec l'homme les travaux de la vie. Dans le fond est un rideau, qui cache le sanctuaire & dont la signification est le charlatanisme détruit, la saine doctrine, les bornes de la médecine reculées. On conçoit aisément que ce type mystérieux est celui de la Faculté.

Malheureusement tout cela n'étoit qu'illusion : un sage enchanteur, sous la forme d'un vieillard respectable, sur un trône d'ivoire, soutenu par la science & la vertu, foulant aux pieds des léopards enchaînés, la tête brillante d'un rayon de gloire, figurant ce mot *Liberté*, en un mot *Francklin*, lui révèle la vérité & fait disparaître ces prestiges.

A ce coup d'œil majestueux en succède un autre, où sous des emblèmes satyriques chacun des membres de la Société Royale est désigné conformément aux anecdotes scandaleuses, vraies ou supposées, de leur vie. Enfin le rideau se leve.

Dans le fond du sanctuaire se trouve une grande *Idole* de bois, couverte d'or & posée sur un piedestal, soutenu par quatre figures allégoriques : l'*ambition*, qui mène à l'*artifice* ; l'*artifice*, qui gagne la *faveur* ; la *faveur*, qui surprend l'*autorité* ; & l'*autorité*, voulant tout écraser. Au pied de l'*Idole* étoit une *cassette* avec cette inscription : *Boîte de médicamens* ; mais que la cupidité avoit transformée en tronc, où pleuvoit sans cesse l'or destiné au soulagement des malheureux.

Au devant de l'*Idole* on avoit élevé un autel quarré, avec quatre bas-reliefs pareillement emblématiques. Sur le premier l'*ingratitude*, étoit représentée par des enfans poignardant leur mère, au pied du buste de *Néron*. Sur le deuxième l'*intrigue*, sous la forme d'un *serpent*. Le troisième offroit l'*intérêt*, figuré par un *tigre*, qui pressé par la faim déchire & dé-

vore tout indifféremment. On avoit gravé sur le quatrième la *calomnie*, tenant d'une main une coupe empoisonnée, dont les bords sont frottés de miel, & de l'autre un poignard.

Voilà le type de la Société Royale.

A la suite de cette description, on fait prononcer au Docteur Vicq d'Azir un discours, dont l'objet, après avoir énuméré les efforts heureux de la Société pour faire passer la Faculté comme rebelle & *mal-avisée*, en voulant conserver ses droits, pour lui faire interdire jusqu'à la demande d'obtenir la permission de se défendre, pour faire fermer ses assemblées, suspendre ses décrets, empêcher l'établissement de son comité de doctrine & d'exhorter ses confrères à la persévérance, à écraser sans ressource leur ennemie & pour y parvenir à faire un sacrifice au Dieu de la médecine.

L'issue n'en est point heureuse; la foudre éclate, l'autel est ébranlé, l'idole est renversée. Tous les adorateurs sont étendus le visage contre terre, & l'apôtre de la liberté, de la baguette magique transforme chaque sociétaire en une bête analogue à son caractère.

Telle est cette espèce d'apocalypse, où l'on ne fait pourquoi le Docteur Francklin, comme l'on voit, joue le principal rôle; peut-être parce qu'il est Médecin & Républicain.

14 Février 1779. La *Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris* est beaucoup plus modérée que le *Dialogue*: l'auteur est une espèce de

médiateur qui voudroit ménager la chevre & le chou; en conséquence il propose un arrangement pour la réunion des *Facultaires* & des *Sociétaires*, dont le résultat seroit d'amalgamer la Société & la Faculté, de façon que l'une ne s'occuperoit que de la spéculation & l'autre de la pratique : sans cependant qu'il fût interdit aux derniers de se livrer à l'exercice de la médecine, en remplissant les formalités, & aux premiers d'assister aux assemblées de doctrine, lorsqu'ils le jugeroient à propos.

14 Février 1779. La fête que devoient donner les coryphées du chant & de la danse du théâtre lyrique au Wauxhall d'hiver, relativement aux deux époux qu'ils ont unis & qu'ils dotent en jouissance de l'heureux accouchement de la Reine, n'aura pas lieu. Il leur a été défendu de l'exécuter, par la raison pitoyable que ce seroit parodier la cour.

Quoi qu'il en soit, Mlle. Guimard l'a transportée chez elle, où elle a été célébrée mercredi, non sans être troublée par plusieurs incidens. On est venu pendant le repas y signifier une lettre de cachet aux Sieurs d'Auberval & Vestris, pour se rendre en prison au Fort-l'Evêque; cette punition est la suite de leur révolte contre le Directeur de Vismes & de leur refus de danser le mardi précédent. Ensuite l'orchestre de l'opéra scandalisé qu'on ne l'eût pas compris dans le nombre des sujets participants à la bonne œuvre, a regardé cette exception comme injurieuse & a refusé de con-

tribuer aux plaisirs de la Terpsicore moderne; en sorte qu'il a fallu avoir recours à des ménestriers étrangers, ce qui a rendu le spectacle mesquin & triste.

15 *Février* 1779. Le bruit court que le Comte d'Olavides a trouvé le moyen de se soustraire à sa punition, qu'il s'est sauvé de sa prison & est en France.

16 *Février*. Les spectacles forains se sont signalés par des pieces composées & exécutées en réjouissance de l'heureuse délivrance de la Reine. Le Sr. Nicolet a joué *l'heureux jour & la fête des Lys*; le Sr. Audinot la *gaieté Parisienne*: enfin les petits comédiens du bois de Boulogne, *le cri du cœur*, opéra comique.

16 *Février*. Une société prétend avoir trouvé dans une partie de la France des Porphyres & des Granits, aussi beaux que ceux d'Egypte. De simples échantillons de deux ou trois especes déterrées en Auvergne & en Provence n'avoient pas paru annoncer des trésors aussi riches. Ce sont aujourd'hui des blocs immenses, qu'elle a fait à ses frais enlever, transporter, dégrossir, scier, tailler, sculpter, polir, en un mot mettre en œuvre. Ils ont toutes les qualités des antiques, & il y en a de plus de soixante especes; tandis que le nombre de ceux-ci se monte tout au plus à cinq ou six. On voit des vases de formes élégantes, des cassolettes, des cuvettes, des bijoux de cabinet, des colonnes, des supports, des couvre-papiers, des dalles, qui ont jusques à 9 pieds de long & plus.

17 Février 1779. La petite comédie des *deux billets* en un acte & en prose, est un chef-d'œuvre dans son genre pour la simplicité de l'intrigue, pour les ressources dont l'auteur ingénieux la soutient, pour un intérêt de curiosité continue, qui croît de scène en scène & tourne toujours à la satisfaction du spectateur, jusqu'au dénouement qui la complète.

Cette pièce est pleine de gaîté & de comique de situation. Le style en est naturel & le ton proportionné aux personnages, qui ne sont que trois, *Arlequin*, *Scapin* & *Argentine*: le second est un fourbe qui veut duper les deux autres & s'enlace lui-même dans ses pièges; ce qui amène une moralité excellente.

On peut assurer que depuis trente ans il n'a paru aucune nouveauté de cette espèce: elle annonce le plus grand talent dans son auteur, si surtout il est aussi jeune qu'on l'assure. Elle est en effet d'un M. de Florian, mais neveu seulement de celui qui avoit épousé une niece de Voltaire & réside encore à Ferney: on dit qu'il n'a que vingt ans.

18 Février. Le théâtre lyrique est dans une anarchie, qui ne fait que s'accroître par l'impunité. Mlle. Guimard, offensée que M. de Vismes eût fait arrêter à sa table les danseurs dont on a parlé, lui a déclaré qu'elle ne reparoitroit pas sur la scène durant le reste de son administration.

Mlle. Rosalie, indignée d'une lettre insérée au *Journal de Paris*, où Mlle. Beaumesnil se

plaint des passe-droits qu'on lui a faits en faveur de sa cadette, a entrepris sur le théâtre le Bailli de la Tour, l'amant de la dernière, comme le Secrétaire de Mlle. Beaumesnil : le Bailli de la Tour lui a répondu dans les termes méprisans qu'elle s'étoit attirés; elle menace aussi de ne plus jouer, si l'on ne lui fait des excuses. On sait que M. de Merci-Argentau, Ambassadeur de l'Empereur, soutient la première.

On craint toujours que l'opéra ne manque au moment de jouer, par l'humeur de ces Messieurs & de ces Demoiselles.

On doit donner dimanche prochain le *Thésée* de Quinault & de Lully, tel qu'il a été composé en 1675, sans y admettre aucuns accompagnemens ni ornemens nouveaux. L'objet de cette reprise est de mettre & de rapprocher sous les yeux du public les termes les plus éloignés des compositions musicales de notre théâtre.

C'est l'onzième opéra que M. de Vismes aura remis durant le cours de l'année de son administration, sans y comprendre les *Bouffons* : on le repète, jamais il n'y a eu de variété de cette espèce à l'opéra.

19 Février 1779. *Les pommes. Vers à Madame la Comtesse de P.*

Le ciel pour enchanter les hommes
 Vous a fait présent de six pommes :
 Sur votre visage il a mis
 Deux petites pommes d'Apis.

D'un bel incarnat empourprées,
 Et que Nature a colorées.
 Les soucoupes & les crystaux
 Ne portent pas de fruits si beaux.
 Plus bas une fraîche tablette
 En supporte deux de renette,
 Et l'on trouve encor plus bas
 Deux autres qu'on ne nomme pas.
 Elles sont de plus grosse espee
 Et n'ont pas moins de gentillesse.
 Ce sont deux pommes de rambour
 Qu'on cueille au jardin de l'Amour.
 Voilà trois paires de jumelles
 Qui font tourner bien des cervelles.
 Eve perdit le genre humain
 N'ayant qu'une pomme à la main;
 Mais notre appétissante mere
 En laissoit voir deux sur son sein,
 Comme vous auriez pu le faire,
 Et l'attrait des fruits de Cythere
 Dont l'aspect le mettoit en train,
 Fit succomber notre bon pere.
 Satan, dont l'esprit est malin,
 Enroit aussi dans le mystere.
 Formés, comme Adam, de manger
 Nous avons grande impatience,
 Quand on nous donne la licence
 D'entrer au jardin potager,
 Dont vous portez la ressemblance.
 Vive la pomme & les pommiers!
 Leur aspect seul nous ravigote:
 L'on doit baiser les deux premiers,
 Avec les seconds l'on pelotte,
 Et pour user des deux derniers
 Heureux qui peut les mettre en compotte!

Cette pièce, qu'on se communique avec empressement, prouve & la dépravation du goût & celle des mœurs, car il n'y a que la grossièreté des polissonneries dont elle est pleine, qui puisse la faire lire.

20 Février 1779. La *Médée* de M. Clément, jouée aujourd'hui, est dénuée de tout le fatras magique, de tout le romanesque dont elle a été étayée jusques à présent: elle est traitée absolument dans sa simplicité antique. Il n'y a que trois acteurs, on pourroit dire même deux. Malheureusement ce sujet trop uni n'a trouvé dans son auteur les ressources de génie qu'il lui auroit fallu, cette profonde connoissance du cœur humain nécessaire pour en tirer parti, surtout cette chaleur, cette énergie de pinceau propre à rendre le caractère de l'héroïsme. Le premier acte a paru assez bien fait; mais les deux autres, longs, ennuyeux, froids & sans aucune action.

21 Février. La Reine est enfin venue à l'opéra vendredi avec *Madame* & la Comtesse d'Artois. Les mutins de ce théâtre ont daigné rompre leur serment pour ce jour-là & la Dlle. Guimard a dansé. Il y avoit dans le parterre deux cabales; l'une pour la huer & l'autre pour l'applaudir. On ne peut assurer quelle l'a emporté, tant le public s'est trouvé partagé; ce qui décide cependant contre cette danseuse, c'est que S. M. qui a des bontés pour elle & l'encourage volontiers de son suffrage, n'a point battu des mains: on a jugé qu'instrui-

te par le Sr. Compain, son valet de chambre & le croupier du Sr. de Vismes, elle a voulu par cette punition méritée punir l'actrice.

Du reste, la Reine a été dédommagée personnellement de la froideur apparente des Parisiens le jour de son entrée & a été accueillie de la manière la plus flatteuse.

22 Février 1779. La loge maçonnique des neuf sœurs, toujours active à célébrer les événemens patriotiques, doit donner le 9 Mars prochain au cirque royal, boulevard du mont parnasse, une fête en réjouissance de l'heureuse délivrance de la Reine.

On sent qu'une pareille fête ne peut s'exécuter sans le concours des Graces, ainsi ce sera une *Loge d'adoption*, c'est-à-dire, où les femmes seront admises & en feront le principal ornement.

C'est toujours le frere abbé Cordier de St. Firmin, brûlant d'un zèle dévorant pour la gloire de la maçonnerie, qui est l'inventeur, le promoteur & l'ordonnateur de la fête.

22 Février. La Société royale de médecine, comblée de plus en plus des faveurs du gouvernement, comme pour la dédommager de tous les libelles répandus contre elle, vient d'obtenir de S. M. la faveur de tenir ses séances au Louvre, pavillon de l'Infante. Elle va célébrer son installation par une séance publique, annoncée pour demain 23 Février.

23 Février. Entre les morceaux lus à l'assemblée publique de la Société royale de médecine

ne, tenue aujourd'hui au Louvre, il faut sur tout distinguer l'*Eloge de Linnæus*, premier médecin du Roi de Suede, fameux par sa nouvelle nomenclature des plantes & le système qu'il a introduit dans la science de la botanique.

L'anecdote la plus précieuse de cet *Eloge* intéressant, c'est celle où l'auteur, M. Vicq d'Azir, secrétaire de la compagnie, nous apprend que Louis XV pria le Roi de Suede, alors en France, de remettre à Linnæus une quantité de graines rares recueillies par S. M. dans son jardin des plantes de Trianon & qu'elle conservoit depuis longtems pour en faire présent à ce fameux naturaliste.

M. de Jussieu a lu aussi un mémoire à remarquer, sur une nouvelle espece de quinquina dans le royaume de Santa-fé, une des colonies Espagnoles de l'Amérique Méridionale. Par les épreuves qui en ont été faites, il résulte qu'une des deux especes envoyées est excellente & a toutes les propriétés du quinquina rouge de l'Oxa, la meilleure de ce médicament. C'est d'autant plus heureux, qu'elle devient de plus en plus rare dans le Pérou, & qu'il y aura plus de facilité pour faire venir cette écorce du lieu où elle a été nouvellement découverte.

24 Février 1779. Avant qu'on ait pu débarrasser les prisons de Dinan, qui sont surchargées de prisonniers Anglois, il s'y est manifesté une épidémie très dangereuse & très

funeste. Le Docteur Poissonnier , inspecteur général des hôpitaux de la Marine & le Docteur Jeauroi , de la Société Royale de Médecine , pensionné pour les épidémies , sont partis en toute diligence pour se rendre dans cette ville de Bretagne & remédier à ce fléau ; il en meurt jusques à 70 & 80 par jour.

25 Février 1779. Les Bals ont donné lieu à diverses aventures , dont les plus remarquables sont-celles-ci.

A un bal masqué à Versailles chez la Reine, le Roi profitant de l'incognito a voulu débuser d'auprès Made. Jules de Polignac le jeune Narbonne , qui lui en contoit. S. M. s'y étant pris brusquement , celui-ci qui la connoissoit très bien , avec la liberté du bal lui a refusé sa place , en disant qu'il ne l'accorderoit qu'à l'honnêteté & à la politesse ; alors le Roi s'y est pris autrement. M. de Narbonne a dit qu'il vouloit bien le satisfaire , mais à condition qu'il se démasqueroit & l'embrasseroit devant tout le bal : S. M. y a consenti , s'est démasquée & a embrassé son rival , puis s'est mis sur ses genoux & il a fallu faire danser cet auguste poupon , que le berceur trouvoit un peu lourd.

Le mardi gras le Roi étant venu au bal de l'opéra , a trouvé une femme masquée qui l'a singulièrement amusé & même intéressé au point que l'ayant quitté il a été dans l'inquiétude & a voulu la retrouver. La Reine attentive aux démarches de son auguste époux ,
a en-

a engagé le Duc de Coigny à donner ordre de sa part à ce masque femelle de sortir du bal, afin d'éviter toute rencontre. Il en résulte une découverte qui met toutes les femmes en l'air, par l'espoir que le cœur du Roi n'est pas inexpugnable.

On ne sauroit nombrer les propos piquans que le Duc de Chartres a remboursés dans ces jours de liberté & de licence, où sous l'incongnito se disent bien des vérités. A un bal de l'opéra il faisoit la revue des femmes avec M. de Genlis: le dernier lui en fit remarquer une qui le frappa par sa figure: le Prince la regarda sous le nez, & dit: „ *ah! c'est une beauté passée. Monseigneur*”, lui replique la Dame piquée: „ *c'est comme votre renommée.*”

26 Février 1779. M. de la Fortelle, auteur des *Fastes militaires*, a répandu depuis peu dans le public: *vie militaire, politique & privée de Mlle. d'Eon*. Cette vie qui, vu le lieu où elle paroît, est nécessairement tronquée, mutilée & peu intéressante, occasionne un procès. On y fait descendre l'héroïne de l'ancienne maison de le Sénéchal en Bretagne.

Mrs. Louis Gabriel le Sénéchal Carcado, Comte de Carcado-Corentin & Joseph le Sénéchal Carcado-Molac, Marquis de Molac, accusent l'écrivain comme coupable d'un mensonge historique, en altérant les faits & les titres même qu'il cite.

En conséquence, par exploit du 13 Février, ils ont fait assigner M. de la Fortelle au Châ.

telet de Paris, pour voir dire qu'il sera tenu de prouver les faits par lui avancés, ou de se rétracter & de leur en faire une réparation authentique.

En outre, ils ont répandu un Mémoire à consulter & Consultation; & ils établissent dans l'un, que l'historien est coupable 1^o. d'avoir donné une origine fausse & ignominieuse à la maison le Sénéchal, en la faisant descendre d'Eon de l'Etoile, hérésiarque condamné au concile de Rheims en 1148: 2^o. d'avoir voulu lui imprimer une tache, en avançant, contre toute vérité & vraisemblance, qu'elle a changé son nom & altéré ses armes en 1148: 3^o. d'avoir altéré lui-même & falsifié le titre de la fondation de l'abbaye de Bonrepos, par l'addition d'un mot essentiel.

Dans l'autre, en date du 17 Février, signée Martineau & Target, on trouve les prétentions des demandeurs très justes & l'on reproche à l'auteur de n'avoir pas fait attester la généalogie, qu'il cite, de la Noblesse Bretonne, plutôt que de celle de Bourgogne & de Champagne.

26 *Février* 1779. La réception de M. Ducis à l'Académie Française, est enfin fixée au jeudi 4 Mars.

On a parlé d'un buste de M. de Voltaire fait par M. Houdon. Ce buste, qu'on a déjà vu à l'Académie Française le jour de St. Louis, a été aussi placé dans le foyer de la comédie le jeudi 18 de ce mois. La loge des neuf

seurs en a reçu un pareil de ce fameux artiste; enfin il a envoyé ce buste à tous les membres de l'Académie Française: cette compagnie, en lui faisant ses remerciemens par son Secrétaire, a arrêté qu'il auroit désormais son entrée à toutes les séances publiques, & deux billets à distribuer à sa volonté; elle lui a de plus fait don d'une bourse de 100 jettons & d'un exemplaire de son Dictionnaire. Plusieurs académiciens lui ont aussi envoyé leurs ouvrages, comme une marque de leur estime & de leur reconnoissance.

26 Février 1779. La premiere représentation de *Theſée* a eu lieu mardi 22 de ce mois. M. de Vismes n'a pas tenu tout-à-fait parole. L'ouverture & presque tous les airs de danse ne sont pas de Lully: on a peu changé au récitatif & à tout ce qui tient à la scène; cependant l'accompagnement du monologue de *Medée*, a été refait par le Sr. Grenier, Directeur de l'Académie Royale de musique. Il a été applaudi des amateurs du moderne, qui ont sifflé les troisieme & quatrieme actes. Les partisans de l'antique ne sont pas plus contents, ils reprochent au Sr. de Vismes d'avoir toléré qu'on ait altéré l'exécution du récitatif par des trilles, des cadences, des ports de voix, qui gâtent la simplicité noble du chant de Lully. On aura peine à concilier tant d'intérêts; il faut voir comment iront les représentations suivantes.

27 Février. M. le Comte de Malderé, of-

ficier aux gardes , ayant porté en justice une plainte d'usure contre M. de Gamache, ces deux Messieurs ont cru devoir prévenir le jugement des tribunaux & se sont battus lundi dernier : ils se sont blessés tous deux , mais le premier l'est plus gravement.

M. de Gamache s'est présenté vendredi matin à la porte de la Tournelle , avec tout l'appareil d'un malade & a distribué dans cet état à Messieurs son Mémoire.

28 Février 1779. M. de Florian n'a pas 25 ans décidément : il a été page de Mgr. le Duc de Penthièvre ; il est aujourd'hui capitaine de cavalerie dans le régiment de ce Prince. S. A. ne peut s'en passer , il est assidument de sa cour , & il a fait un bréviaire pour elle. Ce Prince, quoique dévot, sait que M. de Florian travaille pour le théâtre ; il a lu ses pieces & ne les désapprouve pas , en ce qu'elles sont d'une morale excellente.

M. de Florian en a deux autres reçues aux Italiens , l'une intitulée *Arlequin Roi , Dame & Valet* , & un opéra comique , qu'on nomme *les quatre jumelles*.

28 Février. Les arrêts rendus sur le fait de la Librairie ont excité des réclamations sans nombre de la part des Libraires & Imprimeurs ; ils ont discuté leurs droits & prétentions par des requêtes , des représentations & des écrits. M. le Camus de Neville a jugé à propos d'y faire répondre par des lettres imprimées , où l'on combat leurs assertions & leurs raisonne-

mens; mais il a aussi employé l'anonyme, ce qui est une voie peu noble & peu ministérielle. Les défenseurs des arrêts ont profité de l'incognito, pour se livrer à des déclamations & mettre dans leurs écrits pour le moins autant d'aigreur que les autres: il vient de paroître une *Lettre à M****, datée du 19 Décembre 1778, qui renouvelle cette guerre assoupie: on y récapitule tout ce qui a été dit & fait à ce sujet; mais le ton ironique & plus que critique dont on s'est servi, a excité les alarmes, les recherches & les prohibitions du gouvernement; ce qui rend le pamphlet très rare.

1 Mars 1779. M. de Vismes, après bien des pour-parlers & des variations du ministère, reste directeur général de l'opéra sous l'inspection de la ville; il la régira pour le compte de ce bureau & son bail est décidément réilié.

1 Mars. Un Américain ex-mousquetaire, prisonnier pour dettes à la Conciergerie, a échappé avant-hier de cette prison par une ruse très ingénieuse, dans laquelle un de ses amis l'a aidé. Cet ami s'est présenté avec un negre prétendu, qui n'étoit autre chose qu'un blanc très barbouillé de noir: quelque tems après il est ressorti avec ce prétendu negre; c'étoit le prisonnier qui, instruit du complot, s'étoit de son côté arrangé de manière à tromper la vigilance des Argus par une ressemblance difficile à discuter.

1 Mars. M. de Richelieu ayant employé tous les moyens possibles, non-seulement

pour empêcher que tous les témoignages favorables à la mémoire de la Présidente de St. Vincent n'éclataissent, mais encore pour faire prévaloir les bruits calomnieux répandus par ses émissaires; les parens & amis de la défunte ont trouvé à faire imprimer différentes lettres, qui constatent la vérité & les ont répandues en profusion. On s'attend que le Maréchal en demandera la suppression, mais l'éclat est fait & le public est instruit.

1 Mars 1779. *Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de France en matière d'impôts, ou recueil de ce qui s'est passé de plus intéressant à la Cour des aides, depuis 1756 jusqu'au mois de Janvier 1775.* Tel est le titre d'un in-4^o. très intéressant, qui embrasse tout le tems où M. de Malesherbes a été Premier Président de la Cour des aides.

Comme par la gêne effroyable de l'administration actuelle de la librairie les meilleurs ouvrages sont des siècles à percer, la Cour des aides, pour faire connoître celui-ci, exciter la curiosité des amateurs & se conformer en même tems à l'usage des cours, a rendu le 26 Février arrêt, les chambres assemblées, qui le supprime, comme attentatoire à l'autorité de la cour & au secret dû à ses délibérations.

2 Mars 1779. La lettre de conciliation dont on a parlé, est du Docteur Barbeau Dubourg, qui à raison de son esprit médiateur n'a point

rompu avec les Sociétaires & assiste même fréquemment à leurs assemblées.

3 Mars 1779. On a mis en épigramme le bon mot du bal au Duc de Chartres :

Chartres, au bal par Genlis escorté,
De cent Phrynès, de Paris, de province,
Faisoit la ronde : épris d'une, enchanté,
Genlis s'écrie ; il y conduit le Prince,
Qui l'envisage & répond froidement :
„ Beauté passée ! ” A ces mots enflammée,
„ Oui, Monseigneur, dit-elle vivement,
„ Elle eut l'éclat de votre renommée.”

4 Mars. Les magistrats indignés de voir M. de Gamache venir braver la justice jusques dans son sanctuaire, en s'y montrant dans tout l'appareil de sa blessure, suite d'un duel caractérisé, exécuté devant témoins & l'entretien de tout Paris, lui ont fait dire de se retirer & le Procureur du Roi du Châtelet a reçu ordre de rendre plainte.

5 Mars. On a parlé plusieurs fois de Mlle. Bertin, marchande de modes de la Reine & qui a l'honneur de travailler directement avec S. M. pour tout ce qui concerne cette partie de sa garde-robe : son atelier donne sur la rue St. Honoré. Le jour où la Reine a fait son entrée, elle n'a pas manqué de se mettre sur son balcon à la tête de ses trente ouvrières : S. M. l'a remarquée en passant & a dit : „ ah !
„ voilà Mademoiselle Bertin, ” & en même

tems lui a fait de la main un signe de protection, qui l'a obligée de répondre par une profonde révérence. Le Roi s'est levé & lui a applaudi des mains; autre révérence: toute la famille royale en a fait autant, & les courtisans feignant le maître n'ont pas manqué de s'incliner en passant devant elle..... Autant de révérences, qui l'ont extrêmement fatiguée..... Mais cette distinction lui donne un relief merveilleux & augmente la considération dont elle jouissoit déjà.

5 Mars 1779. *Relation ou Notice des derniers jours de M. Jean Jacques Rousseau, circonstances de sa mort, & quels sont les ouvrages posthumes qu'on peut attendre de lui: par M. Begue de Presle, Docteur en Médecine. Avec une addition relative au même sujet, par J. H. de Magellan, Gentilhomme Portugais, membre de plusieurs Académies & correspondant de celle des Sciences.* Tel est le long intitulé de ce pamphlet, qui promet beaucoup & tient peu.

6 Mars. Il couroit depuis quelques jours un bruit sourd, que Me. Linguet étoit à Paris: on ajoutoit peu de foi à cette nouvelle; on la regarde comme certaine aujourd'hui, on dit même qu'il va librement chez les ministres, qui continuent à l'accueillir à cause de la protection éclatante dont le couvrent leurs Majestés. On parle de le mettre dans le corps diplomatique, pour lequel on veut lui reconnoître d'étonnantes dispositions développées dans son journal. On ne sauroit se persuader qu'il n'y

eût

est pas dans tout cela beaucoup de persiflage de la part de ses ennemis.

7 Mars 1779. On a parlé plusieurs fois de la prétention élevée par un certain abbé Martin, se disant auteur du *Dictionnaire des trois siècles de la Littérature, &c.* publié sous le nom de l'abbé Sabbathier de Castres. Ses partisans depuis sa mort ont soutenu sa réclamation & enfin ils la mettent en lumière dans une brochure clandestine intitulée *Problème Littéraire*. On ne connoît encore ce pamphlet que par l'annonce qu'en fait l'adversaire. Il gagne les devants & parle d'une réponse de sa part qui s'imprime. Tout cela ne peut que faire rire le parti philosophique. On fait que, quand on écrivit à M. de Voltaire pour l'instruire du nouvel athlète qui commençoit à se présenter dans la personne de l'abbé Martin, il répondit plaisamment, qu'il savoit bien que parmi ces Messieurs il y en avoit plusieurs de son nom, & sans daigner s'adresser à celui-ci, ne lâcha pas prise contre le premier.

7 Mars. On devoit donner hier *Iphigénie* pour la capitation des acteurs. Il faut savoir qu'un tiers du bénéfice de cette représentation extraordinaire est au profit du Directeur. Le Sr. de Vismes, pour témoigner à l'orchestre sa satisfaction de la neutralité qu'il a observée dans ses querelles avec les coryphées du chant & de la danse, lui avoit déclaré qu'il lui abandonnoit sa portion. Ceux-ci furieux ont refusé de jouer & *Iphigénie* n'a point eu lieu.

8 Mars 1779. Pradon se félicitoit autrefois d'avoir eu trois portiers étouffés à sa tragédie de *Phedre*. M. Ducis pourroit presque en dire autant au sujet de sa réception à l'Académie. S'il n'y a eu personne d'écrasé, beaucoup de gens se sont plaints de ne pouvoir tenir à la presse excessive, & si l'on n'eût contenu la foule qui s'accroissoit sans interruption, il seroit arrivé à coup sûr quelque malheur. Jamais surtout on n'a tant vu de femmes.

Le récipiendaire, plus poète qu'orateur, dans un discours de cinq gros quarts-d'heure de débit assez rapide, a prodigué toutes les richesses de son imagination. Voulant s'élever à la hauteur de son sujet, il s'est absolument perdu dans les nues. Des idées fausses, pour être trop outrées, des images gigantesques, plus que grandes, un style superbe, moins que bouffi; tel est le jugement que la raison & le goût ont porté de cet Eloge de Voltaire, qui a paru aux gens impartiaux un délire perpétuel, une magnifique extravagance, mais prodigieusement applaudi de la multitude béante. On peut assurer que l'ouvrage sera détestable à la lecture.

M. l'abbé de Radonvilliers, chargé de répondre comme directeur élu par le sort, en sa qualité de prêtre, d'ex-jésuite, de courtisan, s'est trouvé fort embarrassé; il a commencé par faire ses réserves, c'est-à-dire par déclarer que forcé au rôle qu'il alloit jouer, à louer le confrere défunt, il n'entendoit point

parler de la foule de ses ouvrages impies, ou licentieux, qu'il condamnoit avec tous les honnêtes gens, mais de la *Henriade*, de ses tragédies, de ses histoires, &c. & qu'il en restoit assez pour fournir matiere au plus brillant éloge. Sa voix basse a empêché d'entendre le reste de son discours, pendant lequel, au surplus, l'assemblée mal disposée a beaucoup bué l'orateur, mais qu'on assure infiniment meilleur, plus sensé, d'un style plus sage, plus académique, en un mot, & surtout d'une longueur moins fatigante que le précédent.

M. Marmontel a lu ensuite un poëme sur le desir de se survivre; M. d'Alembert a fait une espece de digression, où prenant occasion du buste de Voltaire & de celui de Moliere, placés depuis peu à l'Académie en face l'un de l'autre, il en a fait une sorte d'inauguration. Enfin M. Saurin a lu une élégie & l'on a jugé que le but de tous les trois étoit d'occuper entierement la séance du grand homme qu'on pleuroit, de couvrir à force de fleurs, de lauriers, de trophées accumulés sur sa tombe, l'opprobre dont le clergé a voulu le flétrir en lui refusant la sépulture chrétienne.

9 Mars 1779. M. de Maurice de Saint Leu, colonel au service de Pologne, un des grands enthousiastes de la secte des économistes, auteur de plusieurs écrits sur cette matiere, qui avoit secondé l'abbé Boudeau dans la régénération des *Ephémérides*, qui s'étoit attiré une querelle avec les compagnies des vivres pour

les avoir injuriées dans un mémoire, s'est brulé la cervelle ces jours derniers sur les boulevards neufs. Il y avoit à sa boutonniere une lettre adressée à M. le Noir, où il se désignoit, ainsi que le genre de sa mort, dont il déchargeoit tout autre, & ajoutoit qu'au surplus il étoit fort ami du Marquis de Mirabeau, qui donneroit les renseignemens qu'on desireroit. Le Marquis de Mirabeau, étourdi d'un tel événement, a déclaré n'en pas savoir davantage. On n'a pu, ni par les amis de M. de St. Leu, ni par ses papiers, découvrir la cause de ce suicide.

9 Mars 1779. L'objet de l'écrit de M. le Begue de Presse sur Rousseau, est, comme celui du premier dont on a parlé cet été à l'occasion de ce grand homme, de dissiper les soupçons répandus dans le public sur la cause de sa mort & sur la maniere dont elle étoit arrivée, ainsi que sur sa créance. Mais comme ces deux historiens, avec l'apparence de la véracité, avouent n'avoir pas été témoins des derniers momens du héros-philosophe, mais être survenus peu après, & tenir les faits de sa femme & autres assistans, & que cependant ils se contredisent assez formellement, cela ne contribue pas à donner beaucoup de confiance en leur récit respectif, & les sceptiques ne peuvent que se confirmer dans leurs doutes.

M. le Begue, en niant que Rousseau ou sa femme aient jamais donné, laissé prendre ou vendu les fameux *Mémoires ou Confessions*, con-

vient qu'il en avoit confié une copie à une personne demeurant en pays étranger, dépositaire de ses autres manuscrits; c'en étoit assez pour donner d'inquiétude à cet auteur très soupçonneux & qui, vu les bruits extrêmement accrédités sur l'existence de ces *Mémoires*, pouvoit craindre une infidélité de la part du confident, ou un larcin involontaire qui lui auroit été fait.

La cause que M. le Begue de Presle donne du départ de Rousseau de Paris, est encore assez gauche, assez mal-fondée, puisqu'il convient que ce Philosophe possédoit 1450 livres de rentes constituées. Premier fond assez suffisant pour un ménage aussi médiocre, aussi obscur que celui de Rousseau: d'ailleurs, le supplément qu'il pouvoit y joindre du produit de quelques ouvrages, l'auroit mis très à l'aise. Il s'en suit que ce n'est pas la nécessité impérieuse qui l'a chassé de la capitale & qu'il en faut chercher une autre cause, soit dans son inquiétude naturelle, soit dans les alarmes mentionnées ci-dessus, soit dans sa jalousie des honneurs prodigués à Voltaire.

Quoi qu'il en soit, les occupations que se proposoit M. Rousseau à Ermenouville, étoient l'éducation d'un enfant de M. de Girardin, qu'il avoit pris en affection; la recherche des plantes du terrain où il vivoit; la continuation de quelques ouvrages commencés, tels que l'opéra de *Daphnis* & la *Suite d'Emile*.

Le Docteur convient que Rousseau étoit triste, morose, qu'il redoutoit une vieillesse douloureuse & infirme, que dans les accès de sa mélancolie il voyoit tout en noir & s'exagéroit sa situation; il y a peu de chemin de cet état vaporeux au suicide.

Il finit par certifier que Rousseau ne laisse aucun ouvrage considérable achevé, qu'il ne faut pas compter sur la *Suite d'Emile*, dont il n'y a que quelques pages, que ses *Confessions* seules sont dans l'état de perfection qu'il desiroit, mais qu'il ne faut pas s'attendre à les voir publier bientôt: consolation grande pour ceux qui redoutoient cette publicité & surtout pour le Sr. Diderot.

M. le Begue confirme que la rumeur répandue que ces *Confessions* paroissent avant la mort de l'auteur, étoit une méprise occasionnée par des lettres du même auteur, publiées contre son gré, & qui n'étoient pas faites pour l'être. N'auroit-il pu arriver que M. Rousseau, avant d'avoir vérifié le fait sur le bruit très accrédité que ses *Confessions* étoient imprimées, eut eu peur, comme on l'a dit ci-dessus, de quelque manque de foi de son ami, ou d'un vol qui lui auroit été fait; & alors ses terreurs, ses inquiétudes, son désir de fuir & de se soustraire aux persécutions, auroient été très fondés.

La lettre du Docteur est datée du 25 Août 1778.

Quant à l'addition de M. de Magellan, ce

n'est qu'un bavardage, dont le but est plutôt de faire l'éloge du Marquis de Girardin, de sa femme, de sa famille & de sa terre, que de Rousseau. La seule anecdote intéressante qu'on y lit, c'est celle-ci : *il m'échappa de dire, je ne fais à quel propos, que l'homme étoit méchant.*

„ Les hommes, oui, ” repliqua M. Rousseau ;
„ mais l'homme est bon ”.....

10 Mars 1779. Les comédiens Italiens avoient annoncé pour lundi dernier 8 de ce mois, la première représentation *des deux amis*, comédie nouvelle en trois actes, mêlée d'ariettes. M. de Vismes s'y est opposé, & elle n'a pas eu lieu.

10 Mars. L'ouvrage intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de France en matière d'impôts*, &c. est un gros in-4°. contenant 776 pages. A la tête du recueil est un avis de l'éditeur, qui motive son projet sur la nécessité de faire connoître à la nation ces monumens du zèle & des travaux de la cour des aides : il voudroit que les Parlemens en fissent autant. A la fin est une table alphabétique très utile & très intéressante, qui présente sous une forme historique l'analyse complète des matieres.

La division du recueil embrasse trente-trois chapitres, dans lesquels sont principalement renfermés des discours prononcés lors des séances des Princes & Pairs, des remontrances présentées au Roi par la cour, enfin des délibérations qu'elle a cru devoir prendre, tant pour le bien public, l'intérêt de l'état & l'hon-

neur de la compagnie, que relativement à des affaires de particuliers, dont l'importance devoit fixer son attention.

L'éditeur ne s'est pas borné à retracer les événemens passés à ces époques ; la cour dans son arrêt de suppression lui reproche d'avoir ajouté à la collection des notes qui contiennent des réflexions indiscrettes, hasardées, des bruits satyriques, indignes de trouver place à côté de délibérations, dont la sagesse & la circonspection forment le caractère distinctif : elle lui reproche surtout d'avoir fait réimprimer les fameuses Remontrances du 6 Mai 1775, quoique déjà supprimées par l'Arrêt du 29 Avril 1776. Mais son véritable grief vis-à-vis du public, c'est de n'avoir pas rempli les lacunes considérables & essentielles de la première édition & de les avoir laissé imparfaites.

11 Mars 1779. Indépendamment des autres motifs qui ont pu déterminer Me. Linguet à venir à Paris, on en connoît aujourd'hui un pécuniaire, assez important & assez certain. Ce turbulent personnage, qui se brouille facilement & promptement avec ses co-intéressés, ses amis, ses protecteurs, ses bienfaiteurs, est à la veille d'avoir un procès avec le Sieur *le Quejne* : il prétend qu'il lui redoit 30,000 livres ; & celui-ci assure être en avance. Quoique le négociant soit encore fort réservé sur sa querelle naissante, il en a fait l'aveu à quelques personnes qui l'ont interrogé, d'après des rumeurs qui précèdent d'ordinaire les explosions de Me. Linguet.

11 Mars 1779. On ne peut gueres ne pas croire d'après la lecture du *problème littéraire*, où l'on agite *quel est l'auteur de l'histoire des trois siècles de Littérature*, que l'abbé Martin n'y ait en effet eu part. On le prouve: 1°. par une pension de 1500 livres, dont le clergé l'a stipendié, pour des services rendus à l'Eglise: 2°. sur les fragmens d'une quantité de lettres de l'abbé Sabbathier à l'abbé Martin, où l'on prouve une correspondance soutenue entre les deux abbés au sujet de cet ouvrage, où même l'abbé Sabbathier joue moins le principal rôle que le second, c'est-à-dire celui d'agent, faisant les achats de livres, les découvertes, les courses, les brouillons soumis à l'examen, à la révision, à la composition de l'autre: 3°. sur le témoignage du moins de l'abbé Martin & surtout de l'abbé Beaudouin, grand-maître du college du Cardinal le Moine, le confident & le soutien du vicaire de St. André des Arts.

Cette querelle paroît avoir été excitée à l'occasion d'une nouvelle édition du livre qui va paroître, dont la sœur du défunt voudroit partager les honoraires, comme une portion de la succession de son frere, & plus encore à l'occasion d'un autre ouvrage manuscrit trouvé dans les papiers de l'abbé Martin, que l'abbé Sabbathier réclame comme sien & que Mlle. Martin veut faire imprimer comme ouvrage & propriété de son frere.

12 Mars. Les Mirabeau reviennent sur la scene; le Marquis n'y joue plus le principal

rôle, il n'est qu'en second: c'est son frere le Bailli. C'est ce qu'on voit dans un *Mémoire de la Marquise de Cabris*. Elle se plaint que par un motif sordide d'intérêt, son oncle ait porté la destruction dans ses foyers, en lui faisant enlever son mari par ordre du Roi, & en le faisant interdire comme fol, quoiqu'il ne soit atteint que de cette maladie vaporeuse, l'appanage commun, dans ce siecle, de l'esprit & même de la philosophie: elle se plaint qu'il lui ait ravi sa fille de la même maniere, qu'on la tienne captive dans un couvent.

Madame de Cabris est fille du Marquis de Mirabeau. Il paroît qu'elle est dans les intérêts de sa mere & que c'est par vengeance que son pere a laissé le Bailli conduire sa trame indigne.

Le détail des vexations employées contre M. & Madame de Cabris, inséré au *Mémoire*, suivi d'une Consultation de M^e. de la Croix en date du 3 Décembre 1778, est si affreux, que cet avocat a cru devoir prendre une précaution prudente, en faisant insérer en tête une lettre à sa cliente, où il se declare connoître *l'Ami des hommes*, & sans avoir toujours approuvé sa conduite domestique, faire grand cas de son zele pour le bien public; il témoigne en conséquence sa répugnance à se charger de cette affaire; il lui indique une marche à suivre, avant de mettre l'affaire en justice.

12 Mars 1779. Les mutins de l'opéra sont rentrés dans leur devoir & la premiere représentation pour la capitation des acteurs a eu lieu le lundi huit de ce mois.

On assure que M. de Vismes attend de nouveaux bouffons d'Italie pour remplacer ceux-ci : qu'ils seront supérieurs & en état de jouer de grands opéra. Quel redoutable renfort pour le Dieu de l'ennui , qui préside déjà si longuement à ce spectacle !

12 Mars 1779. Me. Tronçon du Coudray est un jeune homme , Avocat venu depuis peu de Rheims à Paris , où il compte se fixer. Il a le plus bel organe du monde & un style proportionné. Il a paru pour la première fois aux requêtes du palais , il y a environ deux mois ; il a gagné sa cause & à la fin le Président lui a dit : *Avocat , la Cour vous exhorte à faire souvent usage du don de la parole , dont la Nature paroît vous avoir doué.*

Il plaide aujourd'hui à la Tournelle dans la cause extrêmement intéressante du jeune Solar , cet enfant sourd & muet , trouvé sur un grand chemin. Il défend un particulier décrété & aux fers , accusé d'avoir été l'agent de la mere barbare pour la perdition de son fils infortuné. Il a fini sa cause mardi ; on lui reproche de ne savoir pas tirer encore tout le parti qu'il pourroit de son organe , de donner des inflexions fortes , où il en faudroit de douces , & *vice versa*.

C'est M. l'Avocat Général d'Aguesseau qui doit prendre la défense de l'enfant & faire en cette occasion le rôle de son Avocat.

La cause est remise au 22 Avril : on se doute de l'affluence immense qui inonde la Tournelle.

12 Mars 1779. Mlle. d'Eon est exilée à Tonnerre pour une lettre qu'elle a écrite au Comte de Maurepas, où elle lui déclare s'engager de porter le cotillon & demande la permission de servir. On prétend qu'elle y plaïsante d'une façon peu respectueuse pour le Ministre;

12 Mars. Me. Ruy, Avocat à Arras, a été condamné au souverain par le conseil de cette ville aux galères à perpétuité, pour un prétendu rapt de séduction, & sa mere à être bannie, &c.

On peut se rappeler que Me. Linguet a rendu compte de cette affaire horrible dans un de ses numéros. Le Roi qui les lit exactement, a été frappé de ce jugement atroce. On étoit en cassation au conseil, & sans aucun moyen tiré de la forme, les parties ont obtenu des lettres de revision; mais leur entérinement doit avoir lieu suivant la regle au même tribunal: on dit même qu'il est déjà décidé que l'affaire ira aux requêtes de l'hôtel.

Pour disposer le public à exciter chez lui cette indignation salutaire, ce cri unanime contre un jugement révoltant, on a répandu un Mémoire à consulter; il est de Me. Falour du Vergier, &, quoique court, on ne peut le lire sans être attendri jusques aux larmes.

Suit pour la forme une Consultation du 18 Novembre 1778, souscrite de onze Avocats, dont quelques-uns des plus fameux, absolument favorable au cas où se trouvent les parties.

13 Mars. On annonçoit depuis quelque tems

un second Mémoire pour la femme Desrues, par M. de la Dixmerie. Les Magistrats s'opposoient à la publicité; enfin, après avoir été retouché comme ils l'ont voulu, il a paru, mais n'a pu justifier cette accusée: elle a été condamnée *ad omnia citra mortem* & a subi hier son arrêt, c'est-à-dire qu'elle a été fouettée, marquée sur les deux épaules & enfermée à la salpêtrière pour le reste de ses jours.

13 Mars 1779. Les fortes inculpations qui résultent de la justification de l'Amiral Keppel contre le Comte d'Orvilliers, ont mis ce Général dans le cas de se justifier aussi & l'on parle d'un Mémoire qu'il a envoyé au Roi, fait pour détruire la sensation qu'auroit produite dans l'esprit de S. M. le discours de l'Anglois; mais tant que tout cela se passera à huis clos & que le public ne sera pas instruit, on ne regardera point le Comte d'Orvilliers comme blanchi. Il paroît que cette justification, comme on l'a dit, étant principalement établie sur les variations du Ministre, peu propres à lui faire honneur, il cherche à finasser, à ne point laisser éclairer sa conduite par la nation très prévenue contre lui.

13 Mars. La confédération des chanteurs & danseurs de l'opéra mutinés contre l'autorité du Sr. de Vismes, est de treize membres; ils ont tous envoyé leur démission & fait des protestations chez un Notaire, dont on n'a tenu compte; ils ont reçu un ordre supérieur de jouer & ce n'est qu'en vertu de cet ordre

qu'ils ont représenté lundi dernier *Iphigénie*; ils ont délibéré longtems s'ils obtempé- roient: mais cette affaire n'est pas finie.

14 Mars 1779. La fête qui devoit avoir lieu à la loge des neuf sœurs, tenue par extraordinaire pour ce jour-là au cirque royal, a été qualifiée de *Loge d'adoption*, à raison de l'autre sexe qui devoit y être.

Après l'introduction des Dames, elle devoit commencer par la réception d'une sœur: ensuite lecture de divers morceaux d'éloquence & de poésie: concert, exécuté par les plus célèbres virtuoses, où entr'autres la fameuse Mlle. Todi avoit promis de chanter: banquet, pendant lequel il y auroit eu musique militaire; enfin bal.

Tout étoit disposé en apparence à merveille, les plus jolies femmes & les plus qualifiées de la cour s'y étoient rendues en foule, ainsi que les plus grands seigneurs; mais le peu d'ordre a fait dégénérer cette assemblée en une cohue, où l'on n'a jamais pu obtenir le silence nécessaire pour les orateurs, les poëtes, les musiciens.

Enfin un incident a augmenté le trouble. Le récipiendaire étoit Mlle. Rolly, niece du premier général de ce nom: elle n'avoit point fait part de son projet à son oncle & à sa tante qui n'avoient pas même voulu la mener à cette fête, trop prophane, suivant eux, pour une jeune personne: elle s'y étoit glissée avec une Dame du complot. Quelle surprise pour

M. & Madame Rolly, de voir leur niece au milieu des franc-maçons! ils vouloient l'arracher de-là, porter une plainte en justice; mais on leur a fait entendre que cet éclat feroit un plus mauvais effet que le reste & leur indignation n'a pas eu de suite.

On a attribué le désordre au peu de tête de l'agent général, l'abbé Cordier de St. Firmin.

14 Mars 1779. Mlle. Duplant ayant écrit à M. Amelot pour lui demander sa retraite, l'a obtenue, mais sans pension; ce qui lui a fourni l'occasion d'écrire une seconde lettre plus vive, qui n'a pas produit un meilleur effet: il y a eu ordre à tous les autres démettans de continuer leur service pendant un an, après lequel tems S. M. leur fera intimer ses ordres.

15 Mars. On peut se rappeler une généalogie fort circonstanciée des Dubarry, qui se trouve dans les *Anecdotes sur Madame la Comtesse Dubarry*. Cet ouvrage, graces à la célébrité de l'héroïne, a pénétré jusques dans les villages & chez les plus petits commis de la ferme. Il en a résulté un éveil, dont ont profité les fermiers généraux: on a saisi la première occasion de les inquiéter & le procès s'est élevé contre le grand Dubarry, connu sous le surnom de Roué, pour des droits de franc-fief au sujet de l'héritage de son fils tué en Angleterre; héritage qu'il est venu recueillir à Paris. L'affaire a été portée à la Cour des aides, où il a été obligé de produire ses titres; il est violemment menacé d'être déchu de son rang

usurpé dans l'ordre de la noblesse & renvoyé dans celui des vilains.

15 Mars 1779. Le Colonel de St. Leu étoit fort lié avec une Madame le Blanc, femme de l'auteur de ce nom, poète de la secte des économistes. Cette Madame le Blanc est déjà renommée pour plusieurs hommes qui, amoureux d'elle, se sont brûlés la cervelle pour se soustraire à ses rigueurs; on veut avoir découvert que le colonel soit une nouvelle victime de cette virtuose, qu'on fait cependant n'être rien moins que cruelle envers tout le monde.

15 Mars. La *Lettre à M****, c'est-à-dire à M. Camus de Neville, Maître des requêtes & directeur de la librairie, développe encore d'une façon plus étendue & plus lumineuse les grands principes établis dans les écrits précédens en faveur des auteurs & des libraires.

Les procès fréquens & dispendieux occasionnés entre les libraires & les auteurs par le nouveau code de ce magistrat, sont le motif qui fait prendre la plume à l'écrivain.

Son but est de démontrer, 1^o. que l'arrêt sur la durée des privilèges & sur la propriété littéraire n'est ni un jugement, ni une loi.

2^o. Que la propriété littéraire est aussi incommutable en la personne des auteurs ou de leurs cessionnaires, que les propriétés des terres, maisons, rentes, &c.

3^o. Que le règlement de M. de Neville est non-seulement illégal, mais injuste & contraire au droit naturel & civil.

4^o. Que

40. Que les objets qui ont déterminé ce règlement, ne portent que sur des préjugés futiles, ou ne sont point remplis; qu'il ne procure aucun des effets attendus.

Indépendamment des moyens victorieux dont l'auteur presse partout le Magistrat, ce qui pique davantage celui-ci, ce sont des comparaisons humiliantes dont il se sert, tirées fréquemment des propriétés des chefs de manufactures, entre lesquels il choisit toujours avec affectation M. Camus, pere du Maître des requêtes, marchand de draps à Louviers; c'est ce qu'on appelle un argument *ad hominem*, d'une méchanceté désolante.

15 Mars 1779. M. de Caumartin, prévôt des marchands, a mandé jeudi dernier tous les coryphées du chant & de la danse de l'opéra; il leur a signifié les ordres du Roi relativement au passé; leur a annoncé le renvoi de Mlle. Duplant, même sans la pension de 1500 livres, qu'on accorde aux sujets, qui ont quinze ans de service & qu'elle étoit dans le cas d'obtenir, puisqu'elle en a 18; mais punition méritée par ses écarts & son insolence contre son chef: il a déclaré au Sr. d'Auberval, qu'il étoit également chassé sans retraite, avec injonction de continuer à danser jusques à pâques, & défenses de fréquenter ensuite le théâtre lyrique, même en payant. Il a motivé la sévérité contre lui, en ce qu'il étoit le chef des mutins & qu'il falloit faire un exemple

sur un illustre. Quant aux autres démettans, il leur a laissé entrevoir la disposition du Ministre à user d'indulgence envers eux, si pendant l'année prochaine de leur service ils se comportoient convenablement; en ajoutant que S. M. leur feroit alors connoître de nouveau ses intentions.

Les mutins rassemblés entre eux ont député au Roi pour demander la grace de leurs camarades honteusement expulsés; on ignore le succès de cette démarche: mais on ne peut se figurer à quel excès de fermentation est portée cette querelle à la ville & à la cour. Les Princes, les Ministres, les Duchesses, tout s'y intéresse & prend parti; il n'est pas permis de rester indifférent.

16 Mars 1779. Une anecdote curieuse, amplement discutée dans la Lettre à M. de***, c'est celle du suffrage de l'Académie françoise donné aux arrêts du Conseil concernant la librairie.

L'auteur apprend comment M. le Garde des sceaux, chancelant dans la résolution de faire exécuter le nouveau règlement de M. Camus de Neville, fut conseillé adroitement par les gens intéressés à son maintien, de consulter cette compagnie; comment M. l'Abbé Arnaud, alors Directeur, n'ayant dans la querelle de la propriété littéraire aucun intérêt personnel, intime ami de M. Suard, étoit gagné; comment il mit la matière en délibération

& fit nommer Commissaire ce Suard, déjà auteur du *Discours impartial*, ouvrage très partial en faveur du Directeur de la librairie.

Il nous révèle ensuite les débats des délibérations, il nous peint le Directeur & le beau-frère du Libraire Panckoucke, exaltant en style, en métaphores orientales, la justice, la sagesse, la nécessité du règlement, proclamant M. Camus de Neville restaurateur de la librairie, opinant qu'il falloit adopter le règlement dans tous ses points, & supplier en même tems M. de Miromesnil d'ajouter aux moyens prescrits pour arrêter les contrefactions, la faculté d'informer juridiquement pour découvrir les contrefacteurs.

Plusieurs Académiciens, au contraire, pensoient qu'il falloit profiter de la confiance de M. le Garde des sceaux, pour venir au secours des hommes de lettres & demander surtout la révocation de l'arrêt, qui dépouille les auteurs de la propriété de leurs ouvrages.

C'étoit ce point du règlement que Mrs. Arnaud & Suard étoient chargés de faire approuver; ils entrèrent en fureur, & cet avis si sage & si digne de la première société littéraire du royaume, fut rejeté, mais empêcha du moins que le contraire ne passât, & l'on s'en tint au dernier chef de leur demande pour empêcher la contrefaction.

Pour le premier avis étoient Mrs. l'abbé

Arnaud; M. Suard, beau-frere du Sr. Panckoucke; la Harpe, stipendiaire de Panckoucke pour son journal & pour faire l'abrégé de l'histoire des voyages, moyennant une somme de 20,000 livres; Gaillard, qui a 1000 livres de pension sur la place de Secrétaire de la librairie, qu'il a exercée deux ou trois ans & qu'il n'exerce plus; Saurin, ami de Suard & censeur pensionnaire; Thomas, qui n'est pas pensionnaire, mais très susceptible de pension.

Pour l'avis contraire furent Messieurs l'Archevêque de Lyon, d'Alembert, Marmontel, de Brequigny, &c.

M. d'Alembert surtout ayant parlé fortement pour faire passer la supplication de la révocation, fût qualifié d'homme affectant le despotisme dans l'Académie.

De tout cela il résulte, que le rédacteur de l'arrêt du Conseil en a imposé au public, en donnant à entendre par la tournure ambiguë de son préambule que l'Académie approuvoit le règlement en totalité.

17 Mars 1779. La lettre de M. l'Abbé Sabatier de Castres, en réponse au Problème Littéraire, paroît datée de Versailles le 26 Février: elle est adressée à un journaliste. Il convient avoir été longtems lié de l'amitié la plus étroite avec M. l'Abbé Martin, auquel on voudroit attribuer les meilleurs morceaux des *Trois siecles*; mais il nie l'avoir eu pour coopérateur: il donne des raisons assez satisfai-

antes & réclame avec chaleur le manuscrit trouvé dans les papiers du défunt. Cette brochure mérite qu'on y revienne.

18 Mars 1779. La première & unique représentation des *deux amis* ou *le faux vieillard*, a paru aussi ennuyeuse à la ville qu'à la cour, où cette pièce avoit déjà été jouée, & le public s'est confirmé de plus en plus dans la très mauvaise opinion qu'il a des talens du Sr. du Rosoy. Le sujet tout-à-fait romanesque fourniroit matière à plusieurs tragédies; il est triste & noir, sans intérêt : c'est un galimathias, où personne n'a rien compris. La musique même, qu'on dit être tirée des plus célèbres compositeurs d'Italie, n'a produit aucun effet; sans doute, parce qu'elle n'est presque jamais analogue à la situation. Le Sieur de Vismes avoit grand tort de la revendiquer & de craindre que cet opéra-comique ne fit tort à ses bouffons. Il a été fréquemment hué, de façon à ôter à l'auteur toute envie de le reproduire.

19 Mars. La découverte précieuse des granites, jaspes, serpentines & porphyres, faite depuis quelque tems en France, est de 1768 : elle a eu lieu dans ce chemin hardi tracé au pays des Vosges, pour communiquer de l'Alsace à la Lorraine & coupé dans des montagnes de granite. Le particulier qui en apporta des morceaux, les fit travailler par le Sr. Guillemain, sculpteur marbrier; ils réussirent.

rent parfaitement, ils prirent sous ses mains un poli ferme & brillant, dû à la finesse de leur pâte, à leur tissu bien moins poreux que celui des granites connus d'Italie.

En 1771 ce particulier, avec un ouvrier de Paris, fit construire sur les lieux une machine à débiter des tranches. En 1775 il forma un autre établissement plus considérable en Lorraine. C'est dans un de ces laboratoires qu'ont été exécutés les bénitiers placés en 1777 à *Notre Dame*.

19 Mars 1779. Il paroît que le Comte de Malderée a tellement établi son accusation d'usure contre le Comte de Gamaches, que celui-ci & sa femme, convaincus d'une négociation mystérieuse & reprehensible, viennent, dit-on, d'être décrétés de prise de corps par la Tournelle.

Quant à l'information ordonnée concernant le duel, on ne croit pas qu'elle ait des suites & l'on veut qu'il y ait eu ordre de la cour d'en rester-là. L'exemple de l'infraction à la loi concernant ce délit, donné il y a un an par un Prince du sang & le frère même du Roi, a été trop public pour qu'il n'y eût pas une grande inconséquence à poursuivre les coupables actuels.

Du reste, il paroît une réponse du Comte de Malderée au Comte de Gamaches, suivie d'une Consultation du 3 Mars 1779, qui publie absolument le Mémoire du premier.

C'est Me. la Croix qui est le défenseur de l'accusateur.

19 Mars 1779. Le Sieur l'Ecluse a déjà fait banqueroute avant de pouvoir ouvrir son nouveau spectacle, dont la salle est construite, mais non payée.

20 Mars. L'affaire du Comte de Malderée contre le Comte de Gamaches, étant une affaire majeure intéressant tout Paris, en voici le prononcé exact du mercredi 17 de ce mois :

„ le Procureur général reçu appellant du dé-
 „ cret d'assigné pour être oui, décerné au
 „ Châtelet contre le Comte de Gamaches &
 „ plaignant du *fait d'usure & d'escroquerie*: le
 „ Comte de Gamaches & sa femme décrétés
 „ de prise de corps & constitués prisonniers
 „ ès prisons de la Conciergerie: jusqu'à ce
 „ leurs biens saisis & annotés, & les pour sui-
 „ tes en usure suivies jusqu'au jugement défi-
 „ nitif par devant M. Nouet, Conseiller à
 „ ce commis.”

„ Surfis à faire droit sur les demandes du
„ Comte de Malderée jusqu'au jugement dé-
„ finitif.”

Le Comte & le Comtesse de Gamaches instruits du sort qui les attendoit, ont pris la fuite. La femme est une Dame Jaquemin, veuve du Jouaillier du Roi.

20 Mars. La curiosité la plus singulière de la foire cette année, c'est sans contredit le nain-géant: c'est un enfant de quatre ans,

qui, conformé aussi heureusement que l'homme le plus vigoureux, outre les plus belles proportions dans le membre viril, en a les diverses facultés, telles que l'érection, l'éjaculation. Son âge, indépendamment de son extrait baptistaire, revêtu de toutes les formalités légales, se désigne par l'articulation de la langue encore embarrassée, par les dents de lait, par la vivacité continue de cet âge; quant à la taille, elle est un peu plus grande qu'aux enfans de quatre ans.

C'est surtout à l'approche d'une femme que sa virilité se manifeste; mais on sent qu'il n'y a que nos virtuoses philosophes qui osent ouvertement se présenter en pareil lieu, dont l'enseigne au surplus a été rédigée exprès pour ne pas effaroucher le beau sexe.

20 Mars 1779. M. Sabbatier, dans sa brochure, défie l'auteur, M. l'abbé Beaudouin, 1^o. de le convaincre d'avoir jamais écrit à l'abbé Martin, aucune lettre, où il lui rende compte des nouveautés littéraires; aucune, qui puisse donner à entendre qu'il ait fait aucun article des *Trois siècles*; aucune, qu'il ait coopéré à cet ouvrage, autrement que par des conseils & des corrections verbales; &c. 2^o. de produire aucun papier signé, ou seulement écrit de sa main, qui contredise ce qu'il avance; 3^o. de lui présenter un seul témoin digne de foi, qui démente ces assertions; de prouver qu'aucune lettre dont on cite des morceaux ait été écrite

écrite à cet abbé.

Il donne la solution de ce qu'il avance, en offrant de prouver, au contraire, que les lettres rapportées sont les brouillons d'une correspondance littéraire, que l'abbé Sabbatier avoit avec un Seigneur de la cour de Turin; que les citations dont on se prévaut, ont été puisées dans des notes faites pour les *Trois siècles*; que d'autres lettres, au contraire, à l'abbé Martin, si elles étoient produites en entier, convaincroient le compilateur de sa mauvaise foi.

En un mot, il réclame le manuscrit, de sa composition, écrit en entier de sa main, confié à l'abbé Martin, mais dont l'abbé Sabbatier a les feuilles originales: manuscrit dont, au surplus, le défunt n'avoit que la moitié & dont il conserve le reste.

Ce manuscrit, sont des *Lettres sur les Philosophes*, au nombre de vingt-trois, trouvées dans les papiers de son ami; elles roulent en grande partie sur des objets qui lui sont personnels; il y réfute en détail les brochures qui ont paru contre lui & son ouvrage & il y parle en son nom & toujours à la première personne. Il en donnera pour échantillon une douzaine, qui seront imprimées à la fin du quatrième volume de la nouvelle édition des *Trois siècles*.

M. l'abbé Sabbatier, d'après la lecture de sa réponse, est pleinement justifié; mais il est

assez vraisemblable, comme il en convient en partie, que les articles faits par l'abbé Martin étoient uniquement ceux de son ressort, sur les théologiens & les auteurs ascétiques.

21 Mars 1779. M. Clément ne s'est pas trouvé assez complètement hué à la première représentation de sa *Medée*; son front d'airain veut braver de nouveau les clameurs du parterre & il a fait annoncer une seconde représentation qui aura lieu après pâques. Il est vrai qu'il aura eu le tems de composer une nouvelle tragédie.

22 Mars. M. Duval, depuis deux ans & demi recteur de l'université, au moment d'être continué a trouvé des oppositions de la part de certains membres brouillons & d'ailleurs ayant intérêt d'éloigner ce chef trop clair-voyant: comme ils sont mal avec le corps, on veut n'avoir égard à leurs suffrages, & l'affaire est pendante au Parlement.

22 Mars. Mlle. Arnoux, en possession d'être citée dans toutes les affaires de l'opéra, disoit ces jours derniers à M. Amelot à l'occasion des troubles actuels de ce spectacle & des rigueurs qu'il déployoit: „vous devez savoir, „ Monseigneur, qu'il est plus aisé de composer un Parlement qu'un Opéra.” Apostrophe mortifiante pour ce Ministre, qui étoit Intendant de Bourgogne lors des troubles de la magistrature & a concouru à la destruction & reconstruction du Parlement de Dijon.

La même disoit ces jours derniers, en parlant de Mlle. Duranci, jouant *Clitemnestre* dans *Iphigénie & Ifflée* : „ c'est étonnant, car „ elle a la voix du peuple”. C'est qu'elle a une vilaine voix & le cri un peu poiffard.

22 Mars. Le grand orient est la mere-loge de toutes les loges de franc-maçons de France; elle en a la police & la haute-justice. En conséquence un frere y a dénoncé celle des neuf sœurs, à l'occasion de la dernière fête du Cirque & des désordres qui y sont arrivés: il a été décidé que cette loge seroit démolie, le Vénérable, le frere la Lande, interdit pour six mois, tous les freres pour quatre-vingt-un jours & le frere abbé Cordier de St Firmin pour 81 mois. Cette loge ne veut point acquiescer à cet arrêt & menace de faire schisme.

23 Mars. L'affaire du jeune Comte de Solar, qui doit se juger bientôt au Palais & commence à être l'entretien de tout Paris, ne pouvant s'éclaircir que par les divers Mémoires des parties, il est essentiel de les recueillir.

Le premier est un de Me. Elie de Beaumont en faveur du Sieur Cazeaux, étudiant en droit en l'université de Toulouse, étiqueté: *Question d'identité d'individu & de suppression d'état du Comte de Solar.*

Sur une procédure civile entamée au Châtelet pour faire restituer l'état à cet enfant, le Lieutenant civil avoit incidemment décrété de prise de corps le Sr. Cazeaux, arrêté à Tou-

louse le 10 Mai 1778 : c'est de ce décret que le prisonnier a appelé & c'est sur quoi il doit être prononcé d'abord.

Le Sr. Cazeaux avoit reçu à Toulouse l'enfant de la Comtesse de Solar pour le conduire aux eaux : il est mort avant d'être rendu à sa mere, on a prétendu qu'il n'avoit été qu'égaré & perdu, de concert avec cette marâtre, & que l'enfant sourd & muet retrouvé sur le chemin de Peronne & tombé par une suite d'incidens entre les mains de l'abbé de l'Epée, étoit ce fils du Comte de Solar, aussi sourd & muet & réputé mort.

Pour refuter cette cruelle accusation, Me. Elie de Beaumont avance deux propositions victorieuses, s'il en établissoit solidement les preuves.

L'enfant confié au Sieur Cazeaux à Toulouse par la Comtesse de Solar, le 4 Septembre 1773, est vraiment mort & enterré à Charlas, le 28 Janvier 1774.

20. L'enfant trouvé sur le chemin de Peronne le 1er. Août 1773, & mis à Bicêtre le 2 Décembre 1773, n'est ni ne peut être l'enfant confié au Sieur Cazeaux à Toulouse par la Comtesse Solar le 4 Septembre.

Il est superflu d'entrer dans le détail des allégations de ce Mémoire, qui ne peuvent acquiescer de poids que par une suite de dépositions juridiques ; mais on doit applaudir à l'éloquence de l'orateur qui, chargé d'un rôle

odieux au premier coup d'œil, en tire un grand parti & au moyen du pathétique distribué à propos concilie à sa partie une sorte d'intérêt du lecteur.

On annonce une réponse contradictoire.

24 Mars 1779. La lettre écrite par la Chevaliere d'Eon au Comte de Maurepas, est datée de Versailles le 8 Février. On n'y voit rien de fort reprehensible, cependant beaucoup d'amertume contre la famille de Guerchy; ce qui confirme le bruit accrédité que c'étoit à la recommandation de la Comtesse de Guerchy & pour empêcher son fils devenu grand, d'être obligé de se mesurer avec un homme, qui avoit si cruellement diffamé son pere, qu'elle avoit obtenu qu'en revenant en France cette terrible fille prendroit & porteroit les habits de son sexe.

Aussi M. le Comte de Maurepas, qui aime la gaieté & la plaisanterie, n'auroit-il pas été fort scandalisé de cette épître, si la Chevaliere d'Eon n'en eût envoyé copie à beaucoup de femmes de la cour, en y joignant une autre lettre circulaire datée du 17 Février, où elle les engage à appuyer pour l'honneur du sexe sa demande au Ministre d'aller guerroyer & au défaut d'autre emploi de servir en qualité de volontaire sur la flotte du Comte d'Orville.

La famille des Guerchy, outrée de la publicité de cette lettre, indirectement injurieuse pour elle, en a porté ses plaintes au Com-

te de Maurepas, qui n'a pu résister à ses sollicitations & a fait signifier à la Dlle. d'Eon un ordre du Roi, du 19 Février, qui l'exile à Tonnerre.

La Dlle. d'Eon a reçu cet ordre dans son lit, à Paris le 2 Mars, & entre plusieurs excuses, en annonçant sa parfaite soumission aux volontés de S. M., prétexte une maladie pour n'y pas obtempérer.

25 Mars 1779. M. le Noir a mandé hier M. Desolmes, Vénérable de la loge de Thalie, qui devoit aujourd'hui donner une fête, pareille à celle de la loge des neuf sœurs & tenir une loge d'adoption; il lui a déclaré que M. le Comte de Maurepas venoit de lui écrire, pour lui donner ordre de la part du Roi d'empêcher cette assemblée & de mettre 50 hommes de garde à la porte de la loge, qui empêchât les invités d'y entrer. Il a fondé cette défense sur les désordres & indécences arrivés à la loge des neuf sœurs, dont S. M. avoit été instruite.

Les Franc-maçons sont furieux & craignent que le gouvernement ne les prenne en détestation.

26 Mars. On parle beaucoup d'une comédie bourgeoise, qui s'élève à la chaussée d'Antin chez Madame la Comtesse de Genlis, où cette Dame auteur fait jouer ses pièces par ses filles, qui, quoique très jeunes, déploient déjà les plus jolis talens.

27 Mars 1779. La Comtesse de Genlis étoit déjà connue dans la république des lettres par un théâtre composé de plusieurs comédies en prose, dont divers journaux ont parlé avec éloge. Celles qu'elle fait exécuter aujourd'hui sont encore manuscrites & d'un genre particulier ; il n'y a point d'amour & aucun rôle d'homme. On vante surtout *la petite curieuse* en trois actes, où l'on trouve une forte, vive & piquante satyre des mœurs de la cour. Les deux filles de Madame de Genlis ont dix & onze ans ; elle joue elle-même.

28 Mars. On assure que Mlle. d'Eon n'ayant point obéi aux ordres du Roi sous différens prétextes & son sursis étant expiré, a été enlevée & conduite à la citadelle de Dijon. Traitement violent, qu'on ne peut attribuer qu'à la cruauté de ses ennemis & à la vengeance des Guerchy.

* 28 Mars. La grande affaire du Marquis de Brunoi est sur le point d'être jugée. Il faut se rappeler qu'il s'agit d'éplucher les titres de tous ses créanciers, d'écarter ceux de mauvaise foi, ceux qui ont abusé de la confiance, de la crédulité, de la prodigalité de ce fol original. Le rapport en est commencé. Dans les interrogatoires subis à la Tour-nelle, le Sr. Arnould, Notaire, s'est vu tellement impliqué, sans doute, par des témoins, que son décret d'ajournement personnel a été converti en prise de corps ; qu'il a été dé-

pouillé de sa robe, interrogé sur la fellette & ensuite conduit à la Conciergerie.

Les Magistrats occupés de ce grand procès avant-hier & hier, n'ont pu encore le terminer & il est renvoyé à demain.

On est accablé de Mémoires dans cette affaire, où il y a une foule d'accusés & tous démasquent le singulier caractère du Marquis, tenant autant à la folie & à la méchanceté, qu'à la fausseté & à la mauvaise foi.

29 Mars 1779. Le séjour de Me. Linguet se prolonge dans cette capitale & fait soupçonner que ce qui n'étoit d'abord donné que comme une plaisanterie, pourroit bien se réaliser; on veut que le Ministère songe à tirer parti de ses talens. On a d'autant mieux lieu de le croire, que son journal se trouve suspendu. *Monfieur* s'intéresse surtout à lui.

29 Mars. Frere de la Lande, le Vénérable de la loge des neuf sœurs, & autres officiers, ont demandé à être introduits au grand orient & se sont plaints du jugement illégal rendu contre eux, sans les avoir entendus; on a eu égard à cette réclamation & il y a eu un sursis.

30 Mars. On voit à la foire St. Germain chez Nicolet un danseur de corde, tel qu'il n'en a pas encore paru & que, pour le distinguer, on appelle *le petit diable*. Vendredi dernier M. le Comte d'Artois y est allé, ainsi que toute sa cour, & la chambrée a été aussi

brillante chez cet histrion qu'en aucun beau-
jour de la comédie françoise.

31 Mars 1779. Les plaisans n'ont pas man-
qué de s'égayer sur la division qui regne au-
jourd'hui à l'opéra; l'un d'eux a fait une carri-
cature, où il a représenté Mlle. Duplan, assis-
se devant son miroir, retroussée, les jambes
écartées, se regardant & se récriant: au bas
sont ces paroles: *ô ciel! après vingt ans de ser-
vice, quel Congé?*

Les calembours sont toujours à la mode,
nos beaux esprits y font même des découver-
tes singulieres. Le grand faiseur, le Marquis
de Bievre, soupant l'autre jour avec le pein-
tre Vernet, lui présente un morceau de pain,
& lui dit: „Monsieur Vernet, *voilà qui est bien
peint. (pain)* — Cela!” répond le peintre,
„*ce n'est qu'une croûte.* On fait qu'en termes
de peinture, on appelle un mauvais tableau
une croûte.

Fin du treizieme volume.

ante une exhibition de son ancien plan
de sa comédie française.
Monsieur. Les plaisans n'ont pas man-
de s'égayer sur la division qui frappe au-
d'hui l'opéra; mais d'eux a fait une can-
te, on n'a représenté Michel Dupin, all-
lant son thoir, terrible, les jantes-
deux, les regardant de se réjouir: au pas-
ces paroles: c'est à dire, c'est à dire
quel Cugès?
es colonnes sont toujours de la mode, et
beaux clairs y sont même des choses, et
légères. Les grands, l'air, le M. de la
lèvre, comme l'air, c'est le prin-
cipal, les autres ne manquent de pain,
Monsieur. Monsieur. Monsieur, c'est qu'il y a
int (pain) — C'est, c'est le pain,
c'est de la viande. On fait de la viande
peinture, on appelle un mauvais tableau
une œuvre.

Fin de la troisième colonne.